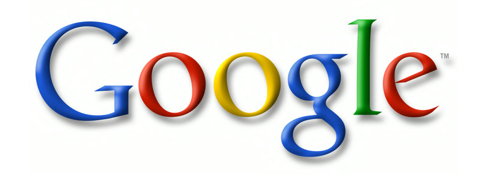


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

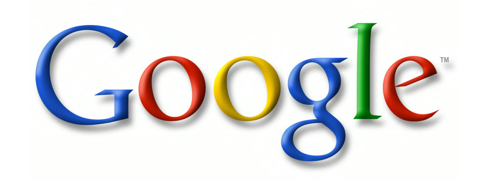
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`




## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

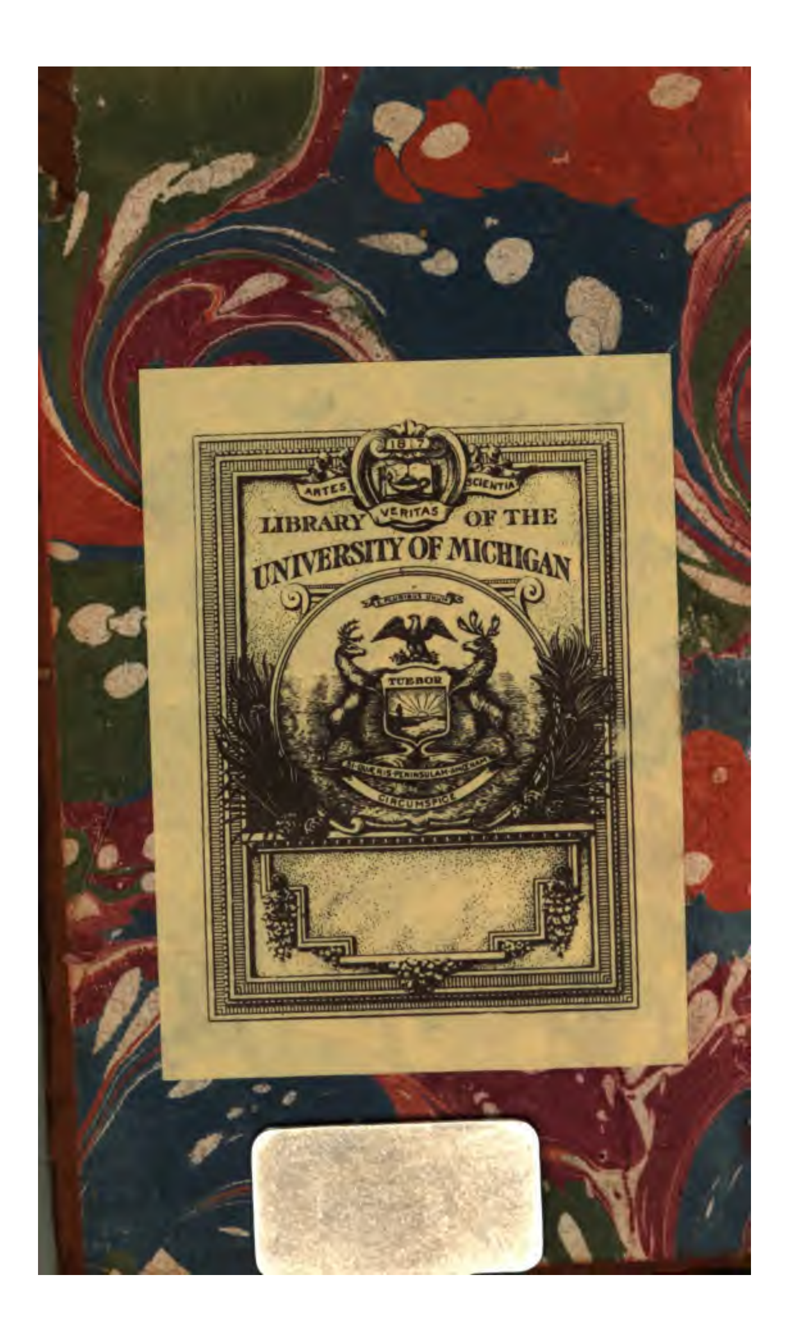
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



Coll. Compl. 8 V 67

18/1500

120 fr

Edition originale

197 à la fin " De l'Education des [redacted] Anciens "

F

# DU BONHEUR.

# EXPLICATION
## DU FRONTISPICE.

*LE Temple du Bonheur, d'une Architecture ſimple & noble, paroît dans l'éloignement ; des rayons de lumiere s'échappent d'une maſſe de Rochers, pour l'éclairer, & marquent les difficultés que la raiſon éprouve à vaincre nos penchans vicieux. Minerve, Symbole de la Sageſſe ſuprême, d'une main montre le Temple, & de l'autre tient un Enfant qu'elle y conduit. La Déeſſe de la Volupté, étale à ce tendre Elève les charmes ſéduiſans des plaiſirs, & les fleurs que moiſſonnent ſes heureux Favoris. L'Enfant la regarde avec dédain, oppoſe à ſes amorces trompeuſes l'Œgide de la Vertu, que Minerve lui a confié. Les Paſſions parroiſſent derriere la Volupté, enflammées de colère. Un Serpent ſort d'un groupe de fleurs, s'entortille autour d'un tronc d'arbre, & partageant la rage des Paſſions, cherche à lancer ſon dard à l'Enfant qui ſuit la route du Bonheur.*



*Goulet l'ainé inv.* *et Sculp.*

Serres de Latour, Alphonse de.

# DU BONHEUR.

Par M. DESERRES DE LA TOUR.

Vox clamantis in deserto.



A LONDRES,

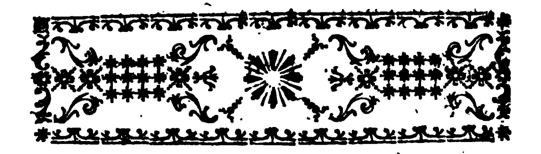
& se trouve A PARIS,

Chez DUFOUR, Libraire, Quai de Gêvres, au Bon Pasteur, la quatrieme Boutique à gauche, en entrant par le Pont Notre-Dame.

M. DCC. LXVII.

BJ
1482
.S49

0946609 - 190



# DU

# BONHEUR.

» Tous les hommes deſirent
» d'être heureux ! cela eſt ſans ex-
» ception. Quelques différens moyens
» qu'ils y employent, ils tendent tous
» à ce but ; ce qui fait que l'un va
» à la guerre, & que l'autre n'y va
» pas ; c'eſt ce même deſir qui eſt
» dans tous les deux, accompagné de
» différentes vues ! la volonté ne fait
» jamais la moindre démarche que
» vers cet objet ; c'eſt le motif de tou-
» tes les actions de tous les hommes,
» juſqu'à ceux qui ſe tuent & qui ſe

» pendent. » S'il eſt ainſi, pourquoi donc y a-t-il ſi peu d'heureux ſur la terre?

Ce n'eſt pas peu de choſe que de ramener l'homme du labyrinthe où il s'égare, dans la route du bonheur qu'il cherche, où il n'eſt pas! il faudroit (comme dit un Ecrivain qui s'exprime toujours bien, & penſe ſouvent juſte) *ſubſtituer une exiſtence morale à ſon exiſtence phyſique*, il faudrait ſur-tout le dégoûter de ces conducteurs dangereux, qu'il a l'orgueil de ſuivre, & lui donner un guide ſimple qui le menât par la main, & lui expliquât, en termes *intelligibles*, comment il le conduira plus ſûrement par un ſentier, abandonné depuis longtemps.

Je ſerais volontiers ce guide ſimple,

je connais ce ſentier ſecret ; mais ; ce qu'il y a de décourageant, c'eſt qu'on a beau conſeiller les hommes, il arrive parmi nous ce qu'un ancien remarquait de ſes Citoyens ; ce ſont les ſages qui propoſent, & les fous qui décident !

Heureux ces premiers Légiſlateurs, qui, dès l'enfance du monde, raſſemblant des hommes encore innocens, n'avaient qu'un paſſage à faire de l'état de nature à l'état civil ; il eſt aiſé de créer, il eſt preſqu'impoſſible de réformer ! cependant, il faut prendre les hommes tels qu'ils ſont, & partir du point de dépravation où nous ſommes parvenus il y a bien longtemps !

Prétendre à la perfection, ſerait une folie ajoutée à mille autres ; elle

n'est point de notre essence, mais je voudrais (comme le dit Caton, en parlant du mal moral) que ce qui est grand, devint petit ; & que ce qui est petit, se réduisit à rien. C'est ce que je vais tenter pour la gloire seule de l'entreprise : Je ne me flatte pas que des gens subjugués par la *Philosophie*, * puissent me suivre étant chargés de chaînes ; heureux ! si je puis au moins être utile à mes propres enfans ! il me semble qu'il n'y a rien de si satisfaisant que de pouvoir se dire : Si j'ai recherché la Sagesse, je ne l'ai pas recherchée pour moi seul ; j'ai ramassé des richesses éparses ; j'en ai fait part à

* On verra dans la suite ce que j'entens par cette Philosophie.

tout le monde : si le ciel m'a refusé les dons de la fortune, il ne m'a pas, pour cela, ôté la faculté d'être généreux, & je partage les richesses qu'il a mises en ma puissance.

Venez donc, mes enfans, suivons ensemble ce sentier que je connais; je ferai de vous des hommes : ceux qui suivent la foule, ressemblent à des moutons entraînés par le troupeau.

» Que les jeunes gens se fassent
» instruire, * que les hommes faits
» s'exercent dans la pratique du bien,
» que les vieillards se reposent; » tel
» est mon texte.

Comme je n'écris point par vanité, je n'aspire point à l'éloquence; je

---

* Ces paroles sont de Pythagore : mais qu'importe la source, si leau est salutaire.

desire moins d'étaler du génie, que je n'en craindrais les écarts, si je croyais en avoir : Bon sens! ame de tout ce qui est vrai, principe de tout ce qui est bien; soyez la base de cet essai, assemblez en le tout de parties bien liées, & surtout que les choses que je proposerai soient praticables à tout le monde. *

Mon fils vient de naître; je laisse à sa digne mere les soins qui ont rapport à ce premier instant, sa tendresse en éclairant ses devoirs, sera plus éloquente que Locke & que Rousseau; j'observerai seulement au reste des femmes que ces deux Ecri-

* Un traité de morale qui n'est pas appuyé sur le commerce des hommes, est un Ouvrage manqué. BACON.

vains ont donné à cet égard, des avis puisés dans la nature & dans la raison; je n'y changerais rien ou peu de chose; il est certain que l'usage des maillots est nuisible & cruel; qu'il est dans l'ordre naturel & divin que les meres allaitent leurs enfans; que de l'usage contraire il résulte des inconvéniens, dont un seul fait frémir; c'est que l'enfant au moment où il sort des bras de sa nourrice, perdant l'objet de son affection, perd en même temps l'habitude d'aimer; qu'avant qu'il soit familiarisé avec sa mere, le naturel est presqu'éteint en lui, & ne se renouvelle jamais dans sa pureté primitive. Quant aux exercices proportionnés à la faiblesse de l'âge, j'aimerais aussi que mes enfans, aux dépens de quelques contusions, ap-

priſſent à ſupporter la douleur. En un mot, ils exhortent les meres & les nourrices à la douceur, à la complaiſance, ils veulent que ces petites créatures ſoient heureuſes *aujourd'hui*, parce que *demain* n'eſt pas en notre pouvoir : je ſuis de leur avis ſur tous ces articles, & je conſeille à toute mere ſenſible de lire Locke tout entier, & la premiere Partie de l'Emile. On peut ſuppoſer même que je tranſcris ce dernier Ouvrage à la tête du mien, & que ce qui eſt de moi, eſt fait pour indiquer les choſes ſur leſquelles je penſe différemment que M. Rouſſeau.

O combien était pénétrée des ſentimens qui m'animent, cette excellente mere, qui partageait ſon lait entre ſon fils & d'autres enfans, pour

verſer dans leur ſein des ſentimens de freres, & les diſpoſer à s'aimer un jour! Tel eſt le premier exemple que je propoſe aux meres, telle eſt la premiere leçon qu'elles doivent à leurs élèves! que l'enfant aime celle qui l'allaite, il aimera bientôt les enfans qui l'environnent; ſon pere, & ſes parens; ſa Patrie, & puis le genre humain! tout le monde connait & admire la ſageſſe des Chinois; le ſecret du Légiſlateur ne fut autre choſe que cette inſtitution, qui porte les enfans à rendre une eſpèce de culte à leurs parens; le même reſſort qui régit les familles, agit ſur le gouvernement.

Les premieres careſſes de la mere ſont à l'enfant, ce qu'eſt aux jeunes plantes la roſée du matin: elles le

rendent careſſant lui-même ; joyeux d'embraſſer ſa nourrice, il tend ſes petits bras à tout le monde ; il ſourit déja à ceux qu'il reſpectera un jour ; c'eſt ainſi que la bienveillance s'introduit dans ſon cœur. La fille de Plutarque invitait ſa nourrice à préſenter la mamelle aux enfans qui l'environnaient ; ſpectacle délicieux, & qui faiſait augurer à ce grand homme, que ſa fille aurait un naturel généreux & bienfaiſant : & comment aurait-il pu ſe tromper ! la bienveillance eſt une vertu ſi douce, ſa pratique eſt ſi ſatisfaiſante, que lorſqu'une fois elle s'eſt introduite dans le cœur, le crime même ne peut l'en bannir ; les ames généreuſes le ſont encore ſur l'échafaud ! mais ce n'eſt pas une vertu que l'on puiſſe acquérir

comme la tempérance ; elle doit naître ſinon avec nous, au moins quelques temps après. C'eſt donc aux parens à en fomenter le germe ; de ce premier inſtant dépend le bonheur de toute la vie.

J'ignore combien de temps il faut pour apprendre le Grec & le Latin ; mais je ſais bien qu'il faut employer nos premières années à nous apprendre à aimer les hommes ; c'eſt à ce but unique qu'il faut diriger toutes les actions de l'enfance. Je ne puis ſouffrir ces monſtres naiſſans, qui s'amuſent à plumer des oiſeaux & à enfiler des mouches ; récréations ordinaires de ce fruit monſtrueux des amours de Caligula, de cette Druzile, qui crevait les yeux aux enfans qui jouaient avec elle ; cela n'arriverait pas deux fois à mon élève ; car à la

premiere, je lui enfoncerais si vivement l'épingle dans quelque partie de son corps, que je lui ferais sentir qu'un Être vivant n'est pas impassible.* Je l'accoutumerais au contraire, à nourrir, à caresser les animaux; *ne*

* Locke fait à ce sujet une remarque qui prouve combien influent sur les hommes, les habitudes sanguinaires, quoiqu'innocentes en elles-mêmes; c'est sur cela, dit-il, qu'est fondé l'usage établi en Angleterre, d'exclure les Bouchers du nombre des Jurés choisis pour les affaires criminelles, où la condamnation emporte Sentence de mort. On nous parle d'une Nation qui refusa une charge de Judicature à un Citoyen, uniquement, parce que, dans son enfance, il avoit pris plaisir à déchirer des Oiseaux; & d'un Peuple plus austere encore, qui chassa du Sénat un de ses Membres, parce qu'il avoit rejetté durement un Oiseau, qui s'était réfugié dans son sein: il y a dans l'Histoire plusieurs traits de cette nature qui font honneur à l'humanité, & qui prouvent l'importance de cet article dans l'éducation.

*fût-ce*

*fût-ce* ( dit l'excellent homme que j'ai déja cité ) *que pour apprendre à aimer les hommes, il faudroit en faire une espèce d'apprentissage, & nous accoutumer par ces petites choses à être doux & humains.*

Le Sceptique Montagne * en s'égayant, & écrivant comme il le dit lui-même à bâtons rompus, a semé ses essais de préceptes plus sensés, peut-être, que tous les traités en forme que nous avons de l'éducation: cet esprit droit a senti que le bonheur de l'homme, consistant dans l'égalité d'ame, dans la justice & la

* Le Traducteur de Locke a compilé presque tous les passages de montagne qui ont rapport à l'éducation; ainsi en lisant cet Ouvrage ( dont le sujet n'est pas resté si neuf, que le prétend M. Rousseau ) on recueillera à la fois les préceptes de deux grands Maîtres.

bienveillance; ſes actions, dans les bras même de ſa nourrice, n'étaient pas indifférentes. Il ſe borne à proſcrire l'entêtement & les fantaiſies qu'il appelle les racines de la cruauté & de la tyrannie. En adoptant ce principe, que je ferais cas d'un enfant qui s'accoutumerait de bonne heure à ſe refuſer ſes petites fantaiſies, & que cette partie de l'éducation doit influer ſur ſes jours ! ſi mon éleve, ſans aucun ſentiment de crainte, ſe contentait de pain ſec, quand j'éprouverais ſa gourmandiſe, s'il n'avait pas la larme à l'œil, lorſqu'au moment de la promenade, je le reconduirais dans ſa chambre; je garantirais d'en faire un être raiſonnable. La vie de l'homme eſt une échelle, dont les différens deſirs marquent les éche-

lons ; il desire une poire & puis des joüets ; des camarades bruyans, & puis des chevaux ; des chiens, des maîtresses, & puis des biens, & des honneurs .... C'est à la poire qu'il fallait l'arrêter, & cela n'est possible qu'au premier échelon. Meres faites-y attention, jamais vos enfans ne seront heureux, si vous ne tournez vos soins à cet unique objet ; tous les traités d'éducation ne feront que vous remplir la tête de spéculations, impossibles dans la pratique : pendant douze ans au moins, ne vous attachés qu'à affaiblir les passions iracibles & concupiscibles ; une fois amorties, elles n'auront jamais assez de force pour causer des ravages ; les animaux qu'on apprivoise nous en donnent des exemples frappans ! mais

vous n'avez peut-être qu'un instant pour étouffer un vice, dont le levain fermente ; s'il s'empare aujourd'hui du cœur, demain il y sera fortifié.

Déja la mere a rempli sa tâche que je n'ai fait qu'indiquer ; des soins plus sérieux regardent désormais le pere, non-seulement instituteur né du fils, mais sans lequel il n'y a point de système d'éducation praticable : * je ne rejetterai point ces fonctions

---

* Locke a trouvé cet article si important, que c'est le seul endroit de son traité qu'il ait étayé de l'autorité d'une note historique. Il renvoye le lecteur à Suétone, dans la vie d'Auguste, & à Plutarque, dans la vie de Caton le Censeur ; pour y apprendre, dit-il, combien chez les Romains les parens se croiaient obligés de prendre soin eux-mêmes de l'éducation de leurs enfans. Comme les extraits de ces Historiens feraient trop longs pour une note, je ne puis trop recommander qu'on les consulte eux-mêmes.

glorieuses, je ne priverai point l'Être Suprême du spectacle qu'il aime; je sais qu'il sourit au pere de famille, qui, environné de ses enfans, dicte en les caressant, les leçons de la sagesse. Je ne marcherai point à l'aventure, car mon plan d'éducation fut écrit dans mon cœur au moment où je devins pere, & voulant élever un édifice solide, j'en vais jetter d'abord les fondemens inébranlables; ces fondemens sont la Religion! il me sera, dans la suite, moins difficile de le prouver, que douloureux d'être obligé d'en venir à des preuves.

Je crois que les préceptes de cette Religion, que l'on croit si austére, si compliquée, se réduisent à celui-ci: *aime Dieu & les hommes*: J'enseignerai donc à mon fils à aimer Dieu;

& ne lui ſuppoſant encore que l'inſtinct des animaux, j'eſpere qu'il ne ſera pas plus ingrat qu'eux, qu'il baiſera la main qui le nourrit; c'eſt ce que nous examinerons bientôt. Quant à l'amour des hommes, quoiqu'en diſe l'Auteur d'un ſyſtême inoui, je la crois *inné* dans tous les cœurs; & ſi l'on n'a pas altéré ſon naturel, je penſe avoir prouvé que de l'amour qu'il porte à ſa nourrice, il parvient par une gradation conſéquente à aimer le genre humain : il ne s'agit donc que de cultiver cette vertu ( qui n'eſt plus un précepte ) de faire naître des occaſions où elle puiſſe éclater & s'accroître en agiſſant; mais ſur-tout, lorſqu'il fera quelqu'acte d'humanité, je remarquerai, s'il ne le fait pas pour me plaire; tout ſerait perdu ſi l'hy-

pocrifie s'en mêlait : je l'aimerai mieux ſans vertu qu'impoſteur. Le ſeul remede à cet inconvénient eſt de ne rien précipiter, de laiſſer agir le naturel en l'aidant, ſans paraître le faire. En général, nous nous preſſons trop de jouir de tout ce qui nous flatte ; la vanité inſéparable de nos moindres actions, cette manie innée de croire mieux faire que les autres, en matiere d'éducation, ne produit que des fruits précoces ; nous donnons à nos enfans des petites manieres ; nous admirons leur gentilleſſes, en récitant des choſes ſérieuſes ; c'eſt le vrai ſecret d'en faire des ſinges. Juſqu'à ce que leur entendement ſoit formé, traitons les comme des muets, inſtruiſons-les par des ſignes ; c'eſt-à-dire, par des actions qui gravent ſur leur faible

cerveau la lente impreſſion des bons exemples. Les enfans n'ont que des yeux, c'eſt par les yeux ſeuls qu'ils conçoivent; careſſez devant eux les hommes, les animaux, feignez quelquefois d'avoir faim, d'être malade, que vos amis vous ſecourent avec inquiétude; parlez ſouvent des pauvres, des malheureux, & ſur le champ introduiſez-en dans votre appartement; voilà les premieres leçons! je ſais bien que s'ils voulaient vous imiter alors, ce ſerait encore une action de ſinge; mais du moins, tandis que la petite machine s'exercerait à cela, ne s'occuperait ( comme il arrive toujours ) que de ce qu'elle verrait faire, elle ne briſerait pas des meubles, elle ne ſe mettrait pas en colere, & ne s'accoutumerait pas

à être

à être obſtinée ou battue : voilà l'eſſenciel ! fermez d'abord le cœur au vice, vous l'ouvrirez un jour à la vertu. Toute eſpèce de culture demande des préparations ; empêchez que des vents contraires n'apportent dans votre champ qui repoſe, la graine de l'yvraie ; diſpoſez le lentement à la fécondité : quand il en ſera tems, projettez votre ſemence, & laiſſez la germer : ſi votre impatience veut accélerer l'opération de la Nature, ſi vous allez découvrir la plante en écartant la terre qui la couvre, vous la verrez, vous en jouirez un inſtant, mais l'inſtant d'après elle ſera flétrie, elle ne ſera plus.

Quand je n'en avertirais pas, on s'appercevrait aiſément que je n'écris pas pour les Grands ; la ſageſſe éter-

nelle veille sans doute sur eux de plus près que sur les autres hommes, & ce n'est point à nous à leur prescrire des règles ! les conseils que l'on pourrait leur donner, se réduisent à bien peu de chose ! le peuple se contente de si peu d'égards, qu'il serait odieux de les lui refuser; il suppose si volontiers des qualités éminentes aux hommes, éminens en dignités, que la férocité seule pourrait vaincre l'opinion ; ainsi votre bonheur est dans vos mains encore plus que le nôtre. C'est même de cet amour prodigieux des peuples pour leurs maîtres, que naît un argument invincible contre les défenseurs de l'égalité & de la liberté ; quand on aime en obéissant, il faut qu'on soit bien pénétré de la nécessité de cette obéissance, & des nations entiéres ne

ſont point inſenſées : quiconque s'étonne de ce ſentiment ſi naturel aux peuples, doit s'étonner auſſi de la docilité, de la célérité avec laquelle tous les membres du corps obéiſſent à la moindre volonté de l'ame ! cet effet ſurprenant ſuppoſe une cauſe divine, & cette même cauſe influe ſur tout ce qui concerne les grands; ils deviennent d'eux-mêmes tout ce qu'ils veulent être; leur enfance, d'ailleurs, eſt environnée de perſonnes, dont le moindre exemple vaut un volume de préceptes; il y aurait donc de la témérité à les enviſager dans cet eſſai; j'écris encore moins pour les Héros conquérans; car j'inſtruirais mal leurs enfans : Si j'avais à le faire, je commencerais par un mot d'Annibal qui, à l'iſſue d'une bataille, voyant une

vaſte foſſe qui regorgeait de ſang humain, s'écria : *O que cela eſt beau !* J'introduirais enſuite des Députés Méxiquains, qui amenant au Vainqueur, des vaincus enchaînés, lui diraient : *Voilà tes Eſclaves ; ſi tu es un Dieu qui te nourriſſes de chair & de ſang, mange les.* Mais j'écris *du Bonheur*, & ces traits frappans de l'Hiſtoire, ſemblent exclus de mon ſujet ; j'écris pour cette claſſe humble qui doit briller ſur la terre par l'amour de *Dieu & des hommes*, vertus qui les ayant conſolés pendant leur vie, ſe partagent à leur mort ; l'une les conduit au ſéjour qu'elle leur a promis, l'autre reſtant ſur la terre, les fait vivre dans la mémoire des hommes, & conſerve à la poſtérité [illegible] mages ineffaçables.

Je reviens sur mes pas, dans le dessein de parcourir moins rapidement la vaste & riante carriere que je viens de m'ouvrir. Plus j'envisage les diverses causes qui doivent concourir au bonheur de l'homme, plus je me sens obligé de remonter à la source, qui, dans toutes les suppositions possibles, se trouvent toujours être la Religion.

Comment l'impie, qui méconnait les bienfaits du Créateur, sera-t-il sensible à ceux des hommes ? S'il est ingrat, comment se fera-t-il aimer ? S'il est hai, comment ne se fera-t-il pas horreur ? s'il se déteste lui-même, à quelle espèce de bonheur peut-il prétendre ? L'esprit d'irréligion empoisonne tout, appésantit le joug des devoirs, excite à la rébellion, &

nous rend tout insupportable ! Si je nie l'influence divine sur les choses humaines, tout le systême de la société est détruit pour moi; tout me paraît absurde, révoltant; & l'instinct se relève sur les débris de la moralité. Si je crois que Dieu, dans un certain temps, n'a pas donné à certains hommes un pouvoir légitime sur les autres hommes, je ne vois dans les maîtres de la terre que d'injustes usurpateurs, & l'espèce humaine divisée *en troupeaux de bétail !* Assurément ce tableau est affligeant, contraire à mon bonheur; de-là germent dans mon ame les semences de la sédition; dès que je me suis persuadé que le ciel ne m'a point imposé de joug, mon orgueil souffre avec peine qu'un mortel égal à moi

oſe m'en impoſer; je n'enviſage plus que la force, alors je céde en frémiſſant; *j'obéis & je hais !* alors agiſſant en eſclave, toutes mes actions ſe reſſentent de la baſſeſſe de l'état que je me ſuis choiſi. La Religion ſeule peut adoucir en moi ce ſentiment amer; je me ſoumets ſans peine à la volonté d'un Dieu; je le reſpecte dans la perſonne de mes maîtres; je n'ai pas l'audace de les interroger, de les inſulter ſur le Trône, d'encourir leur juſte indignation; ſi ce ſont là des préjugés; juſte Dieu, retirez de deſſus la terre l'affreuſe vérité, & livrez-nous aux préjugés, ils ſont nos conſolateurs, & il eſt de votre bonté de nous rendre heureux! Si la vengeance pouvait entrer dans

mon cœur, j'ajouterais un mot à ma priere, je vous supplierais de releguer dans quelqu'Isle déserte les hommes farouches, qui nous suggérent ces dangereuses idées, de les y abandonner à eux-mêmes, de leur refuser un Chef, * lorsque la nécessité les forcerait à vous en demander un : ces hommes de bronze ne méritent pas qu'on leur assure la tranquillité civile ; il faut les laisser en proie à l'impulsion physique, & au brigandage, fils de l'indépendance.

Ne vous découragez pas jeunes lecteurs, accoutumez à froncer le sourcil au seul mot de morale ; je puis donner a mes idées *un tour phy-*

* Je prie le Lecteur de voir dans les Lettres Persannes, l'Histoire des Troglodites.

*losophique*, & je le ferai par complaisance pour vous.

Quand je n'envisagerais la Religion que dans les effets qu'elle produit ici bas; quand je la dépouillerais des biens qu'elle promet dans l'avenir; je la regarderais encore comme l'appui, la consolatrice de l'humanité; quand je ne l'examinerais qu'en politique, je la regarderais comme l'ame du corps social, le frein du crime, & l'aiguillon de la vertu; quand je ne la regarderais qu'avec l'indifférence d'un homme dissipé, même voluptueux, j'appercevrais encore que la débauche baisse le front devant elle, qu'elle met le sceau à la probité, & qu'elle fait respecter, par l'impiété même, ceux qu'elle couvre de ses aîles! Quand je jetterais un œil cri-

tique ſur l'obſcurité de ſes myſtères, je ſerais encore flatté du milieu raiſonnable qu'elle me fait tenir entre l'impiété du Payen, & la baſſe crédulité du Muſulman ſtupide; je me dirais : Heureux aveugle, laiſſe-toi conduire ! me prouva-t-on alors qu'elle n'eſt qu'une chimere, qu'une idole, parée par l'imagination : Je ne ſouffrirai pas qu'on abbatît une idole, ſi propice à mon bonheur; & je ſerais ſuperſtitieux, plutôt que ſacrilège.

C'eſt faire bien de l'honneur à la politique, que de la ſuppoſer mere de la Religion ! Si l'on entend par politique les différens reſſorts que fait mouvoir la puiſſance légiſlative, pour contenir les hommes dans les bornes du devoir; je la regarderai,

non comme la mere, mais comme la fille de la Religion ; & priſe dans ce ſens, elle l'eſt effectivement ! La Religion était avant toute convention humaine, parce que les hommes avaient vû le Soleil avant de dire *aſſemblons-nous*. En vain nous dira-t-on que les premiers Légiſlateurs firent honneur au Ciel de leur propre ſageſſe ; cette ſageſſe était en eux le fruit de la Religion, qui ne ſe borne point à preſcrire une forme de culte ; mais qui étend ſes vûes ſur tout ce qui eſt bon & utile ; qui d'une main tient l'encenſoir, & de l'autre, la balance ; ils ont étayé le coloſſe du corps politique du pouvoir de la Religion ; mais ils ne l'ont pas créée ; elle étoit avant eux ; s'ils l'ont appellée à leur ſecours, c'eſt une preuve

de ſa néceſſité, non de ſa dépendance relative à la politique : en un mot, aucun peuple n'a exiſté ſans elle : elle eſt également néceſſaire au monde, aux nations, à l'homme iſolé, quelques ſoient les formes étranges, ſous leſquelles on la révéra ; elle fut toujours & par-tout le ſanctuaire des vertus, & la règle des mœurs ; les hommes la conſulterent dans leurs doutes, l'implorerent dans leurs beſoins : ſeule elle diſſipa les terreurs des nations entieres, les raſſura contre les revers, les encouragea aux grandes entrepriſes : l'homme de tous les tems, de tous les lieux, ne trouva *le bonheur* qu'en elle. Je ne l'enviſagerai pour le moment que ſous ce point de vûe, & ſi j'ai prouvé qu'elle eſt abſolument la baſe de tout

bonheur raiſonnable; je ſuis diſpenſé de recommander aux peres cette partie de l'éducation. M. Rouſſeau diffère cette inſtruction d'une vingtaine d'années, & fabrique à ſon élève une Religion à ſa guiſe; l'Europe à prononcé avant moi ſur ce ſyſtême nouveau! Locke ſe contente de dire à ſon élève que Dieu à fait & gouverne toutes choſes, qu'il entend tout, qu'il voit tout, qu'il comble de toutes ſortes de biens ceux qui l'aiment & obéiſſent à ſa volonté; tout cela eſt très-ſenſible pour Locke & pour moi; mais un enfant n'y comprendra rien, & dira toujours *oui*. Il faut lui faire deviner tout cela; après quelques années d'inſtructions priſes *par les yeux*, lorſqu'il marche, qu'il parle, qu'il commence à queſtionner, le

moment eſt arrivé; employez toute votre adreſſe à tirer lentement ce rideau qui lui dérobe les objets.

La Religion contemplée dans tout ſon éclat, offre un ſpectacle que ne ſoutiendraient pas les faibles yeux de l'enfance; elle s'eſt, pour ainſi dire, enveloppée elle-même d'un voile miſtérieux, pour ménager, par une gradation majeſtueuſe, la vue des ſpectateurs; tirez inſenſiblement le voile, ne montrez d'abord à l'enfant que ce qui eſt proportionné à ſon intelligence.

La contemplation de la chaîne, qui lie le ſyſtême univerſel, ſemble réſervée au Philoſophe, qu'elle ne perſuade guéres; je la croirais plus utile à l'enfant; je ſais que de lui-même il ne ferait aucun raiſonnement

ſur le ſpectacle de la nature : ſes yeux errans au haſard, regarderaient & ne verraient rien ; mais il eſt un moyen de les fixer ; les queſtions les plus ſimples étonneraient ſon eſprit naturellement curieux ; quelques promenades réitérées au lever de l'aurore, quelques paroles jettées comme par haſard ſur la magnificence de ce ſpectacle, attireraient néceſſairement une premiere queſtion ; la réponſe ferait naître une autre idée ; nouvelle idée, nouvelle queſtion... Je puis me tromper comme tout le monde ; je ne me flatte pas d'être *le confident de la nature* ; mais il me ſemble qu'un enfant, pour peu qu'il fût aidé, trouverait de lui-même le nœud *du grand ſyſtême* ; ce nœud que l'ignorance développe, & que coupe la Philoſophie,

je le mets dans les mains de mon fils; Je lui demande s'il ferait un Soleil aussi beau que celui qu'il voit? *Non.* Si ces hommes adroits qui ont bâti des palais, ne feraient pas bien un Soleil? *Non.* Si ce Soleil s'est fait de lui même? *Je ne crois pas*... & cent questions accidentelles qui se présentent naturellement. L'imagination se lasse plutôt de concevoir les merveilles de la nature, que celle-ci de lui en offrir de nouvelles; dès que j'aurai mis mon élève dans l'impossibilité de comprendre qu'aucun pouvoir humain ait construit ce Soleil; je le force à imaginer du surnaturel; il s'agite, il s'échauffe, il ne lui manque qu'un mot pour exprimer son idée... Je lui dis: Dieu! il le saisit avidement. L'existence d'un Dieu une fois établie

établie & conçue, le reste va de soi-même; frappé par la pompe de l'ouvrage, il respecte l'artisan; il me demande pourquoi faire ce Soleil? pour vous éclairer, pour mûrir les fruits qui vous nourrissent... C'est donc Dieu qui me nourrit? Oui. Il respectait * l'Être Créateur, il aime l'Être bienfaisant, quand je l'ai excité à la reconnoissance; je lui indique les

* On sent bien que tout cela ne se fait pas en un jour, n'y si rapidement que je l'écris; mon dessein est seulement d'indiquer la maniere de faire concevoir aux enfans ce qu'ils ne sauraient jamais, si on se contentait de leur faire apprendre par cœur quelques pages des meilleurs livres. C'est à la prudence des parens, aux temps, aux lieux, aux circonstances, à prescrire une forme à ces utiles entretiens. La République de Platon peut donner une idée très-juste de la maniere dont on doit faire les questions.

moyens de la prouver à son bienfaiteur; j'entre alors dans les détails du culte; un extrait bien fait dans le premier Cathéchisme, fournit le reste de l'instruction; je dis extrait, non que tout ce que renferment ces sortes de livres, ne soit également précieux; mais je ne voudrais pas encore développer les mysteres! ce n'est qu'avec le don de la raison, que nous recevons le don de la foi; avant l'âge de raison, il y a donc du danger à révéler aux jeunes gens des choses qui n'ont d'autorité que la foi. J'y ai non seulement réfléchi, mais j'ai interrogé des enfans; ils ont déja l'orgueil de rejetter tout ce qu'ils ne comprennent pas; ils ne peuvent être frappés que par des objets sensibles, & si on a eu l'imprudence de faire naître en

eux la méfiance ou le doute, * ils n'en reviennent jamais, tout le monde connaît la force des premieres impressions; elles sont dans ce cas là la source du scepticisme. Enfin je vais avancer un paradoxe bien étrange sans doute aux esprits forts. Ils pensent que cette foi est proposable aux enfans, au peuple, aux imbéciles; moi je soutiens qu'elle ne peut être que l'effet d'un jugement sain, réfléchi & consommé! rien de plus facile que de rejetter indistinctement tout ce qu'on ne conçoit pas; le peuple le ferait tout aussi bien, & plus vîte que le Philosophe; mais, humilier son orgueil aux pieds de la sagesse

* Dès qu'une fois le doute s'empare d'une nation, il s'y attache à ne plus la quitter. *Bacon.*

éternelle, dire : Je ne conçois pas, cependant, je ne puis douter, c'est l'effort de l'esprit humain, le seul digne peut-être de la Philosophie; si la Philosophie était en effet l'étude de la sagesse ! les mysteres, dit le Chancelier Bacon ; loin d'humilier l'esprit humain, le rendent supérieur à lui-même, en lui apprenant ce qu'il ne peut savoir. Mais un enfant n'est pas susceptible de cette supériorité ; au surplus, je n'abonderai pas dans mes idées, je hasarde mon opinion, parce que réellement je n'en ai point d'autre à cet égard. Ce même Chancelier Philosophe que je viens de citer, dit ailleurs, qu'en matiere de Religion, il ne faut jamais rien décider, sans consulter un Théologien sage, rempli de lumieres &

d'érudition; modéré dans ſon zèle, & de mœurs exemplaires; c'eſt à de pareils perſonnages que je renvoie les parens, l'Egliſe à ſes oracles, & je n'ai que mes ſonges. Je reviens à mon élève : j'ai promis de le rendre heureux ; mais avant, je me ſuis propoſé de le rendre bon. Examinons d'abord ſi cette entrepriſe eſt difficile! il n'a point été corrompu : voyons ce qu'il était ſortant des mains de la nature, & ſervons-nous pour ne pas nous tromper de tout ce qui peut nous donner des lumieres. Voici ce que dit M. Rouſſeau, engagé avant moi dans les mêmes recherches :
» Poſons pour maxime inconteſtable,
» que les premiers mouvemens de la
» nature ſont toujours droits; il n'y
» a point de perverſité originelle

» dans le cœur humain, * il ne s'y
» trouve pas un ſeul vice, dont on
» ne puiſſe dire comment & par où
» il y eſt entré. » Voilà ce que j'ai toujours ſi fermement penſé, que dans toutes les actions de ma vie, j'ai conſulté mon cœur, plutôt que mon eſprit ; l'un vaut incomparablement mieux que l'autre. S'il eſt ainſi, ſi l'on peut voir comment & par où les vices ſe gliſſent dans l'ame ; j'obſerverai ſi bien ; je ferai une garde ſi exacte, que je ſaurai bien lui fermer toute entrée dans celle de mon fils.

---

* On ne confondra pas *perverſité originelle* avec *péché originel*. Celui-ci n'entend que la faculté de pécher ; l'autre ſignifie une propenſion innée à faire le mal, nous pouvons avoir encouru la peine impoſée à nos peres, ſans naître pour cela pervers.

Il est méchant de penser que l'on n'est entouré que de méchans, il est satisfaisant au contraire de croire que les hommes sont bons ; l'intérêt personel les rend en général un peu indifférens pour les autres ; mais l'indifférence n'est point méchanceté ; ce qui contribue beaucoup à nous rendre familieres les plaintes que nous exhalons sans cesse contre nos semblables ; c'est que, lorsque nous avons besoin d'eux, nous sommes si exigeans, & à la fois si injustes, que nous nous emportons à des reproches ameres, s'ils ne sont pas aussi occupés de nos intérêts, que nous le sommes nous mêmes. On ne peut trop être circonspect dans les jugemens que l'on porte de ceux avec qui l'on doit vivre, parce qu'il importe essentiel-

lement de les aimer pour être heureux : de cette ſage circonſpection naiſſent mille vertus ſociales, qui contribuent également à la ſatisfaction intérieure ; les égards, la diſcrétion, la confiance, l'horreur pour l'ingratitude, l'averſion pour la raillerie, le plus offenſant des défauts, & celui qui aliéne le plus les hommes : enfin, indépendamment de ce que la mauvaiſe opinion que nous avons du genre-humain doit quelquefois ramener ſur nous-mêmes des regards humiliés, il y a une conſolation touchante, un plaiſir inexprimable à les croire bons, ce ſentiment eſt le caractere d'un cœur droit ; c'eſt ainſi que tous les bons eſprits en ont parlé : on eſt révolté à la lecture de certains livres, qui ne ſont pas tant

la critique de l'humanité, que des libelles odieux, outrageans à la fois le Créateur & la créature. Je sais que la Rochefoucault m'a dit que j'étais méchant; je ne sache aucun endroit de son livre où il m'apprenne à devenir meilleur! heureusement des Philosophes plus humains m'ont donné quelque confiance; je suis descendu en tremblant dans moi-même, & je n'y ai pas trouvé tant de noirceur qu'on vouloit me le faire entendre; j'ai jetté les yeux sur mes semblables, j'en ai trouvé beaucoup de meilleurs que moi.

Je ne veux pour témoin de la bonté qui nous est naturelle, que ce qui se passe en nous du récit d'une action atroce ou vraiment grande; le cœur s'ouvre à celle-ci, & se

retrecit à la premiere ; cette sensation est universellement éprouvée, le cœur est donc universellement bon; quelqu'un a dit que l'assassin le plus farouche, soutient encore dans ses bras le malheureux qui tombé en défaillance! on allègue entr'autres reproches l'ingratitude de l'homme! mais on ne s'apperçoit pas que l'ingratitude d'une, suppose le bienfait de l'autre part; le bienfait existe toujours, & souvent ce qui paraît ingratitude, est excusable. Je ne sais où j'ai lu les paroles suivantes, que je crois d'une grande autorité. « Aucun » homme ne s'écarte assez de sa nature » pour être mêchant, dans la vue seule » de l'être; les fripponsc esseraient » leurs brigandages, si on leur ouvrait » quelque porte honnête à la fortune,

» & le méchant voudroit jouir du prix » de sa méchanceté, sans en commettre » les actes. » Je finirai ces recherches par un exemple que nous a conservé Lucien ; exemple qui, dans tout les tems, fera honneur au cœur humain! Il parle d'un certain homme de Corinthe, qui, au lit de la mort, ne laissant pour tous biens que sa mere & sa fille, légua par testament, à ses deux meilleurs amis, à l'un le privilège de nourrir sa mere, à l'autre celui de marier sa fille. Les amis partagèrent avec joye cette succession, la mere fut nourrie, la fille fut dotée; & l'on met en question lequel fut le plus grand du testateur ou des légataires. Je prononce pour le premier, quand ce ne serait que parce qu'il pensait comme moi. Il fallait qu'il

eût le cœur bien bon pour juger comme il fit de celui de ses amis !

Je crois en avoir assez dit sur cet article, pour me déterminer à penser que mon Elève est naturellement bon; ce n'est donc pas à le rendre tel que je dois travailler ; c'est à l'empêcher de devenir méchant : ceci n'est pas facile, car je ne puis pas l'élever non plus dans *le globe de la Lune :* peut-être le destinerai-je un jour à remplir, s'il en est digne, les devoirs de Citoyen. Je ne l'éleverai donc pas dans un village ... Mais *dans la corruption des villes.* Comment pourrai-je garantir ses mœurs ? .. En le plongeant dans cette corruption même. Voilà le stix qui rend invulnérable ! Je ne prétens point ici relever les contradictions de M. Rousseau, dont je tire

les objections que je viens de me faire à moi-même ; mais comme il écrit mieux que moi, je vais copier un de ses paragraphes, qui m'évite la peine d'arranger une phrase.

« La jeunesse du sage est le tems » de ses expériences ; ses passions en » sont les instrumens ; mais après » avoir appliqué son ame aux objets » extérieurs pour les sentir, il la » retire au-dedans de lui pour les » considérer, les comparer, les con- » naître ; & bientôt il ne lui reste » plus d'objet à regarder que lui- » même, ni de jouissance à goûter » que la sagesse. » Je rends graces à M. Rousseau d'avoir si bien développé mes idées, & de la peine qu'il a prise de me tracer un plan qu'il a dédaigné pour lui-même ; je vais

donc me hâter de faire faire à mon fils *ſes expériences* ; je vais me jetter avec lui tête baiſſée dans le tourbillon ; car enfin, à quoi bon lui cacher ce qu'il doit connaître un jour? Attendrai-je que la fougue d'un âge dangereux l'emporte loin de moi ? Non. Puiſqu'il faut tôt ou tard qu'il ſoit abandonné à ſa propre conduite ; j'aime mieux l'expoſer au danger, tandis que je puis encore combattre à ſes côtés ; j'aime mieux qu'il entre enfant dans le monde, que s'il y entrait en cheval échappé ; c'eſt à marcher tête levée au milieu des dangers, que conſiſte le vrai courage ; & quiconque craint la corruption, doit s'en ſentir bien ſuſceptible : Nous la braverons ! Je veux inſtruire mon fils d'exemples ; certain, que les préceptes

ne produisent que de fausses vertus, prêtes à dégénérer en vices, le monde lui offrira le tableau vivant du bien & du mal ; là il prendra de bonne-heure l'esprit adapté à l'espèce de gouvernement, sous lequel il doit vivre ; l'Auteur de l'esprit des Loix affecte *l'honneur* aux Monarchies ; Eh bien, c'est toujours beaucoup que l'honneur ! & puisqu'il n'exclud pas la solide vertu, nous pouvons l'étudier ailleurs. Là nous apprendrons à mettre *de la franchise dans nos mœurs, & de la politesse dans nos manieres.* N'est-ce rien que la politesse & la franchise ? Voilà déja des vertus acquises, & que nous n'aurions certainement pas, si nous étions restés dans notre cabinet . . . Mais les vices . . . Oh ! les vices ; je

ſais qu'il y en a plus que de vertus.
Il faut cependant commencer le cours
de nos *expériences*.

Nous allons aujourd'hui dans une maiſon grave, où quatre femmes deſœuvrées ſont réduites à jouer & à médire; nous ne trouvons pas ni dans la choſe même, ni ſur le viſage ſombre des joueuſes, qu'il ſoit plaiſant de mettre le roi de cœur aux priſes avec le roi de pique; nous trouvons qu'il y a auſſi de la baſſeſſe à déchirer ainſi les abſens; & nous faiſons ſur-tout cela nos petites obſervations enſemble.

Le lendemain la ſcene change; la femme que nous allons voir eſt une petite maîtreſſe; ſa maiſon eſt ouverte au bel eſprit, à l'élégance: là petillent les propos légers;

là se fait l'analyse de la brochure du jour : mon fils qui a de la Religion se retient avec peine, lorsqu'il entend blasphêmer; il me regarde en rougissant de colere, & d'un coup d'œil, je lui impose silence; nous sortons, & nous nous soulageons ensemble de ce qui nous reste sur le cœur; j'approuve tout ce qu'il me dit; mais comme je ne veux pas qu'il s'accoutume à l'intolérance: je lui fais observer avec douceur que dans le monde, il n'est chargé que de sa propre conduite; que simple particulier, il ne doit prêcher que par ses bons exemples, & fermer les yeux sur ceux qui sont mauvais. J'insisterai beaucoup dans la suite sur cette maxime, parce qu'indépendamment des désordres que causent dans la société ces diffa-

mations ſi familieres à certaines perſonnes; il eſt inconcevable combien ces cenſeurs éternels de l'humanité contractent d'aigreur dans le caractère. Reſpectons la cenſure dans les Miniſtres à qui elle appartient; rien n'eſt amer, ou ne doit paraître tel, dans la bouche de la Religion; demandons aux rois de la bonté, & a nos égaux de la tolérance; c'eſt une maxime barbare que celle qui dit que le juſte ne doit point pardonner au méchant!

Enfin arrive le jour que je crains & que je deſire, que je n'oſe retarder, & que j'enviſage en tremblant. Jour dont un ſeul inſtant peut détruire l'ouvrage de quinze années! par un enchaînement inſéparable de mon projet, je me laiſſe entraîner avec

mon fils dans une de ces maiſons, où l'eſprit de galanterie domine; là on ne connut jamais l'ennui du cercle, n'y des cartes; mais a travers le voile de la décence la plus exacte, perce la paſſion que rien ne peut déguiſer; le nombre des femmes, leurs agrémens extérieurs, l'élégance des hommes, dont l'empreſſement paſſe les bornes de la politeſſe ordinaire, quelques mots échappés, quelques regards d'intelligence ... Que ſignifie tout cela ? Notre imagination vive s'échauffe, la nature ne nous aide que trop... Nous ſortons, & contre ſon ordinaire, mon fils ne dit mot; il réfléchit profondément : ce n'eſt point à moi à commencer : la journée ſe paſſe ainſi, par des raiſons différentes; nous nous obſtinons à

nous taire . . . Le lendemain je sens qu'il faut aider à la jeunesse ; je propose de retourner dans cette même maison . . . on rougit, & de cette rougeur, je conclus que le mystere est à moitié pénétré. Nous entrons en conversation, & lorsqu'il en est tems, je définis l'amour, à-peu-près comme Deotime l'enseignait à Socrate, dans toute sa pureté ; je me garde bien d'en faire un monstre odieux, car je prévois que le tems approche où il me démentiroit lui-même ; je le peins au contraire des plus riantes couleurs ; la seule supercherie que je fais à mon fils, c'est que je suppose cet amour inséparable de l'hymen ; il me suffit pour le moment de lui insinuer que, lorsque la sagesse fixe dans un jeune homme

l'époque de la raiſon, lorſqu'il commence à ſe montrer utile à ſa patrie, une femme eſt le prix que lui décerne la république, que cet ordre eſt établi par Dieu même, pour la félicité de l'homme. J'aurai donc auſſi une femme?.. Oh! très-certainement; car vous la mériterez mieux qu'un autre. Ainſi du reſte! Par-tout où je le conduis, je lui fais tout voir, tout entendre; ſon jugement ſe forme inſenſiblement, & ſon ame eſt déja forte & capable de réſiſtance, lorſque les paſſions viennent pour s'en emparer; non que nous les refuſions toutes, mais nous ne les recevrons qu'avec des forces proportionnées aux nôtres: enſorte que s'il ſurvenait quelque diſſention inteſtine, nous aurions toujours le deſſus.

Après avoir franchi ce pas gliſſant, que j'ai tant redouté, je crois que nous pouvons braver le reſte. Que verra mon fils dans le monde ? Il verra traiter les choſes ſérieuſes en badinant, & agiter ſérieuſement les bagatelles; il verra qu'on s'ennuie dans le plaiſir, & qu'on feint de s'amuſer dans le ſein de l'ennui, que l'on raiſonne bien, & que l'on agit mal; alors ſi le ciel ne lui a pas donné des organes de plomb, il ſentira de lui-même que les contradictions, dont la vie de l'homme eſt remplie, eſt la preuve évidente de la fauſſeté de ſes principes! tandis que ſans le paraître, je lui fais faire une étude réfléchie des vices dont je veux le préſerver; je me ſers encore de ce même monde pour lui acquerir des vertus; car enfin,

on ne peut nier qu'il y ait des exemples à ſuivre; il s'en préſente tous les jours de touchans; jamais les hommes ne furent plus humains; il ſemble qu'ils ayent fait avec la vertu un traité de compenſations, & qu'ils croyent en effet réparer le mal par le bien. Il n'y a pas juſqu'à la politeſſe, ce maſque de la fourberie, qui ne devienne pour nous une ſource de qualité réelle. Je ne lui dis pas vaguement qu'il faut prévenir tout le monde; mais je lui fais ſentir que la politeſſe eſt la marque extérieure du reſpect que l'on doit à chaque membre de l'Etat! Ces obſervations nous jettent dans des diſcuſſions; car notre petit orgueil ſe bleſſe de fléchir ainſi indiſtinctement; il faut donner des raiſons de tout, & les voici . . . .

On me passe les Grands, on me passe les Prêtres ; mais un simple Magistrat, mais mon égal ! Nous feuilletons alors l'Histoire, nous y trouvons que les Rois de Sparte se levaient devant leurs éphores ; nous lisons ailleurs que ce Prince de Galles, célébre depuis sous le nom d'Henri V, ayant donné un soufflet à un Juge, & le Juge ayant ordonné sur le champ qu'on le conduisit en prison, le Prince se laissa conduire sans répliquer : nous aprenons que Pisistrate accusé d'un meurtre, se présenta modestement pour se justifier devant l'Aréopage. Ces exemples frappans nous pénétrent de respect pour un Etat dont nous n'avions pas encore apprécié la dignité ; nous faisons les mêmes recherches sur le militaire, dont nous envisageons les honneurs

honneurs depuis la couronne civique, jusqu'à la pompe des triomphes, jettant ensuite un coup d'œil plus vague sur les derniers emplois des derniers Citoyens, nous nous pénétrons de leur utilité, nous sentons qu'ils font tous partie de l'harmonie universelle, & nous nous déterminons sans répugnance, à respecter l'état dans chacun de ses membres. Ce sentiment juste & noble à la fois, jette de la douceur dans ses mœurs; & loin d'avilir son ame, l'élève, en lui faisant envisager de plus près la majesté des fonctions de l'homme. Rien peut-être ne prête plus de force à la constitution fondamentale d'un état, que ce sentiment de vénération réciproque entre ses membres : les Chinois nous en fournissent un exemple digne d'être imité par

des peuples qui se disent policés ; leurs mœurs, leurs Loix, leur Religion, tout porte sur ce fondement inébranlable.

Mes pas commencent à s'affermir dans ma nouvelle carriere ; mes craintes se dissipent à mesure que je m'approche du terme ! Mon fils à quinze ans connaît le vice, & n'en connait pas l'atteinte ; quoi qu'il respire la candeur & l'innocence, il n'a point du tout l'air de ces élèves des pédans, dont l'extérieur triste & livide ressemble à ces plantes étrangeres, qui, attristant nos jardins de rameaux languissans, déposent de la violence faite à la nature : il a toute la gaieté, tout le feu de son âge ; nous folâtrons ensemble ; il est sage sans le savoir, & il goute la douceur de son

état, sans en avoir l'orgueil : ce n'est point la crainte qui l'amene au pied des Autels, c'est la reconnoissance; ce n'est point l'obéissance qui le plie à ma volonté, c'est la droiture de son cœur, toujours d'intelligence avec le mien : libre dans tous ses mouvemens, il concilie sans effort l'instinct à la morale, la nature à la Religion; prévenant, caressant tout ce qui l'environne, il reçoit caresses pour caresses; il aime, il est aimé, il est heureux !

Mais nous contenterons-nous d'avoir des mœurs, & dans ce siècle savant, croupirons-nous toujours dans une ignorance profonde ? Non. Il ne paraît pas même que ce soit là notre dessein ; nous avons donné quinze ans à l'étude, nous avons déja

appris à *aimer Dieu & les hommes*, maintenant nous pouvons apprendre ſans danger, tout ce qu'il nous plaira ! Oui, que les richeſſes de l'antiquité, que tous les tréſors des ſciences & des arts ſoient prodigués à celui qui, cherchant à s'inſtruire ſous les yeux d'un ami, dit avec Socrate : *Nous croyons avoir beaucoup profité, quand nous commençons à nous aimer !* C'eſt à cette claſſe d'eſprits que les ſciences ſeront toujours utiles ; c'eſt aux yeux de l'innocence éclairée, que les myſteres de la nature ne détruiront point ceux de la foi ! J'inſtruirai donc mon fils, & je l'inſtruirai chez moi, parce que je ſuis en état de le faire moi-même ; ſi je ne le pouvais pas, il n'auroit certainement pas un gouvernant, & quoique l'on puiſſe dire,

on ne me persuadera jamais qu'un précepteur, tel que de simples particuliers peuvent en avoir, ait les mœurs, la politesse, la capacité d'un professeur public : il irait au Collége, que je n'ai jamais regardé comme *un établissement risible !* Si j'y trouvais quelqu'inconvénient, c'est qu'il est ouvert à tout le monde, & en vérité, il serait à souhaitter que cela ne fût que ridicule ; un cordonnier bel esprit fait rire bien des gens, il me fait frémir, moi ! Je serai donc le précepteur de mon fils ; quant à vous peres tranquilles, qui avez confié l'éducation des vôtres à des pédans mercedaires, vous en ferez aisément des Martins Scriber, * jamais des

* Les prétendus Mémoires de ce Martin Scriber, sont une satire ingénieuse, composée

hommes! Sortez au moins un instant de votre assoupissement; suspendez les grandes affaires qui vous tiennent dans une inaction éternelle; interrogez une seule fois vos enfans abandonnés; examinez s'ils ont appris *à aimer Dieu & les hommes*; si (comme je n'en doute pas) ils ignorent jusqu'au nom de cette science unique, brûlez les Grecs & les Latins; brisez les Sphères, mettez Euclide en morceaux, & recommencez par préparer leur ame à de nouvelles études, surtout par leur former un sens droit, *.

---

par Pope, le Docteur Arbuthaut, & le Docteur Swift, *contre les abus, dans la maniere d'enseigner les sciences.*

* Celui qui n'a pas l'esprit droit, ne trouvera jamais le véritable chemin du bonheur. *Locke.*

ſans ce bon ſens, il n'y a ni eſprit, ni talens, ni ſciences ! on n'en a jamais que l'inſupportable orgueil. Écoutez bien, mes chers compatriotes ; ( je parle aux trois quarts & demi ) vous n'êtes point propres aux Lettres ni aux Arts, vous ne les cultivez que par air, parce que c'eſt la manie du ſiécle ; c'eſt parce que vous avez l'eſprit faible, que vous êtes des eſprits forts, & vous n'entendez pas en cela vos intérêts ; car, s'il falloit choiſir entre ce que vous êtes, & ce que vous voulez paraître, on donnerait la préférence à celui qui ſe ſoumet de bonne grace à l'empire de la ſtupidité, puiſque celui qui veut en ſecouer le joug, n'eſt pas moins obligé de le porter ; vous n'avez point de diſcernement, point de caractere,

vous ne savez pas même votre langue, vous nous deshonorez aux yeux de nos voisins, aux yeux de tous ces peuples, que vous traitez de barbares, parceque vous êtes Français ! O aimables Sybarites, apprenez ce qu'un sage a pensé avant moi ; ce ne sont ni les bords de la Loire, ni ceux de la Seine qui produisent des grands hommes ; mais on en trouve par-tout où les jeunes gens savent rougir de ce qui est mal, s'enorgueillir décemment de ce qui est bien, & craindre le moindre reproche plus que tous les perils ensemble. Si votre institution vous a rendus tels, venez vous instruire avec mon fils.

Les Sciences sont du nombre de de ces choses, dont l'utilité ne compense jamais l'abus qu'on en peut faire;

elles

elles ſont le chef-d'œuvre du génie & de la raiſon ; elles rendent l'homme poli, doux, ſociable ; elles occupent & délaſſent, elles influent ſur les commodités de la vie : Voilà *le pour !* mais que *le contre* eſt d'un poids inégal ! Et combien faudrait-il ſuppoſer de perfections dans l'homme, pour que ces mêmes ſciences ne lui devinſſent pas nuiſibles ? Les paſſions les empoiſonnent, elles fourniſſent aux méchans des reſſources qu'ils ne trouveraient pas dans leur naturel groſſier : on a remarqué que Sénéque, avec toutes ſes inſtructions, a moins enrichi l'eſprit de Néron, qu'il n'a prêté des armes à ſa férocité naturelle ; les Sciences, en un mot, ſubſtituent, dans la plûpart des hommes le ſophiſme à la vérité ; le raiſon-

nement aux mœurs ; les manieres à la vertu ; l'extérieur à l'intérieur. Si elles apprennent plus à raisonner qu'à bien vivre, cette considération seule les devrait interdire aux trois quarts & demi des hommes ; cet esprit raisonneur est le fleau de l'humanité ! Il n'y a pas de gloire à écrire ce qu'un autre a écrit déja ; si malheureusement cet autre a pensé juste, il faut prendre la pensée dans un sens contraire, un peu de clinquant, & une dose de ton dogmatique sont la recette usitée en pareils cas ; de-là ces monstruosités qui scandalisent l'Europe & allarment les Loix impuissantes, contre la frénésie des Auteurs : combien d'esprits saints & tranquilles ont été frappés de l'épidémie ! J'en prens à témoins la moitié de la France ;

je me prens à témoin * moi-même, car j'ai payé le tribut de la jeunesse & de l'inexpérience. Lorsque dans les élans d'un esprit échauffé, aliéné par la lecture, j'osais m'elever au-dessus de ma sphère, cherchant à pénétrer dans les secrets de l'éternel, je ne sais quel prestige s'emparant de mes sens, me faisait voir des choses que le sage n'a jamais vues ; un monde

* Paschal a reproché à Montagne *le sot projet qu'il a eu de se pleindre soi-même !* Je crois, moi, que c'est ce *sot projet* qui a fait tout le succès de son livre ; on a beau dire, un homme sensé se connaît mieux qu'il connaît les autres ; & lorsqu'il s'agit du cœur ou de l'esprit humain, on ne peut guères mieux l'étudier que dans soi-même. Le tort de Montagne n'est pas de s'être peint soi-même, mais de s'être peint Sceptique. S. Augustin s'est peint aussi, & on ne s'est pas avisé de le lui reprocher.

intellectuel s'élevait sur les débris des mondes... Je devenais fou... Heureusement le bon Socrate était aussi ignominieusement confondu parmi mes brochures, & me disait, d'un ton caustique : « Il faut que tu ayes » acquis une connoissance bien par» faite des choses humaines, pour » t'élever ainsi à la recherche des » choses divines ? Lorsque tu seras » bien savant, as-tu formé le dessein » de créer un monde mieux ordonné?» Je me faisais alors pitié à moi-même, je regardais pour la dernière fois ce livre sacré, je n'y voyais que ces mots, écrits en caractères connus, *aime Dieu & les hommes.*

Je quitte alors les régions éthérées, & je reviens sur la terre ; là je contemple mon semblable dans le

tableau que m'en offre l'Hiſtoire ; j'y trouve de nouvelles leçons ſur l'inutilité de mes premieres recherches ; je ſens que je ne porterai jamais l'eſprit d'obſervation plus loin que ce fameux Canius, proſcrit par Caligula, qui, tandis qu'on lui portait le coup mortel, épiait ſon ame au paſſage ! Je ne penſe pas qu'il ſoit mort plus ſavant pour cela !

Si nos connaiſſances ſont ſi bornées, contentons-nous du moins de celles qui nous ſont utiles ! Mais, non ; au terme où les choſes en ſont, on ſerait tenté de croire qu'une loi rigoureuſe impoſe au dernier Citoyen, la néceſſité d'être Métaphyſicien . . . Eh ! non, mes chers compatriotes ! On vous permet d'ignorer ce que vous ne ſavez pas ; mais, on ne vous per-

met pas de savoir ce que vous ignorez: A quoi bon vous brûler le cerveau pour apprendre au bout de cinquante ans que vous ne savez rien, tenez-vous cela pour dit, & employez ces années précieuses à être utiles à moi & à vous-mêmes. Il y a du danger même dans la lecture, & en voici deux raisons entre mille; la premiere c'est qu'on apprend tout dans les livres, excepté la maniere de s'en servir; la seconde, c'est qu'on naît avec un esprit capable de discernement, mais non pas avec du discernement; cette perfection de l'esprit est donc un art, une science que vous n'avez sûrement pas crû être obligés d'apprendre! or lisez sans discernement, & consultez des livres pour règle de votre conduite; il arrivera que vous

affectionnant pour tout ce qui flattera vos ſens, vos goûts particuliers, vous reſſemblerez à ces femmes, dont les mœurs dépendent des vices de leurs amans. Mais nous examinerons ailleurs les ravages que cauſe parmi nous ce mal épidémique, décoré du nom faſtueux de Philoſophie ; je veux développer à mon fils les erreurs de ſon ſiècle, & je le conduirai hardiment à l'arbre de la ſcience du bien & du mal ; il ne cueillera pas le fruit défendu, car je le garantirai des ruſes de nos ſerpens ; mais nous ſommes trop jeunes encore pour nous livrer à cet examen ſérieux ; nous avons à remplir des devoirs plus preſſans ; nés membres de l'Etat, nous devons peut-être nous exercer aux fonctions qu'il daignera nous confier, & pro-

fiter avec reconnoiſſance de la liberté qu'il nous laiſſe dans le choix de ces fonctions. Ne nous laiſſons point cependant conduire par l'uſage, ni gouverner par l'opinion ; examinons ſi nous devons réellement nos ſervices à l'Etat; &, comme il ne s'agit ici que du bonheur de l'homme, voyons ſi nous ne ſerions pas plus heureux en ne vivant que pour nous ; car enfin on ne nous force point à vivre pour les autres ! La morale ſemble nous le conſeiller, peut-être n'eſt-ce que la politique qui parle ; examinons.

On me démontre aiſément que ſi je vivais comme font les ſauvages, je ſerais plus robuſte, plus adroit, que je me porterais mieux, que je vivrais plus longtemps; je conviens de tout cela ; mais ne connoiſſant

pas les inconvéniens attachés à la vie civile, & ne pouvant juger par comparaison, j'ignorerais les avantages de la mienne; &, faute de quelque Philosophe, qui m'apprit que je suis heureux, je mourrais sans m'en être douté, sans qu'aucun bien moral ait pu me dédommager de tous les maux physiques. Ce n'est pas là le bonheur, ce n'est pas là le genre de vie qui convient à mon fils! Peut-être serait-ce celui de l'homme solitaire, renfermé dans son cabinet, & occupé de lui seul? Examinons encore : ce n'est que dans le compte que l'on se rend de ses propres actions, qu'il est permis de ne s'occuper que de soi! Et quel compte peut-on se rendre de ses actions, si l'on n'agit jamais? A quoi peut-on employer son tems?

A l'Etude ! Quel en ſera le fruit? A la priere ! Dieu rejette la priere de l'homme inutile, parce qu'il ne l'a pas fait naître envain. Quoi aucune affection naturelle, aucune relation civile, point d'amis, point d'objets d'attendriſſement? Voilà une vie tout au moins ennuyeuſe, une vie purement végétative ! N'eſt-elle que cela? Et ne ſerait-elle pas coupable? Je le crois ( abſtraction faite de toute morale ) la Loi Naturelle à bien pu permettre à l'homme de vivre iſolé, à condition qu'il pourvoirait lui-même à ſes beſoins ; mais elle ne lui a jamais permis d'être injuſte, en vivant du travail des autres, tandis qu'il leur eſt inutile. Voulez-vous conſulter à cet égard la Loi Naturelle, & ne pas vous tromper ; regardez le traitement

que fait l'Abeille au Bourdon : ces ſages Républicaines nous donnent plus d'une leçon !

Cet état d'inertie qui paſſe pour ſageſſe chez certains peuples lâches, peut être apprécié par ces paroles d'un Philoſophe Chinois : « Nous » avons des yeux & des oreilles; mais » la perfection eſt de ne voir ni en- » tendre; une bouche, des mains, » la perfection eſt que ces membres, » ſoient dans l'inaction. » Ce tableau eſt dégoûtant ; je préférerais à un homme, ſi ſottement parfait, le chien du Tobie * ou celui d'Uliſſe. Je ſens

* Tout le monde connaît l'Hiſtoire du chien de Tobie; quant à celui d'Uliſſe, voici à-peu-près ce que Homere en dit : Uliſſe après vingt ans d'abſence, de retour à Itaque, fut méconnu de ſes domeſtiques, de ſes amis, de ſa femme

que je ſuis né pour agir, je veux agir ; j'exiſte, je dois répondre aux fins de mon éxiſtence ! Mais, dira-t-on : la liberté ! N'eſt-ce pas la vie d'un homme libre ? Et quel eſt l'homme plus libre que celui qui répond volontairement au vœu de ſa Patrie, qui fait un échange utile d'offices réciproques, qui ſecourt & qui eſt ſecouru ? Il n'y a d'Eſclaves parmi nous que ceux qui le ſont d'eux-mêmes; ils l'euſſent été ſur la Chaiſe curule ! Quel eſt l'homme plus libre que moi, dont la volonté n'a jamais été contrariée par l'autorité ? Je ne connais les Loix que par le reſpect

même; ſon chien ſeul le reconnait, le careſſe, ſaiſi d'une joie muette; puis tombant de côté, leve les yeux, regarde ſon maître & meurt.

que je leur porte ; je les aime pour l'utilité ; je ne les crains pas en faisant bien ; la condition de mon Souverain n'est pas plus libre que la mienne ; nous obéissons l'un & l'autre à Dieu & aux Loix ; je me prête aux besoins que la société peut avoir de moi ; mais je le fais sans contrainte, & par un esprit d'équité ; je lui rends autant qu'il est en mon pouvoir, les services que j'en retire. Vous, vous tirez tout, & vous ne rendez rien ; vous vous contentez de me dire vaguement que vous êtes tranquilles chez vous, que vous ne me faites point de mal ; si je vous en dois quelque compte, je dois donc aussi remercier les passans de ce qu'ils ne me coupent pas la bourse ! Vous ne me tuez pas ; mais vous voyez tran-

quillement que l'on m'assassine sous vos fenêtres, & vous ne daignez pas concourir à l'ordre qui réprime ces excès ! L'Evêque de Beauvais, à Bouvine, ne tuait pas non plus, il assommait. Eh ! que sais-je ce que vous méditez contre moi dans votre solitude ! peut-être écrivez-vous des livres de Philosophie.. Oh ce ferait là le dernier des attentats !

De quelque maniere qu'on l'envisage, il n'appartient qu'à l'Auteur de la béatitude d'être heureux par soi-même ! Il est lâche d'appeller joug le lien de la félicité publique ; la définition même de l'homme de bien, le suppose nécessairement attaché à la société, l'homme de bien est celui qui n'a jamais ridé son front à l'approche du malheureux, qui, en tous

lieux, en tout tems, & devant tout le monde, parle & agit comme il pense ? En un mot, le bon sens, la raison, la Religion, la nécessité, tout atteste que chaque membre doit concourir aux fonctions, à l'entretien du corps ! Mon fils apportera donc tous ses soins à se rendre digne d'être utile ; j'ai prévu que cela serait un jour nécessaire, & je l'ai jetté de bonne heure dans le monde, afin de le rendre sociable. Je ne m'embarrasse pas si l'amour propre entrera ou non dans ses vues ; je ne me suis point promis d'en faire un Ange ! Et il me vient une réflexions à ce sujet : C'est un bel éloge à faire d'un homme, que dire de lui qu'il ne veut pas paraître homme de bien, mais l'être en effet ! Cependant, je préférerais

celui qui ferait homme de bien, & jaloux de le paraître. Cette fenfation ne détruit point le fentiment intérieur, ce font deux forces réunies, qui fe relayant l'une l'autre, tiennent continuellement l'ame en haleine. Il y a plus que cela, dans le premier fyftême; je remarque une forte de hauteur dédaigneufe, qui eft un mal en foi; dans le fecond, la vertu, fans rien perdre de fa folidité, eft plus douce, plus communicative, elle enchaîne l'amour & l'eftime, & cette eftime, que nous obtenons de nos concitoyens, eft le lien qui nous attache à eux; fans ce lien d'amour réciproque, on peut être honnête homme, mais bien triftement! On a bien de la peine à être content de foi, quand on ne l'eft pas des autres!

Je verrai donc avec plaiſir un peu de vanité dans mon fils; mais de cette vanité ſi reprochée à l'Orateur Romain, qui fit d'un Plébéïen obſcur l'ornement & le rempart de ſa République! Attaché à la ſociété publique, ne le ſera-t-il point à la ſociété particuliere? C'eſt ce qui nous reſte à examiner, & à quel point on peut ſe livrer à cette ſociété: il y a vraiſemblablement à cet égard, un milieu à garder comme dans toutes les choſes morales.

Par quelques liens que l'on tienne à la choſe publique, on a heureuſement des devoirs à remplir, & voilà une partie de la vie noblement employée; mais il y a des vuides, ils ſont même néceſſaires: comment les remplira-t-on? Se jettera-t-on à

hasard dans les cercles tumultueux? ou bien se livrant à la solitude, pâlira-t-on sur les livres? Je crois qu'il y aurait à l'un & à l'autre un inconvénient égal; la vie du premier est celle d'un homme sans goût, d'un être superficiel & frivole; la vie du second est celle d'un Ours! Il faut du mélange, un peu de société, un peu de solitude, celle-ci, rend l'autre supportable; l'autre, rend celle-ci délicieuse. D'ailleurs, à examiner la chose de plus près, on se plaint de cette société plus qu'elle ne mérite; l'avantage ou l'agrément qu'on en peut retirer, dépendent moins de la société même, que de l'esprit que l'on y porte: Un caractere doux, un homme honnête, occupé, ne s'apperçoit pas dans le tourbillon du

monde, d'un million d'inepties qui n'échappent pas au desœuvré qui s'en nourrit; il n'en prend que le bon, il polit son esprit; & le ridicule même, quand il le remarque, est pour lui un préservatif contre le ridicule; s'il se trouve absolument déplacé & entraîné par hasard dans une société bruyante & frivole, il y joue le personnage d'un homme sobre, qui contemple de sang froid des ivrognes; l'yvresse de la raison ne se communique pas plus que celle du vin. Cependant si la société est utile pour polir & délasser l'esprit, je la crois dangereuse à celui qui se fait une affaire de la cultiver, qui épouse les tracasseries publiques ou particulieres; ne voir les hommes que pour les censurer, que pour entrer dans

leurs cabales, & participer à leurs injustices ; ce n'est pas se dissiper ; c'est, pour son plaisir, remonter à la nage un fleuve rapide, tandis que l'on pourrait sans peine s'abandonner à sa pente naturelle : mon fils tiendra donc à la société particuliere, comme l'abeille à la plante venimeuse, sur laquelle elle cueille en passant un peu de miel ; mais il tiendra au corps social, comme cette même abeille tient à sa ruche ; il sentira que c'est dans la recherche de notre propre bonheur, que nous nous trouvons pressés de contribuer à celui des autres. Quant à la nature des fonctions auxquelles il doit s'exercer, comme je renonce en son nom à la liberté du choix, je le rendrai propre à tout, parce qu'il sera vertueux,

il fera bon Soldat, bon Magiſtrat, bon œconome des biens de l'Etat; il ſera tout ce que ſa Patrie voudra, ſi ſon mérite ne l'éleve pas au-deſſus de lui-même; il reſtera dans l'humble poſte que lui a marqué ſa naiſſance, & il n'en rougira pas, parce que la moyenne claſſe des hommes n'eſt pas la moins vertueuſe; là il goûtera cette tranquillité ſi rare, que Cowley appelle *la compagne de l'obſcurité*. Si ſa Patrie ſemble le négliger encore quelque tems, il fera en ſilence des vœux pour ſa proſpérité, il laiſſera la direction de tout à la Providence & à ceux qui ſont ſes repréſentans: enfin, ſi on l'oublie abſolument, ſa vertu lui reſtera toujours, & l'on n'eſt point malheureux avec elle.

Une des choses les plus mal-entendues peut-être dans l'ordre civil, une des causes qui nous privent d'une infinité d'hommes nés pour être grands dans leur genre; c'est l'usage où l'on est de destiner ses enfans à telle ou telle place dont la splendeur ait toujours en proportion quelque chose au-dessus de leur naissance ou de leur fortune; c'est arriver au haut de l'échelle, sans s'être exercé sur les premiers échelons aux loix de l'équilibre; il n'est pas étonnant alors que la tête tourne & que l'on tombe! dans le choix d'un état, ce n'est pas le coffre fort, c'est l'ame qu'il faut consulter; un homme sans talens & sans mérite, qui ose se mêler des affaires publiques, ne ressemble pas mal à ce Perroquet ( dont parle le

Chevalier Temple ) qui se vantait de savoir aussi garder des poules. « Ce » sont des gens ( dit Caton le Cen- » seur ) qui, ne sachant pas se con- » duire eux-mêmes, prennent des » huissiers & des massiers pour mar- » cher devant eux. » mon fils n'es- suyera jamais ce reproche; il ne sera que ce qu'il méritera d'être; il passera par les derniers dégrés, avant d'ar- river à celui que ses mœurs lui assi- gneront; je lui rappellerai qu'Epa- minondas fut Commissaire des boues; que l'Archonte de Chéronée présida à la livraison des pierres & du mor- tier; que Dugay-Trouin fut Mousse, & Gisors Soldat : il descendra même, s'il le faut, dans un poste inférieur à celui qu'il aura occupé, & il ne croira pas être dégradé, parce que le

Pilote quitte sans rougir le gouvernail, pour porter au vaisseau des secours plus pressans ; il obéira sous celui qu'il aura commandé, parce que dans tout le monde, il ne verra pas la personne, mais le membre de l'Etat, parce qu'il sait que ce qui constitue le grand homme, n'est pas de faire toujours de grandes choses, mais de bien faire les petites.

Si on le destine au commerce, à la navigation, il sait que le travail ne deshonorera jamais, qu'il n'y a de honteux que l'oisiveté; il se rappellera, avec un plaisir mêlé d'émulation, que le fondateur de Marseille fût un Marchand; rien ne sera indigne de lui, parce qu'il ennoblira tout; il ne sera pas écrasé par les grands, parce qu'un rejetton vigoureux perce à tra-

vers

vers les plus hautes futayes ; en lui, enfin, le naturel, l'éducation & l'habitude ne feront qu'un ſeul & même homme.

C'eſt par la force de cette inſtitution que ces Républiquains, ſi vantés dans l'antiquité, entretenaient des pepinières de Héros ; à peine un Légiſlateur, un grand Capitaine diſparaiſſaient, que dix Concurrens s'offraient pour le remplacer ; on ne voyait point chez eux, comme parmi nos peuples modernes, de ces vuides flétriſſans, qui, à la mort d'un ſeul homme, plongent des Nations floriſſantes dans l'obſcurité & le mépris !

Pour vous, hommes ſublimes, qui craindriez d'avilir vos enfans, en les exerçant à cette eſpèce de gymnaſtique, vous n'en ferez rien de

grand ; mais rendez-les moins petits, s'il est possible ; si l'éducation que vous leur donnez ne peut s'étendre à toutes les parties qui constituent le citoyen, adaptez-là du moins au genre d'état que vous leur choisirez.

Il y a une certaine férocité qui n'est point naturelle à l'homme, mais dont un prèjugé ( peut-être nécessaire ) fait en nous une seconde nature ; ce préjugé assurera dans tous les tems à l'état de braves défenseurs. Mais les fonctions de Prêtre & de Juge, demandent une institution plus sainte ! C'est sur ces deux espèces d'hommes que le peuple à les yeux ; ils sont les exemples vivans de leurs Concitoyens ! Dans ces tems malheureux, où la France déchirait elle-même ses entrailles, lequel était plus

coupable ? Ou du peuple insensé qui égorgeait au hasard tout ce qui se présentait au glaive du fanatisme, ou du Prêtre frénétique, qui portait le flambeau, & dirigeait ses coups ? Lequel était le plus scélerat, ou de Clodius souillant le lit de César, ou du Juge qui ose l'absoudre, moyennant un certain nombre de femmes mariées que le coupable lui prostitue ? Ces exemples font trembler, & doivent faire sentir aux peres de famille, l'étendue de leurs devoirs, lorsqu'ils destinent leurs enfans à l'un de ces états. Je ne vois pas ce qui peut engager de certaines gens, dont les mœurs sont souvent plus viles que la naissance, à donner à leurs enfans des Charges de Judicature; à moins ( dit Senèque ) qu'ayant acheté la

Juſtice en gros, ils ne trouvent du profit à la revendre !

Je le déclare donc, je n'acheterai point de charge à mon fils, & je penſe aſſez bien de l'humanité, pour croire qu'il n'y en aura pas long-tems à vendre ; * l'amour qu'il portera à ſa Patrie, l'éclairera ſur la nature des ſervices qu'il peut lui rendre, & la bienveillance dont cette Patrie l'honorera peut-être, ſera la meſure de ſon élévation ; il lui ſacrifiera ſon tems, ſa vie ; il fera tout pour elle, excepté le crime ! car c'eſt

* Je ne dis pas pour cela que les fonctions de la Magiſtrature ne ſoient pas auguſtes ; mais, encore une fois, il ſerait à ſouhaiter que ceux qui les exercent, n'ayent point acheté le droit de les exercer ; & que la République les ait élûs ici parmi ſes plus grands Juriſconſultes, pour les interprêtes de ſes Loix.

une grande vertu que l'amour de la Patrie; mais Brutus livrant ſes enfans au ſupplice, Horace, meurtrier de ſa ſœur, Timoléon, aſſaſin de ſon frere, une certaine femme faiſant mourir de faim ſon fils Pauſanias, *&c.* Tous ces perſonnages ſi vantés, ne ſont que des monſtres illuſtres! L'homme eſt antérieur au Citoyen; la nature, à la Patrie.

Mais pendant que je donne ici mon avis ſur des faits mille fois diſcutés, & peut-être étrangers à mon ſujet, le Lecteur ſe dit en lui-même: Voilà un homme qui a bien de la confiance dans ſon fils; il y a longtems qu'il lui a fait voir des femmes: le jeune homme a rougi, quand on lui a parlé

---

Elle s'appelloit Alcithée.

de lui en montrer encore ; en matiere d'amour, il eſt docteur paſſé comme Socrate ; on lui a promis de le marier & on ne lui en parle plus ! Ou le pere eſt dupe, ou le fils eſt un imbécille.

Ecoutez, Lecteur, je n'ai ni le tems, ni le goût de filer une belle intrigue ; ſi j'ai bien élevé mon fils, il a de la confiance en moi ; je paſſe ſous ſilence quelques petits chagrins que nous avons eu, ils ſont évanouis ; mon adreſſe a triomphé, il aime éperdûment celle que je lui deſtine, & je vais vous ſatisfaire en le mariant a l'inſtant ; mais comme j'écris du bonheur en général, & que le mariage eſt un des actes de la vie qui ſemble y influer le plus : Arrêtons-nous un inſtant à le conſidérer.

La premiere queſtion qui ſe préſente eſt de ſavoir quel eſt le mieux de ſe marier ou non ? Je ne ſuis pas étonné que les avis ſoient partagés ; ſi je diſais à cet égard, tout ce que mon ſujet exigerait, peut être je ne manquerais pas de raiſons pour prouver qu'entre ſe marier ou non, il n'y a pas deux partis à prendre ; mais la prédilection que l'Égliſe porte aux célibataites, m'impoſe un reſpectueux ſilence.

La ſeconde queſtion eſt de ſçavoir comment on peut faire un heureux mariage ? Oh ! ſur ce point, je ne ſuis de l'avis de perſonne ! Tout le monde regarde cette affaire comme la plus importante de la vie ; je la regarde comme un coup de dès ! Encore, je rends cette juſtice aux fem-

mes ; c'eſt qu'entre les mains d'un homme ſage, il n'y a qu'une chance contre vingt ! En général, le vice dominant des femmes eſt la diſſimulation ; quiconque croit étudier le caractere de ſa maîtreſſe, ſous les yeux d'une mere, ſe trompe abſolument ! Enſorte qu'abſtraction faite ou d'un deshonneur connu, ou d'une laideur dégoutante, on ne peut que choiſir au haſard.

Quelqu'un qui n'a pas flatté les femmes, convient qu'elles ſont extrêmes, qu'elles ſont meilleures ou pires que les hommes ! Il y a donc ( à ne pas prendre le mot à la lettre) des femmes auſſi bonnes que nous ? Laiſſons là la claſſe *pire*, ( la nature à ſes rebuts dans l'un & l'autre ſexe) & choiſiſſons dans la *meilleure*.

N'y a-t-il pas des femmes qui puiſſent réunir le mérite des deux ſexes, & allier aux graces qui ſont leur appanage, les qualités que nous nous arrogeons ? Je ne crois pas que l'on ait jamais conteſté à cette claſſe choiſie, les droits que l'humanité même leur donne à notre eſtime ; quelques vertus, quelques vices, le reſte ni bon ni mauvais ; voilà ce qu'elles ſont & ce que nous ſommes : Je ne chercherai point à faire valoir leurs agrémens extérieurs ; l'aſcendant éternel qu'elles auront ſur nous, parle plus haut que moi ; je prétens ſeulement établir qu'il y a des femmes aimables & honnêtes ; que parmi celles-là, on ne peut, avant le mariage, juger du plus ou du moins ; que, par conſéquent, il ne faut pas

faire une grande affaire de choisir.

Le plus mauvais conseil que l'on puisse vous donner, c'est de vous dire : Prenez celle que vous aimez : c'est dire à un fou : faites tout ce qu'il vous plaira ! En général, ce n'est pas du choix d'une femme que dépend le bonheur du mari ; c'est de la maniere dont il se conduit avec elle dès le premier instant ; à peine il quitte l'Autel, qu'il doit commencer sur la mere future, l'essai d'éducation qu'il donnera un jour à ses enfans ; une fermeté noble, une sage complaisance, sont la base de ce grand ouvrage ! Une femme, quelqu'impérieuse qu'elle puisse être, reconnaîtra toujours l'ascendant de l'homme sur elle ; c'est de cet ascendant qu'il faut profiter, sans le faire

appercevoir : le premier ſoin d'un homme prudent eſt de n'admettre chez lui qu'une ſociété agréable, mais honnête; il faut que tout ce qui l'environne reſpire la décence & les mœurs, qu'il en donne lui-même l'exemple; que ſagement œconome de ſon tems, il invite ſa femme aux occupations de ſon ſexe; qu'il la prévienne dans ſes deſirs honnêtes, & lui procure les plaiſirs de ſon état; qu'il devienne ſon meilleur ami, qu'il ne l'obſéde point; mais, dans les commencemens, qu'il l'obſerve; que ſur-tout il lui rende ſa maiſon ſi agréable, qu'elle ne ſe trouve nulle part auſſi bien que chez elle! Quand ils en ſeront venus là, le reſte va de ſoi-même : les enfans naiſſent & ſe ſuccedent; les ſoins intérieurs ſe multiplient; les liens de

l'union ſe reſſerrent ; la confiance règne dans le cœur des époux ; l'âge dangéreux s'évanouit ; la raiſon arrive à pas lents ; mais enfin elle arrive ; le devoir ſe transforme en habitude ; l'éducation des enfans ſe ſubſtitue agréablement aux plaiſirs, dont le gout ſe paſſe, le ſoin de leur établiſſement intéreſſe & occupe ; cependant les années s'accumulent, l'eſtime & une ſorte de vénération récíproque, remplacent des ſentimens plus vifs ; on coule ſes derniers jours dans le ſein de la paix ! La Bruyere a demandé ſi on ne pourrait pas découvrir le ſecret de ſe faire aimer de ſa femme ? Je viens de lui répondre ſans y penſer.

Pénétré de la vérité de mes ſentimens à cet égard, quelque biſarres

qu'ils puissent paraître; je ne voyagerai point pour chercher à mon fils un prodige qui n'existe nulle part; je sais que c'est à lui à former la femme que je lui destine; & je l'ai mis en état de le faire; ensorte qu'il me semble qu'en en élevant un, je les ai élevés tous deux.

Il y a trente ans que je suis lié d'amitié avec un honnête homme, qui a eu le bonheur dans son tems de former une femme honnête; il a une fille unique, j'ai lieu d'espérer qu'elle sera honnête aussi! Je sais que son éducation a été soignée, qu'elle n'a jamais reçu que d'excellens exemples d'une mere aimable & pieuse; je sais que son pere pensant comme moi, l'a jettée à quinze ans dans le monde, dont elle fait l'ornement sous les

yeux de ſa mere ; j'ai la biſarrerie de préférer cette fille élevée dans le ſein de *la corruption*, à tous ces anges femelles, qu'on élève dans la retraite pour en faire des diables un jour ! J'ai pour cela des raiſons de toutes eſpèces : le pere eſt non-ſeulement mon ami ; mais abſolument mon égal ; nous avons exercé dans la même obſcurite les mêmes fonctions ; nous ne nous ſommes point enrichis aux dépens de l'Etat ; mais nous avons conſervé, avec la même économie, l'héritage de nos peres ; ces rapports mutuels de naiſſance & de fortune entretiendront l'union entre nos enfans, banniront les reproches, les hauteurs, & toutes les tracaſſeries qu'enfante l'inégalité.

On a la manie de rechercher des

alliances au-dessus de son état, & l'on exhorte sans cesse les jeunes gens à fréquenter les personnes d'un rang supérieur; je ne conçois pas sur quel principe; ce ne peut être par vanité; car rapprochez deux objets, dont l'un soit petit, l'autre grand; celui-ci rendra l'autre plus petit encore à la vûe! C'est le secret infaillible de rendre les jeunes gens à la fois orgueilleux & bas! caractère, le plus insipide, le plus opposé aux mœurs que l'on puisse former! qui fait que n'aimant ni les grands qui nous mortifient, ni nos égaux que nous mortifions, nous parvenions à nous haïr nous-mêmes. En général, il est plus généreux de se lier à ceux qui peuvent avoir besoin de nous, qu'à ceux dont nous croyons avoir besoin, &

dont nous nous pouvons passer; ajoutez à cela que ces liaisons & ces alliances disproportionnées, jettent la confusion dans tous les ordres de l'état; & sous l'apparence du lien primitif qui rapproche tous les hommes, ne font que les désunir d'avantage, en compromettant leur amour-propre. La fille de mon vieil ami, sera donc la mienne, par toutes sortes de raisons.

Cette jeune personne a des qualités singulieres pour me plaire; elle n'a de beauté que ce qu'il en faut pour n'être point laide; de richesse, que ce qu'il en faut pour n'être point pauvre; d'esprit, que ce qu'il en faut pour se bien conduire; elle est un peu fiere, je n'en suis pas fâché; les ames de cette trempe sont ordinai-

rement

rement chastes; elle aime l'élégance d'une parure simple, * tant mieux; elle ne se présentera jamais aux yeux de son mari dans le désordre de ces femmes négligentes, dont la vertu ressemble à la malpropreté; elle aime les plaisirs permis à son sexe & à son âge, tant mieux encore; il y aura bien moins d'humeur dans le ménage; elle a encore une qualité qu'on ne compte guères dans le monde qu'à raison de la dot, c'est qu'elle est fille unique! Je sçais que l'on appelle ces sortes de personnes, des enfans gâtés! toujours bisarre dans mon choix, je

* La propreté est à l'égard du corps, ce qu'est la décence dans les mœurs; elle sert à témoigner le respect que l'on a pour la société & pour soi-même, car l'homme doit se respecter. *Bacon*.

préfére *les enfans gâtés* aux autres ! Il eſt prodigieux combien les tracaſſeries éternelles qui s'élevent dès l'enfance, entre les freres & les ſœurs, rendent inſenſiblement leur caractere acariâtre ! On fait d'un enfant ſeul tout ce qu'on veut, il eſt naturellement doux & docile ; ſont-ils deux, *le tien* & *le mien* font déja des ravages dans les jouets, dans les bonbons ; c'eſt là qu'on trouverait la ſource de l'injuſtice, de l'opiniâtreté, & de l'intérêt ſordide ; je ne donne pas cette obſervation pour regle générale ; mais que l'on compare ces vices avec ceux que ſuppoſent les enfans qu'on appelle *gâtés* ; on verra que ceux-ci ſont en gènèral plus mous, plus efféminés, plus accoutumés à l'aiſance & aux fantaiſies ; cela

posé, on s'étonnera moins de la préférence que je leur donne.

Telle est donc l'épouse que je donne à mon fils ; on voit que je ne suis pas difficile ; tout ce qui me plaît en elle ressemble à des défauts ; mais son mari, en les modifiant, en fera des vertus ; on n'en pourra juger que quand elle sera femme, & j'y aurai l'œil dans les commencemens.

Qu'il me soit permis de supposer d'avance que ce mariage répondra à mes vûes, que nos jeunes époux, heureux l'un par l'autre, ne connaîtront jamais les peines de leur état, qu'ils n'en auront que les soins dont ils feront leurs délices ; je les regarderais désormais comme ne faisant qu'un seul & même individu ; parce que les vertus de l'un, deviendront celles

de l'autre, parce qu'ils s'enrichiront mutuellement des trésors de leur cœur & de leur esprit : pénétrez de respect, pour la Religion ; d'amour, pour leurs parens, pour leur patrie, dont ils reçoivent des témoignages réciproques d'une juste affection ; partageant leur tems entre les occupations de leur état & des amusemens honnêtes, levant par-tout un front serain, & ne voyant que des visages ouverts ; je ne conçois pas ce qui pourrait troubler leur bonheur ; car il est en eux, il ne dépend de personne.

J'ai remarqué qu'il fallait beaucoup de travail, & une étude bien profonde, pour apprendre que l'on est malheureux ; ce n'est qu'après de combinaisons multipliées & pénibles,

que je me détermine à me regarder comme un point imperceptible ſur un petit tas de boüe ! Et quelqu'entêtement que j'aye apporté à me convaincre que tous les biens de la terre ſont mépriſables, je n'ai pu me le perſuader, eu égard à ma condition préſente; il eſt bien plus ſatisfaiſant pour moi de me regarder comme un être aſſez intéreſſant pour fixer ici bas l'attention de ſon Auteur, & lorſque j'enviſage les biens réels qui m'environnent, qui ſont en ma puiſſance, tout le tems que j'en aurai beſoin ; je me croirais ingrat ſi je les aviliſſais ; je croirais offenſer celui de qui je les tiens, & qui, en me les donnant, a voulu ſans doute que j'y miſſe quelque prix ! Ces derniers ſentimens, puiſés dans la nature, ne con-

tent aucun effort; ils font plus consolans pour moi, plus agréables à mon bienfaiteur, & si séduisans pour l'humanité, que j'y reviens, même après avoir fait les frais d'étude & de travail qui pouvaient m'affermir dans la Philosophie contraire ! Je laisserai à cet égard mes enfans dans une heureuse ignorance; je leur épargnerai la peine d'une étude si affligeante; ensorte, qu'encore une fois, je ne sais ce qui pourrait altérer leur félicité ! Seraient-ce les passions ? Qui détruiraient un jour l'ouvrage de vingt années ? Je crois avoir pris des mesures contre-elles; je crois avoir bien cimenté l'enceinte qui doit les préserver de leurs ravages, & je ne suis pas de ceux qui pensent que la santé de l'ame est aussi chancelante

que celle du corps, ni que la diffen-
fion de ces êtres foit irréconciliable !
Cependant, un excès de confiance pourrait nous abufer; examinons ce que nous avons à craindre de ces tirans de l'humanité.

D'abord ils fe préfentent en foule à mon imagination, je ne les crains point en cet état ou différens d'intérêts, ils fe détruiraient l'un l'autre; auffi ce n'eft pas là leur marche ordinaire; ils ont la rufe de fe divifer, & celui qui attaque le premier, eft toujours l'amour propre; ennemi d'autant plus dangereux, qu'il a toujours dans la place qu'il affiége des intelligences fecrettes, & que fe déguifant fous mille formes différentes, il trouve à la fin quelque pofte fans défiance, qui, le prenant pour ami,

lui ouvre la barriere. Je n'entreprendrai pas sa définition, elle est écrite en autant de volumes, qu'il y a de livres au monde, qu'il y a d'hommes existans ! Je me bornerai seulement à en remarquer quelques effets, dont les uns sont utiles, les autres pernicieux.

La Philosophie chrétienne admet que *l'homme a été créé avec deux amours ; l'un pour Dieu, l'autre pour soi-même.* Voilà l'amour propre (dans un sens) tirant son origine de Dieu même ! Sous ce point de vûe, il ne peut être envisagé comme un mal ; il ne devient tel qu'à proportion que l'homme perdant de l'amour divin ; l'amour propre se déborde dans son ame ; & en remplace le vuide. De cette réflexion s'établit plus que jamais

mais l'importance de la Religion à la félicité humaine. Tant que ces deux amours resteront dans les bornes prescrites par leur auteur, il n'en résultera aucun mal ; ensorte que celui qui aime son Dieu, de cette portion de facultés assignées à l'amour divin, peut employer à s'aimer soi-même, les autres facultés de son ame. Comme ces facultés sont aussi circonscrites par la sagesse suprême, elles ne s'étendront certainement qu'à ce qui est bien en soi ; & si jamais elles effleuraient l'ombre même du mal, ce serait une preuve certaine que l'équilibre se dérange dans l'ame, & qu'elle a perdu quelque chose de l'amour divin. La Religion est donc le seul frein que l'on puisse opposer à cet ennemi, qui sapperait sans

elle les fondemens du bonheur de l'homme. Je l'ai déja senti, lorsque je l'ai prise pour règle de l'éducation de mon fils; dès-lors je prévenais des maux qui me font frémir à présent, que je les envisage de plus près.

Du même coup d'œil, dont je vois éclore les vertus du sein même de l'amour propre, j'en vois naître tous les vices; le premier qui se présente est ce sentiment bas & barbare, connu sous le nom d'intérêt personnel, qui rapporte tout à soi au préjudice d'autrui; quiconque en est infecté, pour devenir un monstre, n'a qu'à passer de l'état privé à l'empire; la férocité est dans son cœur, il porte en lui le germe de tous les crimes! Conduisez-le dans des déserts arides, où son armée périsse de faim; il imi-

tera Cambises ! pourvû que sa table soit chargée de mêts exquis, il ne s'embarrassera pas si ses soldats, pour se nourrir, mettent leurs camarades à la broche.

N'être lié à la société que par l'intérêt qu'on en retire, est le propre d'une ame cadavereuse; c'est une usure plus coupable cent fois que celle des Juifs ! Ce vice qui ne paraît pas au premier coup d'œil aussi difforme que beaucoup d'autres, examiné de plus près, est le pire des plus grands vices; il est, je crois, le seul qui ait trompé la nature dans les sages précautions qu'elle avait prises, & qui ait supprimé un des besoins de l'homme, celui d'aimer quelque chose hors de lui. Ah ! je ne crains pas qu'il souille jamais l'ame de mes enfans !

Ils ont de l'amour propre; mais ils savent qu'on ne peut s'aimer que lorsqu'on est content de soi; qu'on n'est content de soi, que lorsqu'on l'est des autres; & que nous ne sommes contens des autres, que lorsqu'ils le sont de nous; ensorte que l'amour qu'ils se portent à eux-mêmes, embrasse nécessairement tous les hommes. Comme ils ne sont point Philosophes, ils ne conclueront jamais que *l'intérêt personnel est l'unique appréciateur du mérite*, & leur probité ne sera pas l'*habitude des actions personnellement utiles à eux*.

Ils seront aussi exempts des atteintes de l'envie; ils ne se plaindront pas sans cesse de ce que les bons sont opprimés, tandis que les méchans prosperent; ils sentiront la fausseté

de cette plainte, parce qu'ils prospéreront, quoi qu'ils soient bons, & qu'ils verront que les méchans ne prosperent qu'aux yeux de l'avarice; s'ils remarquent quelques exemples contraires à leur propre expérience, voici comme ils raisonneront : Le Créateur est-il responsable de l'injustice des hommes ? Il a voulu qu'ils fussent tous bons, & il les a créés tels ; par conséquent tout ce qu'il a donné, il l'a donné aux bons ; si les uns devenus méchans ont dépouillé les autres ; Dieu descendra-t-il sur la terre pour faire de nouveaux partages ? Ou bien, renversant l'ordre immuable des choses, ordonnera-t-il aux Elémens d'être contraires à ceux-là, & favorables à ceux-ci ? Je m'étonne que certaines ger

n'ayent pas encore donné ce conseil à la Divinité.

Parcourons encore quelques effets de l'amour propre ; mes enfans élevés comme ils sont dans la modération & la simplicité, se laisseraient-ils éblouir par l'ambition ? Ils ont le sens trop droit, le discernement trop juste, l'ame trop haute ! Ce seul mot d'ambition renferme une idée complexe de bassesse & d'orgueil. Je ne crois pas qu'il y ait rien de si contradictoire en soi que cette passion ; il est certain qu'elle émane de l'orgueil, puisque son but est d'obtenir certaines distinctions, certaines prééminences sur quelques hommes ; & comment y parvient-elle ? En se rendant esclave d'autres hommes ! Voilà un orgueil bien étrange, qui descend

jusqu'à l'avilissement, pour prendre un vol plus élevé. Je me figure un insensé qui, ayant vu dans la moyenne région de l'air un nuage agréablement coloré, a formé le dessein de posséder ce nuage, a fabriqué une échelle de ronces entrelassées, a passé sa vie à lui donner un point d'appui dans les vagues de l'air, à entasser échelles sur échelles, épines sur épines, & qui, parvenu au dernier échelon, s'est cassé la tête en tombant; s'il n'était pas mort, il aurait encore ajouté une échelle; telle est la vie de l'ambitieux! Je l'ai fait remarquer à mon fils qui en a déja recueilli plus de cent exemples; ainsi l'ambition n'altèrera jamais son bonheur. Une crainte plus fondée peut-être, s'éleverait dans mon ame, si je n'étais

bien sûr de la femme. La volupté a des attraits pour tous les êtres. Comme elle entre dans les vues de la nature, qui en a fait son plus puissant ressort, la raison a moins d'armes contre elle que contre ces vices étrangers, dont le principe n'est que dans l'imagination déréglée ; le vice qu'elle produit est celui pour lequel on a le plus d'indulgence ; l'honneur par conséquent, est un frein impuissant pour lui ; où en trouvera-t-il donc, si ce n'est dans la Religion ?

Si l'ame n'était pas séduite par le corps, je trouverais assez bien qu'on amusât cette jolie machine ; j'aime à voir folâtrer les oiseaux, & la volupté des colombes me réjouit ; leur félicité se borne à leurs caresses ; mais il n'en est pas ainsi de l'ame ( abs-

traction faite de toute morale ) le corps ne suffit pas pour la satisfaire, elle est trop active, & le corps est trop lent ; elle embrasse d'un élan plus que le corps ne peut exécuter pendant toute sa durée : celui-ci la débauche, & par l'impuissance de sa nature, l'abandonne au milieu de ses écarts ; il ne lui reste alors que la rage inséparable du défaut de faculté ; je ne sais si l'on a jamais objecté ce raisonnement aux Epicuriens, mais j'en tire cette preuve en forme de paradoxe ; c'est que la volupté nuit plus au bonheur de l'homme physique, qu'elle n'y peut contribuer ! Quoi qu'il en soit, je ne disconviens pas qu'elle ne soit l'ennemi le plus à craindre pour la sagesse même. Grace au Ciel, j'ai pris dès long-tems

des mesures pour garantir mon fils de ses atteintes ; je lui ai divisé les femmes en deux classes, d'honnêtes & de débauchées ; ( il n'y a pas de milieu ) voudrait-il s'avilir jusqu'à celles-ci, & partager la proie de la crapule ? Oserait-il corrompre dans les premieres, l'honnêteté qu'il respecte en lui-même ? Quel serait son espoir ? Il n'a pas l'impudence de croire qu'il ne s'agit que d'attaquer la vertu pour la faire succomber ; je l'ai accoutumé à baisser par respect les yeux devant la chasteté, & à les fermer par mépris devant la débauche ; les discussions, les empoisonnemens, les meurtres, suites des voluptés, l'opprobre éternel, dont se couvrent les intempérans ; je ne lui ai rien caché de tous ces horribles

myſtères ! Je le crois auſſi chaſte que ſa jeune épouſe, & leur tendreſſe naiſſante, les doux rapports qui les uniſſent, ſources intariſſables de voluptés pures, me raſſurent à jamais contre les voluptés criminelles; elles ne ſouilleront point une famille où l'on *aime Dieu & les hommes !* J'ai examiné l'amour propre dans ſes plus dangereux effets; je m'accoutume à le braver, & je vais l'admirer dans ce qu'il a de bien. A moins que l'homme ne prétende participer de la nature des Anges, il ne peut ſe diſſimuler que tout ce qu'il fait de bon, de grand, de ſublime, émane de l'amour propre ! Eh pourquoi en rougirait-il ? A-t-il approfondi les loix du méchaniſme céleſte ? Sait-il ſi ce n'eſt pas l'à l'élaſtique reſſor que Dieu ca-

cha dans son ame, pour l'élever jusqu'à lui ? Pourquoi n'aimerait-il pas en soi-même la faculté de penser, de combiner des idées ? La capacité de faire du bien, qui le rend précieux aux hommes, à Dieu & à lui-même, la faculté de connaître la vérité & la justice, règles de sa conduite, & principes de son bonheur ? Ah ! qu'il s'aime, qu'il s'admire à ces titres précieux ! Ce n'est point en lui un sentiment d'orgueil ; c'est un hommage qu'il rend à celui dont il tient tous ces biens ! mais qu'il se souvienne de ce qui a été dit au commencement de cet article déja trop long : qu'il ne peut sortir des bornes prescrites à l'amour propre, sans usurper sur l'amour divin, & qu'alors tout est perdu.

Grace aux ſecours que nous avons tiré de la Religion & de la morale, nous voilà parvenus à un état de bonheur parfait, autant que la nature humaine en eſt ſuſceptible! mais nous ſommes bien jeunes encore, & je me ſouviens qu'un ſage ne voulait décider du bonheur d'un homme qu'après ſa mort!

Quand nous avons vaincu ou éludé les paſſions, nous avons beaucoup fait ſans doute; mais ſerons-nous à l'abri des revers de la fortune, des maladies, de mille accidens imprévus? Qui nous ſoutiendra contre tout cela? Ce ne ſera pas la Philoſophie; car nous ne vivons pas en Philoſophes, & elle nous conſolerait mal! Je ſuis perſuadé d'avance que ce ſera

encore à la Religion que nous aurons recours !

Entrons dans le détail de ces inconvéniens, qui ſont en effet d'une certaine conſéquence; & voyons ſi le bonheur du ſage dépend de la viciſſitude. A juger de l'importance des choſes par le cas que les hommes en font, les richeſſes ſe préſentent d'abord à l'examen que je me propoſe.

Ou vous avez une grande fortune, ou une médiocre, ou vous n'en avez point du tout. Dans le premier cas, je vous félicite. De combien de vices, de crimes peut être, ces richeſſes vont vous préſerver ! Vous ne ſerez point expoſé à tromper celui-ci, à haïr celui-là, à cauſe de ſa dureté,

à combattre les calomnies de vos créanciers, & à mourir un jour avec le désespoir affreux d'avoir fait des actes de malhonnête homme, vous sentant intérieurement homme de bien ; je vous félicite encore, parce qu'une grande fortune donne du relief à la vertu ; la pauvreté ne comporte gueres que celles du courage & de la patience, dont on ne lui tient aucun compte ; mais la richesse met en plein jour l'humanité, la tempérance, la générosité, & mille qualités qui dérivent de celles-là. Ce serait une Loi bien étrange que celle qui condamnerait la sagesse à la pauvreté ; tandis qu'elle serait si bonne économe des richesses ! Je dis plus, comme elles sont un don de la sagesse suprême, la sagesse humaine devrait naturellement en être la dé-

positaire ; elle ne les cacherait pas, elle les dévorerait encore moins.

Envain la Philosophie envieuse semble se dédommager de la pauvreté attachée à son état d'indolence & d'inaction, en s'efforçant à prouver que les richesses ne sont pas un bien en elles-mêmes ; on ne la croira pas ! Ce qui peut produire du bien, est en soi-même un bien. Je sais ce qu'on pourrait opposer à cette maxime, si on me disait, par exemple, que le poison préparé produit du bien ? Je répondrais qu'en toutes choses, l'abus fait dégéner le bien en mal, que le poison même est un bien en soi, puisqu'on le recueille précieusement, & que ce n'est certainement pas dans la vue d'empoisonner personne. Il en est de même

des

des richesses, elles peuvent être dangereuses; mais, en général, elles sont utiles & bonnes en elles-mêmes; mais les Philosophes seraient bien fâchés de nous laisser aucune espèce de consolation; quand ils n'ont plus rien eu à nous ôter, ils nous ont enlevé jusqu'à notre ame! Que quelqu'uns de ces Messieurs, nés pauvres, ayent supporté leur pauvreté avec grandeur; je n'en suis point surpris; mais que Démocrite ait jetté ses richesses! c'est ce que je ne croirai qu'en le supposant fou. Cet homme là était donc de bronze, & comptait pour bien peu de chose la misere de ses semblables? Pour moi, mon Dieu! Donnez-moi du superflu, & si je le jette, vous vous plairez à voir ceux qui le ramasseront.

Je vous félicite donc hommes riches, parce que le Ciel vous a ménagé le plaisir d'une double jouissance, celle de posséder & de donner. Je ne vous dirai point de vivre de racines; faites bonne chere, si votre santé vous le permet; mais n'oubliez pas que le pauvre vit de pain, & qu'il n'en a pas. Ayez une maison riante, des meubles frais; mais souvenez-vous que le pauvre se contente de paille & d'un mauvais toit, & qu'il ne l'a pas toujours! Changez souvent d'habits simples & sains, mais jettez quelquefois les yeux sur les haillons du pauvre. Songez que le plus grand fruit que vous puissiez tirer de vos richesses, est dans le bon usage que vous en ferez, que si vous n'avez pas insulté le malheureux par

un faste insolent, si vous ayez quelques fois essuyé ses larmes, quoi qu'il vous arrive, quelque chûte que vous puissiez faire, vous ne serez pas obligé d'aller cacher dans un désert les débris de votre fortune; vous serez le même avant & après la disgrace, & vos concitoyens ajouteront au tribut de leur reconnaissance, le sentiment de respect qu'imprime l'idée de l'infortune illustre.

Je ne puis me refuser à une réflexion qui se présente à mon esprit; c'est sans doute un noble héritage que de laisser à ses enfans l'exemple d'une vie intègre; mais, si par des moyens honnêtes on peut leur laisser un peu de fortune, je crois que c'est s'épargner, au moment de la mort une cruelle sollicitude. En un mot,

je suis si peu Philosophe, que si vous êtes riche & bienfaisant, je ne puis concevoir comment vous seriez malheureux.

Je sais que vous n'êtes point à l'abri des revers; mais écoutez, si vous ne perdez que la moitié de votre fortune, prenez vîte votre parti, descendez, & sans répugnance, dans la classe assignée à la médiocrité; je vais vous prouver à l'instant que cette classe à ses douceurs; car enfin, je ne me dissimule pas que ces grandes richesses exigeaient de vous bien des soins, dont vous allez être affranchi, sans perdre la moindre prétention au bonheur que nous cherchons.

O ! vous, que le Ciel n'a affligé, ni par la pauvreté, ni par d'excessives richesses; vous, qui, dans le sein

d'une heureuse médiocrité, jouissez de deux sortes de bien, le produit de vos champs & votre économie ; vous, dont la ressource la plus sûre est d'emprunter tout de vous-mêmes, qui, au défaut de l'or appellés la raison, dites-moi ce que vous dicte cette raison ? Si tu ne peux pas avoir un Palais, contente-toi de ta maison ; si tu ne peux pas manger des oiseaux & des poissons, nés sous des climats étrangers, mange ceux de ton vivier & de tes bois ; si tu ne peux pas charger tes habits de broderies, porte une étoffe simple proportionnée à ton climat, à la saison.... Ah ! cette raison est un trésor caché, cherchons, fouillons, & quand nous l'aurons trouvée, nous serons riches. Il serait insensé, en effet, lorsque vous ha-

bitez une maiſon ſaine & propre, de vous déſeſpérer, parce que votre voiſin occupe le petit coin d'un palais vaſte. Je conçois bien comment la vûe d'un appartement ſomptueux peut affecter notre ame d'une courte mélancolie; c'eſt le dernier ſoupir de l'ame concupiſcible. Mais je ne conçois pas comment cette vue peut exciter notre envie.

Lorſque nous ne manquons de rien, que pouvons-nous raiſonnablement deſirer ? Tout ce qui n'a pas rapport à nos beſoins, ne peut s'appeller richeſſe, & dire : je ſuis riche en choſes inutiles, eſt une abſurdité ! l'eſſentiel eſt d'apprécier la valeur réelle des choſes, & de mettre dans le deſir de leur poſſeſſion, une chaleur proportionnée à leur prix, de ſe

contenter de ce qu'on a; car étendre la volonté au-delà de la puissance, c'est s'étendre, s'appesantir, pour ainsi dire, sur des épines, pour multiplier ses douleurs. Que gagneriez-vous à vous plaindre de votre fortune, quand vous avez le nécessaire ? Voulez-vous en acheter rapidement une considérable aux dépens de votre honneur ? Elle est trop chere à ce prix, & ce n'est pas le chemin du bonheur. Voulez-vous employer quarante ans de peines & d'humiliations pour l'acquerir ? Au moment de jouir vous toucherez au tombeau! Mais encore, de quoi jouiriez-vous, que vous n'eussiez pas avant ? De choses superflues ! Or indépendamment que ce n'est jouir de rien, comme je crois l'avoir prouvé, le super-

lui a un inconvénient qui me déterminerait à m'en défaire volontairement; c'eſt qu'on eſt malheureux de le perdre, ſans être heureux de le poſſéder !

Je n'affecterai point pour les richeſſes un mépris que je ne ſens pas, & qui n'eſt chez tout écrivain qu'une oſtentation équivoque : je me ſuis déja expliqué à cet égard ; mais je propoſe une réflexion qui pourrait du moins en tempérer le deſir ; c'eſt que dans l'emploi qu'on en fait, ſi vous en exceptez nos beſoins, & le plaiſir de donner, tout ce qui eſt ſuperflu, non-ſeulement ne contribue point au bonheur, mais enfante le dégoût ; on ne jouit que pour les autres ; on n'eſt pas aſſez univerſellement inſtruit, pour réunir tous les goûts, &

cette

cette collection, de tout ce qui est rare, n'est utile & agréable que pour les différens connaisseurs qui viennent en jouir pour nous. Le Palais le plus somptueux ne flatte qu'une fois l'œil du Propriétaire, & celui qui construit de magnifiques jardins, travaille pour le public; il en est dégoûté à proportion de leur magnificence! Nous voyons tous les jours ces hommes, qui ne sont que grands ou que riches, qui ne savent pas tirer de leur état les avantages que la vertu seule y attache; nous remarquons si bien l'ennui qui les dévore, qu'ils excitent jusqu'à notre pitié! Pourquoi donc envions-nous leur faste? Ce n'est pas pour être heureux; c'est pour le paraître! Pénétrez-vous de cette vérité, vous qui avez reçu de

la fortune cette mesure précise, qui suffit au bonheur ; vous qui n'avez ni trop, ni trop peu, ne soyez ni prodigues ni avares, & vous serez vraiment riches ! Peut-être qu'étendant vos desirs au-delà de vous-même, voyant d'un côté la misere, de l'autre l'opulence, vous ambitionnez les trésors de celle-ci, pour les verser sur l'autre ; je crois même que tout honnête homme ne s'apperçoit gueres de la médiocrité de sa fortune, qu'au moment où l'occasion de donner se présente... Rassurez-vous, je vais vous prouver qu'il ne faut pas être riches pour faire beaucoup de bien, qu'il ne s'agit pour cela que d'être économe & bienfaisant. C'est Pope, c'est ce génie heureux qui, effacant la gloire des Hif-

toriens de sa nation, seul a transmis à la postérité le nom négligé de Jean Kyrle! seul il nous a appris que ce vertueux Citoyen, avec cinq cens guinées de rente, a défriché des terres, pratiqué des chemins favorables au commerce, bâti un Temple, nourri tous les pauvres de son canton, entretenu une maison de charité, doté des filles, mis des orphelins en apprentissage, soulagé & guerri des malades, appaisé tous les démêlés & rendu les Tribunaux inutiles! Si ce n'est pas être riche que cela, je ne sais plus ce qu'on entend par richesses! Telle est la nature des nôtres; mon fils & sa jeune épouse sont les liens indissolubles qui serrent l'union de nos deux familles; nous vivons tous ensemble du produit de nos

champs, tout eſt commun entre nous.
Une ferme aſſez belle nous attire quelquefois hors de la ville; là nous nous ſouvenons de Jean Kyrle, & nous eſſayons à l'égaler un jour; nous avons commencé par marier des filles, car c'eſt notre mariage qui a cimenté notre félicité actuelle, & nous voudrions que tout le monde fût heureux de la même joie que nous goûtons; là nous n'avons point de plaiſir bruyans, car nous craindrions de nous étourdir & d'affaiblir le ſentiment intérieur d'une félicité pure: la ſeule peine qu'on pourrait nous cauſer, ſerait de nous diſtraire. Aimez à la Ville, & bénis à la Campagne, je dirais encore que nous ſommes heureux, ſi des réflexions cruelles ne venaient tout-à-coup empoi-

ſonner ce ſentiment délicieux. Non !
je n'aurai pas l'inhumanité de faire
éclater la proſpérité de nos jours aux
yeux des malheureux, dont j'entens
les cris de toutes parts.

J'ai examiné l'homme dans le ſein
des richeſſes, je l'ai examiné dans la
médiocrité; que ne puis-je ſupprimer
ſeul cette troiſieme claſſe, qui lan-
guit dans la pauvreté.

Quiconque à peu de choſe, peut
vivre de peu de choſe; mais n'avoir
rien, rien du tout ! Oh cela eſt af-
freux ! Je n'enviſage pas cette foule
de mendians qui, tirant ſans rougir
ſa ſubſiſtance de la charité publique,
tire auſſi ſon bonheur de ſon oiſiveté ;
cette eſpèce, ſi vous en exceptez les
vieillards, n'eſt point à plaindre ; mais
il eſt d'autres malheureux ? Je ſens

qu'il eſt un enchaînement de circonſtances qui, d'infortunes en infortunes conduiſent au deſeſpoir; je ſuppoſe aiſément un pere de famille, qui n'a pas la vigueur néceſſaire pour tirer du ſein de la mere commune, le pain que demandent ſes enfans; je vois ſon épouſe accablée du poids de ſes chagrins, manquant de tout, lutter contre la mort, & s'attendrir encore ſur ſa triſte famille. Je conviens que les ſecours publics, en prolongeant l'exiſtence de ces infortunés, ne font que prolonger leurs peines... O! vous, qui poſſédez les richeſſes de ce monde! Vous qui me lirez, ſi vous êtes ſenſibles aux charmes de la juſtice & de la bienfaiſance, ſi je vous ramene au bonheur, par le ſentier de la vertu, mul-

tipliez mon faible ouvrage, faites que tous les humains le gravent dans leur cœur, qu'ils deviennent tous justes & bienfaisans ; alors cet affreux tableau disparaîtra de dessus la terre! au seuls noms d'humanité & de bienfaisance, il n'y a point de cœur qui ne se sente ému; hé bien, homme riche, qui venez de vous attendrir un instant avec moi, goûtez un bonheur inconnu; vous avez de l'or dans vos coffres, vous ne l'employerez pas dans vos besoins; un peu de cet or, passant de vos mains dans celles de ce malheureux, va changer de prix & de nom; il s'appellera bienfait! Voilà le bien que les revers ne pourront vous ravir. Antoine, au moment de sa défaite, s'écria : *Je n'ai*

*plus rien dans l'univers que ce que j'ai donné !*

Je ne prétens point ramener l'homme à de nouveaux partages, ni à la chimere de l'égalité; je l'ai déja dit, que les riches fassent meilleure chere que les pauvres; mais qu'ils donnent du pain à ceux-ci. Je ne vois point d'autre remede à ce malheur trop réel.

Envain je dirais à ce pere désespéré, qu'il manque de fermeté; ce serait une injure philosophique; c'est un mince dîné qu'un chapitre de Sénéque; envain, je lui crierais avec Saint Augustin : *Heureux malheurs, sources de ton salut !* La nature gémirait encore aux yeux de la Religion; je ne puis me dissimuler que cette famille est absolument malheu-

reuse ici bas; mais si je ne puis la soulager à l'instant, je vais lui ouvrir du moins un espoir consolant! L'homme qui est sorti des mains de la nature avec un cœur bon, n'est point condamné à une dépravation éternelle; l'humanité semble faire entendre sa voix dans le tumulte de la licence; quelques vrais Philosophes oseront braver les clameurs de la fausse Philosophie, & simplifier les principes de nos devoirs; quelques-uns l'ont déja tenté utilement; les riches, ébranlés par leurs écrits touchans, deviendront bienfaisans; ils sentiront enfin qu'ils ont en dépôt la somme de la félicité publique! cet espoir me rassure moi-même, & m'encourage dans ma faible entreprise.

Rien n'eſt plus fou, dans le genre ſublime, que ce qu'ont écrit, que ce qu'ont même fait d'anciens Philoſophes. Suivant l'opinion de ces tems-là, il était permis d'ouvrir une porte à l'ame, lorſqu'elle était en ſouffrance : je ne jugerai pas cette étrange morale ſur l'eſprit du Chriſtianiſme; je n'enviſage que l'humanité ! Ces Meſſieurs ne s'embarraſſaient guères de ce que deviendraient leurs femmes, leurs enfans, leurs amis; ils ſe tiraient d'affaire, & diſaient aux autres : *Arrangez-vous ! Briſez vos liens, la vie n'eſt pas un bien, la faim met fin à la faim.* Voilà des paroles bien conſolantes ! Elles ſont cependant renouvellées de nos jours; & voilà les ſecours que l'humanité tire de la Philoſophie ! Ah ! qu'elle fléchiſſe le ge-

non, qu'elle humilie son front, & qu'elle écoute en silence une voix moins impérieuse, mais plus touchante, une voix qui n'abuse jamais par de fausses promesses; c'est la religion qui parle ainsi à ce malheureux pere que j'ai pris pour exemple: « Ne vous affligez pas, parce que » vous trouverez des secours en moi; » je suis la source de toute charité; » je ne vous ai pas promis des tré» sors, mais de pourvoir à vos be» soins, & personne ne meurt de » faim: Je vous donnerai la patience, » qui vous fera supporter vos maux; » je vous donnerai l'espérance, qui les » adoucira; je parlerai au cœur du » riche, qui vous soulagera; je vous » enverrai mes ministres consolateurs, » qui se chargeront de votre veuve &

» de vos enfans, parce que je suis
» l'époux de la veuve, & la mere de
» l'orphelin ; & si vous ne murmurez
» pas, je vous promets une récom-
» pense éternelle. » Que l'on com-
pare ces deux espèces de consolations !
je ne sais, mais depuis que j'ai en-
tendu cette voix divine, je suis moins
saisi de compassion, je vois mourir ce
pere de famille, & je le crois heu-
reux. Je reviens donc plus gayement
à ma ferme ; j'y trouve de nouveaux
sujets de joie ; notre petite famille
est augmentée, & l'enfant qui vient
de naître resserre encore, s'il est possi-
ble, les liens qui nous unissent tous !
Que de biens sont réservés aux ames
vertueuses ! L'amour conjugal, l'a-
mour paternel ; tous ces sentimens
saints, multiplient pour ainsi dire

notre être; nous tenons plus à ces êtres adoptifs qu'au nôtre; ils en sont les délices, les conservateurs; ils nous le rendent cher ! Il semble que des voix étrangeres crient au fond de nos cœurs : Conserve-toi pour nous, notre existance dépend de la tienne; Ah ! qu'elle nous devient précieuse alors, cette existence si pénible aux hommes de bronze ! Par cette douce communication d'ames que nous goûtons de plaisirs, qui ne seraient pas en nous seuls ! Voilà la volupté qui peut se concilier à la vertu; voilà la seule digne de l'homme !

Je retrouve mon fils enivré du présent que lui a fait le Ciel; il caresse cet enfant insensible; il dit déja, dans son cœur : Je l'éleverai comme j'ai été élevé par mon pere; j'en fe-

rai un heureux, un homme de bien! C'eſt ainſi que puiſant ſon bonheur dans lui-même, chéri de tout le monde, riche dans la médiocrité, utile à ſa Patrie, il ſe fortifie tous les jours dans *l'amour de Dieu & des hommes*, ſources de ſa félicité.

Que pourrait-il craindre encore? feraient-ce les maladies? Il ſait qu'il eſt né mortel, il ne ſera point effrayé; il aura une ame vivante, dans un corps mourant; il ne ſouffrira pas le double ſupplice du mal & du remede; il ne diſputera pas à la mort les reſtes languiſſans d'un corps mutilé par la douleur; mais ſe ſoumettant à la providence, & plein de confiance en elle, il s'acquittera ſans regret de ce qu'il doit à la nature! S'il en réchappe, il ſourira à la lu-

miere, à sa famille, & à sa Patrie.

Serait-ce la vieillesse qu'il regarderait comme un mal ? C'est comme si un Pilote craignait le port après un voyage orageux ! La vieillesse est l'asile que la sagesse prépare à ceux qui ont osé combattre & dompter leurs tirans ; c'est le trône de la liberté !

Mon fils pensera dans la paix de son cœur que « la vieillesse respecta-» ble * n'est pas celle qui se calcule » par le nombre des années, que la » prudence seule est l'image de la » vieillesse, & que la vie sans tache » a la majesté d'un âge avancé, » que, par conséquent, la vieillesse est un bien, non, parce qu'elle est l'objet des desirs de l'âge viril ; mais parce

* Tout cela est tiré d Livre de la Sagesse.

qu'elle présuppose la sagesse, fille de l'expérience. On dira de lui: * « il » fut enlevé, de peur que la malice » des hommes n'altérât son entendement, ou que la fraude ne séduisît » son ame ». Non la vieillesse ne contristera pas son cœur ; l'idée de la mort même ne peut affliger un être raisonnable ; lorsqu'on réfléchit aux ménagemens que la nature employe en nous conduisant au tombeau ; avec quels soins maternels elle nous ferme les yeux, lorsque nous sommes au bord ; avec quelle tendresse elle verse sur nous l'espérance, jusqu'au dernier moment ; avec quel art elle nous ôte le sentiment de la douleur ; d'un autre côté, la Religion ; cette auguste con-

* Ces paroles sont comme les précédentes, tiré du Livre de la Sagesse.

solatrice

folatrice nous accueillit dans ſes bras & nous endort dans ſon ſein.

Une épitaphe des Lacédémoniens, nous apprend que le bonheur ne conſiſte ni à vivre, ni à mourir; mais à bien faire l'un & l'autre ! S'inquiéter, s'allarmer ſans ceſſe ſur l'incertitude de notre derniere heure, c'eſt arriver au terme de la vie, comme un meurtrier marche à l'échafaud ! En un mot, on nous dit de penſer à la mort, pour nous inviter à bien faire; il vaudrait mieux faire bien, pour ne pas penſer à la mort.

Le ſeul malheur réel eſt la perte des perſonnes qui nous ſont cheres; il eſt affreux de fermer les yeux à un pere chéri, de ſe ſéparer d'une épouſe qu'on idolâtre; mais quelque fond de ſenſibilité que l'on puiſſe

avoir, la prévoyante nature nous a formés de maniere, que le tems appaise la douleur de cette premiere crise, & la change en une espèce de douceur, que l'on pourrait presqu'appeller volupté ! Rien n'est plus doux que les larmes que nous arrache un tendre souvenir ; si c'est une épouse que nous regrettons, nous la voyons plus belle, plus douce, plus accomplie qu'elle ne l'était effectivement ; le tems pare l'idôle de notre cœur ; & le tribut des larmes que nous lui offrons tous les jours, n'excite point en nous un sentiment douloureux.

Si c'est un pere ; si mes enfans, par exemple, versent un jour des pleurs sur mon tombeau, ce seront des pleurs de consolation ; j'aurai le sort de Tobie : « Ils m'enterreront

» avec joie ! Ils dironts : Gardons-nous de nous attrister, de crainte qu'on ne nous soupçonne de ne pleurer que sur nous ; il a vécu pour nous, maintenant il vit pour lui ; il n'était pas en notre puissance de le récompenser sur la terre, le Ciel s'en est chargé ! C'est ainsi que dans toutes les occasions de la vie, la Religion seule a le pouvoir invincible de charmer nos douleurs, de changer nos larmes en joie !

Ajoutez à cela que les grandes pertes nous accablent par un coup imprévu, & resserrant les facultés du cœur, en ferment pour toujours l'entrée aux plaisirs bruyans, & nous portent à la rétraite ; de-là, à la méditation, de la méditation à la

ſageſſe ; de la ſageſſe, il n'y a qu'un pas au bonheur !

Si dans le ſilence des paſſions, on réfléchiſſait mûrement ſur la nature de l'homme, on ſerait étonné de la fauſſeté des opinions les plus accréditées à ſon égard ! Il ſemble que les hommes, qui ont eu le plus de génie, ſe ſoient efforcé de nous prouver notre miſère ; c'eſt une étrange maniere de conduire l'homme au bonheur, que de le pénétrer de l'impoſſibilité où il eſt d'être heureux.

Le bel art, & la peine bien employée que celle qu'on prend à chercher dans nos vices, le principe de nos vertus ! Un homme ſera bien encouragé à être bienfaiſant, quand on lui dira ſans ceſſe qu'il ne l'eſt que

par vanité ! J'ose soupçonner Caton d'avoir mis un orgueil excessif dans l'appareil de sa mort ; si quelqu'un lui eût dit à l'oreille que la postérité penserait comme moi, il eut infailliblement changé d'avis, en se voyant pénétré, & privé de la gloire à laquelle il s'immolait. Il est fatiguant, rebutant d'entendre sans cesse décrier la nature humaine ; quand tout ce qu'on en dit serait vrai, est-ce en l'abrutissant, en l'accablant sous le poids de sa misere, que l'on croît la rendre meilleure ? Non, une lueur d'espérance est un encouragement pour elle ; il faut étayer avec ménagement sa faiblesse, de trop violentes secousses l'abbatront infailliblement ! Les circonstances sont heureuses, malgré tout ce qu'on pourrait dire,

il y a deux mille ans qu'on se plaignait de la dépravation du siècle; tous les siècles se sont ressemblés en cela, & nous sommes tous des vieillards querelleurs, qui ne voyent rien de bien au prix de ce qu'ils ont vu dans leur jeunesse : je dis que le moment est venu, où nous avons besoin d'encouragement ! Si nos mœurs sont encore éloignées de la pureté que l'on peut espérer, elles sont moins atroces que celles de nos peres; nos crimes même semblent se rapprocher au moins de la nature; il y a des hommes durs & injustes, mais il n'y a plus de proscriptions; il y a des voluptueux, mais il n'y a plus de cyniques; la décence qui voile nos excès, fut-elle un artifice, cet artifice prouve du moins, que nous rou-

giſſons du mal, & quiconque rougit du mal, a fait quelques pas vers le bien ! Voilà ce qu'il faut remarquer ; c'eſt de-là qu'il faut partir pour conduire des hommes, qui d'eux-mêmes, ont fait les premieres démarches ; il faut les affermir, & non les accabler.

Heureuſement je n'ai point vu comme les autres, & je m'en félicite ! j'ai vu que les paſſions peuvent être utiles à l'humanité, que ce ſont elles qui, nous tirant de l'état d'inertie, donnent la force néceſſaire à quiconque deſire d'être vertueux ; j'ai vu qu'elles étaient *les ſouffles de la vie*, que ſans elles l'homme reſſemblerait à un vaiſſeau que l'on tiendrait éternellement à l'ancre, qu'avec elles il vogue à pleines voiles, ce qui ne demande que de la prudence dans les manœu-

vres. J'ai vu que le bonheur marche sur les pas de la Religion, la Religion sur ceux de la raison, la raison sur ceux de l'éducation : ensorte qu'il ne tient qu'à nous de faire des heureux, comme le jardinier est libre au moment où il greffe de faire produire au sujet des fruits médiocres ou exquis ! j'ai vu enfin, que la source des biens est en nous, & que le mal nous vient d'une source étrangère ! C'est là que je vais remonter; mais, avant, je prendrai une précaution que je dois à moi-même : j'avertis que je ne cherche point à avilir la vraie Philosophie; je la respecte telle que me la peint cet homme de bien, qui croyait avoir extrait plus que de l'or, quand il tirait un principe d'une expérience : je sais

que

que c'eſt elle qui a adouci les mœurs : je ne me diſſimule pas, & je l'ai déja dit, que raſſemblant d'un coup d'œil l'hiſtoire de tous les ſiécles, celui où nous vivons eſt le moins horrible de tous, & j'en rends graces à la Philoſophie : elle eſt à l'égard de toutes les autres ſciences, ce qu'eſt aux ténébres le flambeau de la nature ! Par elle l'homme apprend à ſe connaître, elle le conduit à la connaiſſance d'un Dieu, lui en dévelope la grandeur, & lui faiſant apprécier ſes bienfaits, le pénétre de cette reconnaiſſance vive qui l'enflamme de l'amour divin ; c'eſt en cela qu'elle concourt au bonheur de l'homme avec la Religion, qui ne fait que conſacrer ſon ouvrage, par la ſainteté du culte. Tout ce qui s'é-

loigne de ces principes, n'est pas * Philsophie ; c'est un monstre enfanté par l'esprit d'impiété & d'indépendance ; un usurpateur maladroit! qui, sous un nom emprunté, cherche à envahir l'empire de la sagesse ; c'est à lui seul que j'impute les malheurs de l'humanité.

J'avertis encore que dans tout ce que je pourrai dire contre les principes de cette prétendue Philosophie, il n'y aura aucune personnalité ; je n'ai en vûe ni cet écrivain, ni celui-ci; j'ignore si l'auteur de telle maxime est mort il y a mille ans, ou s'il est réfugié dans quelque coin du monde;

* La véritable Philosophie qui embrasse l'enchaînement des parties, & leur dépendance d'un souverain moteur, conduit nécessairement à la Religion. *Bacon*.

je ne citerai ni ce livre, ni cet autre, parce que je n'ai pas assez de mémoire pour me rappeller à qui appartiennent les erreurs que je vais combattre.

La premiere question qui se présente est, je crois, celle-ci : La Philosophie est-elle bonne à quelque chose ? Pour que la Philosophie fut bonne à quelque chose, il faudrait qu'elle nous apprît quelque chose d'utile, qu'elle nous rendît meilleurs ou plus heureux.

Examinons ce que nous apprennent les Philosophes ! Je vois d'un coup d'œil que, quand ils feraient des prodiges de génie & de science, ils ne nous donneraient aucune connaissance certaine, parce qu'ils ne sont pas d'accord entre-eux. Les

uns, comme on l'a remarqué avant moi, ont voulu anéantir les passions, & devenir des Dieux ! Les autres ont voulu faire taire la raison & devenir des bêtes. Je ne vois que des milliers de systêmes s'élever sur les débris de trois ou quatre; je reconnais par-tout Platon, Euclide, Ptolomée, Epicure : leurs zèlés Prosélites me donnent des paradoxes, quand je demande des conseils, & je suis dans le cas du malade qui expire, tandis que les Médecins consultent.

Si je veux remonter au principe des choses, celui-ci me crie : C'est la terre. L'autre, l'air. Celui-là, le feu. Cet autre, l'eau. Aucun ne m'apprend d'où viennent la terre, l'air, le feu & l'eau. Dégoûté de ces Sophistes,

j'interroge les raisonneurs modernes ; je les vois tous très-habiles à détruire, aucun ne bâtit.

Si je cherche chez eux des principes pour servir de règle à ma conduite, ils me disent : Étudiez la nature ! C'est bien mon intention ; mais ils mettent sur mes yeux le prisme du système ; je vois qu'ils m'égarent avec eux, & je prends le parti de marcher seul.

Je demande ce que c'est que cette partie de moi-même, qui pense en moi ? L'un croit me faire voir le méchanisme de mon organisation, comme un horloger me découvre les ressorts de sa montre ; l'autre m'affirme que je n'y puis rien voir.

Je demande qui je suis, d'où je viens, où je vais ? Ils ont passé leur

vie à cette étude unique, & de cette étude, il résulte qu'ils ne savent rien, qu'il n'y a rien de certain sur la terre ! Me voilà donc réduit à douter si je doute ; comme j'ai rêvé que je rêvais.

Celui-ci me dit que j'ai deux ames ; l'une *séche*, l'autre *matérielle* ; j'abandonne la matérielle, & je demande ce que deviendra l'autre ? Il n'en sait rien !

Celui-là assure que je suis une machine ! Je lui dis que dans ma machine, il y a quelque ressort, quelques cordages qui se dérangent ; je lui demande un contrepoids ; il ne sait point faire de contrepoids.

Le plus impertinent de tous, me dit que je suis un animal, & je suis tenté de le croire, en voyant que

je lui ressemble ! Alors je suis bien fâché que Dieu nous ait ôté la queue avec laquelle quelques Rabins prétendent qu'Adam fut créé ; car il ne manquoit que cette preuve à l'un d'eux ; pour nous convaincre que nous sommes des bêtes.

Cependant ces Messieurs protestent qu'ils sont très-utiles à l'humanité, & on les croit sur leur parole ! Ils conviennent que la morale conduit au bien ; mais, disent-ils, la Philosophie conduit à la vérité ! S'ils entendent par vérité la connaissance du bien ; morale & Philosophie sont synonimes ! Mais non : cette vérité qu'ils cherchent ( ils en conviennent eux-mêmes ) est *inconciliable avec la morale.* Quelle est donc cette étrange vérité ? & que

nous apprendront-ils quand ils l'auront trouvée ? En attendant, il est certain qu'il ne nous ont rien encore appris ; cette Philosophie est donc tout au moins inutile, or Socrate ne concevait pas qu'une chose qui n'est bonne à rien, pût être bonne en elle-même.

Indépendamment de son inutilité prouvée, relativement à tout ce qui pourrait nous rendre meilleurs ou plus heureux, elle ne fait pas même le bien qu'elle pourrait faire à l'égard des sciences. Si vous exceptez quelques génies heureux, qui, guidez par le flambeau de l'expérience, ont depuis quelques années tiré de son cahos le monde philosophique. Presque tous les autres Ecrivains ont cherché à égarer la vérité, dans

le labyrinthe de la Méthaphysique ; & ceux-ci ont plus retardé le progrès des Sciences & des Arts, que les autres ne l'ont accéléré, parce qu'ils ont pris le ton impérieux & dogmatiques, qui subjugue toujours le vulgaire ! De ce conflict de lumieres & de ténébres, s'est renouvellé parmi nous l'esprit du Pyrronisme, dont la contagion est d'autant plus universelle, que sa doctrine ( si c'en est une ) s'accommode davantage à l'ignorance & à la paresse des hommes.

Ajoutez à cela que la plûpart de ces Philosophes ont un jargon de convention entre-eux, inintelligible à quiconque n'est point *initié*; tel est l'esprit de leur état; le divin Platon lui-même, trouvait mauvais

qu'Archimède fit des démonstrations de Géométrie, trop à la portée du public.

Mais, Messieurs, si vous gardez pour vous l'or, & si vous ne nous donnez que le poison qu'il engendre, appellez-vous cela être utiles ?

Est-ce un bien, par exemple, que d'exciter dans l'homme né sujet, des idées d'indépendance ? Dans l'homme simple & timide, des idées de théisme ; dans l'épouse chaste, des idées de liberté, relative aux penchans naturels ; dans le peuple, des idées de matérialisme, en l'affranchissant de la seule crainte qui pouvait lui imposer un frein ?

Je reviens au premier reproche que je me crois en droit de vous faire ; car enfin vous pourriez trou-

bler mon propre repos, à force de de me parler de tyrannie & de liberté ! Je vous demande d'abord si quelqu'assemblée nationale vous a déféré le caractère d'arbitres entre les Rois & nous ? Ou bien est-ce un privilège de votre profession, que tout Philosophe soit législateur né ? Quand tout cela serait, nous en reviendrions encore à examiner le fond de la question que vous proposez sans cesse, & qui se réduit à savoir : si le droit de puissance est fondé sur la Justice ? Premiérement, si cela n'était pas, je serais fâché de l'apprendre, & vous faites très-mal de l'enseigner ! En second lieu, des hommes plus sages que vous, & plus instruits que moi, vous ont répondu mille fois, qu'il ne peut y

avoir de corps sans tête. Quant à moi, je vous ferai part, dans la simplicité de mon cœur, de mes réflexions à ce sujet. Depuis la création du monde, je ne vois qu'une filiation de maîtres, multipliés sur la terre à proportion du nombre de ses habitans: Je vois que le premier qui fut chef, ne fut pas un soldat heureux; mais un pere de famille! Je ne vois pas que les choses soient changées (aux usurpations près) il y a eu de mauvais peres; Hé! bien remercions le Ciel, qui nous en a donné un bon. Oui, que l'on chérisse le joug dont on se plaint; ceux qui tentent de le briser, devraient se rappeller quelquefois le sort de Socrate, & se rendant justice, apprécier la différence des temps, des mœurs & des Gouvernemens.

Nous ne faiſons point de mal, dites-vous ; on ne volera jamais par nos conſeils, les gibets y ont mis bon ordre. Il fallait donc, de votre aveu, des gibets, pour vous empêcher de faire du mal ! Voilà une étrange doctrine, qui conduirait ſes diſciples à la potence, s'ils oſaient la profeſſer & la mettre en pratique ! Et c'eſt cette doctrine que vous nommez par excellence la recherche de la vérité !

Mais, ajoutez-vous, ce ne ſont que des ſyſtêmes où chacun peut prendre ſon parti, parce que le pour n'eſt pas plus démontré que le contre. Voilà donc des vérités qui ne peuvent pas être démontrées ! Il n'y a que vous qui en puiſſiez concevoir de cette eſpèce.

Vous convenez que cette vérité fappe les fondemens de la morale, de la Religion, de la Puiſſance légiſlative ; c'eſt-à-dire, de tout ce qui eſt reçu, de tout ce qui eſt ſacré ! Enſuite vous nous dites froidement : Nous ne faiſons point de mal ; nous ſommes tranquilles ſpectateurs ; nous rions en petit nombre de la multitude ; mais nous ne troublons pas les intérêts publics. Pourquoi donc écrivez-vous contre ces mêmes intérêts ? Ignorez-vous que nous ſavons lire ? Penſez-vous qu'on ne vous lira pas ? Non, très-certainement ! ſuppoſez-vous qu'on ne vous comprendra pas ? Eh ! Plût à Dieu ! mais, dans ces ſortes d'ouvrages, vous daignez deſcendre juſqu'à nous, & vous êtes très-intel-

ligibles ; je vous dis plus : Vous persuadez ! * nous y voyons très-clairement, en matiere de gouvernement, que nous sommes des bêtes, qui nous laissons conduire par le premier venu ; en matierè de Religion, que nous sommes de bonnes gens ! Vous le dites avec tant d'éloquence & de feu, vous le répétez si souvent, que je m'étonnerais de l'indifférence des peuples à cet égard, si je ne voyais le doigt qui les contient.

* On dirait qu'il y a une espèce d'influence mutuelle entre les esprits, tant l'imagination d'un homme agit sur celle d'un autre homme. De-là vient l'empire de l'éloquence ! Un Orateur inspiré par les vapeurs de l'enthousiasme, embrase toute une assemblée de sa propre chaleur, & opére ces révolutions subites dans les mœurs & la croyance... *Bacon.*

Les plus modérés d'entre vous évitent l'affirmative, & se fortifient dans les retranchemens du scepticisme. Il est pardonnable aux naturalistes; mais aux moralistes, jamais. Le doute est une affectation de l'esprit, qui provient de la crainte de dire ce qu'on pense; ceux qui s'affichent pour sceptiques, ont trop d'orgueil pour ne pas s'arrêter à telle ou à telle pensée: mais, dans les matieres délicates, on n'ose pas s'expliquer; car enfin, s'il n'y a pas d'enfer, il y a du moins une bastille; les Sceptiques en doutent moins que les autres, & ce n'est pas une petite preuve contre le charlatanisme de cette secte politique.

Lorsque vous proposez modestement vos doutes sur la spiritualité

de

de l'ame, vous croyez avoir tout réparé en admettant vaguement un Être Suprême ! Mais, peut-on ne pas ſentir, pour peu qu'on réfléchiſſe, que ſi vous conceviez effectivement l'exiſtence d'un Être Suprême, vous ne ſeriez pas ſi embarraſſez de concevoir comment cet Être tout-puiſſant a pu ſouffler la vie durable, dans la matiere périſſable ! Il eſt abſurde de convenir que Dieu peut tout, & de méconnaître l'effet de la toute puiſſance ! Il réſulte de ces obſervations, que le matérialiſte eſt Athée, qu'il ajoute à l'impiété une hypocriſie mal-adroite ; & que vous ne croyez rien au monde, ſi ce n'eſt que vous êtes de très-grands génies, & que nous ſommes tous des bêtes.

Mais, dites-vous, comment croirai-je des choſes que je ne comprens pas ? Quoi ! vous n'avez pas l'intelligence des Anges ! Mais voilà une injuſtice criante ! Croyez-moi, imitez le brave Caligula, appellez le maître de la foudre en combat ſingulier ! Encore, ſi vous aviez conſervé de l'ancienne Philoſophie l'excellence de ſes préceptes, ſi avec les ſecours dont elle était privée, avec l'aide de la révélation & de la Phyſique expérimentale; vous les égaliez au moins dans cette pureté de morale, qu'ils ne devaient qu'à la force de leur raiſon; on pourrait vous paſſer quelques erreurs, mais on eſt étonné de voir que des perſonnes qui citent à tout propos les Socrates & les Platons, ne les

ayent pas au moins imité dans ce qu'ils ont enseigné de bon. Je conçois à la rigueur comment on peut douter de ce qu'on ne comprend pas ; mais chercher de sens froid à détruire l'ouvrage de la raison même ; mais venir après deux mille ans combattre indistinctement & Payens & & Chrétiens, fouler du même pied & la révélation & la morale ; c'est ce qui est d'autant plus révoltant dans vous, que l'étendue de votre génie devrait vous pénétrer plus que les hommes vulgaires de la noblesse de votre origine ; en un mot, si vous avez cru écrire des vérités, il fallait les laisser au fond de votre puits ; des vérités de cette espèce troublent l'ordre publique, sappent les fondemens de notre félicité, &

vous rendent malheureux vous-mêmes. Tandis que nous blanchissons d'écume, le frein que vous n'avez pu nous ôter, & que nous nous efforçons en vain à secouer le joug que vous avez appesanti sur nos têtes; vous-mêmes, misérables, errans & fugitifs, vous cherchez un abri contre l'indignation des hommes que vous avez trompez, & vous n'en trouvez point contre votre conscience qui ne vous trompe pas. En vain, vous glorifieriez-vous de l'asile que vous trouvez chez quelques Princes généreux, gardez-vous de penser que ce soient vos erreurs que ces souverains accueillent ou protégent; ce sont vos personnes intéressantes par le malheur & par le génie. Eh ! que le Ciel ne donne

jamais à la terre des rois qui vous ressemblent ! Un roi Philosophe ( dans votre genre ) serait un Être contradictoire dans l'ordre divin ! Ce serait un Législateur qui abolirait les Loix, un Pontife, qui renverserait les autels ; un Maître, qui donnerait à ses Esclaves des armes pour le terrasser ! Je finirai par un conseil que j'ose vous rendre pour mille que j'ai refusé de vous : si, en effet, vous voulez le bien de l'humanité, vous n'avez qu'un moyen d'y contribuer ; c'est de vous taire vous ne nous apprendrez jamais rien de bien, qui ne soit dans nos livres sacrés ; vous ne nous parlerez d'aucune vertu, dont notre saint Législateur ne nous ait donné le précepte

& l'exemple ; * taisez-vous donc.

Je sens que je viens de m'échauffer contre mon intention ; mais j'écris du bonheur de l'homme, & je voudrais d'un seul coup en renverser l'obstacle ! Il faut qu'il ait un acharnement inconcevable à sa propre destruction, pour avoir l'or qui l'a corrompu, il a fouillé la terre dans les lieux où elle lui offrait des simples propres à le guérir. Pour avoir la Philosophie qui le perd, il a renversé cette partie de lui-même, où

---

* Par les principes, la Philosophie ne peut faire aucun bien, que la Religion ne le fasse encore mieux ; & la Religion en fait beaucoup, que la Philosophie ne saurait faire.

*C'est M. Rousseau qui parle ainsi !*

le bon sens regnait paisiblement, & pourvoyait à son bonheur.

J'ai appris à mes enfans à aimer Dieu & les hommes ; j'en excepte formellement ces hommes là ! Ils ne les haïront pas, les persécuteront encore moins ; mais les fuyeront. Si mon fils retient quelque chose de leurs écrits, ce sera le mot de Socrate, qui ne savait autre chose, sinon qu'il ne savait rien. Et ma fille apprendra de la Pythagoricienne Theano, que le devoir d'une femme vertueuse, est de plaire à son mari. Voilà à quoi se bornera dans mes enfans l'esprit philosophique ; & cependant ils seront Philosophes, parce qu'ils seront *amans de la Sagesse*, parce qu'ils auront cherché la *vérité*, & qu'ils l'auront trouvée dans la Re-

ligion. Cependant leurs années s'accumuleront, & leur bonheur s'accroîtra, parce que leurs bonnes actions s'accumuleront aussi. Lorsque mon fils sera parvenu à l'âge où il est enfin permis à l'homme de ne s'occuper que de soi-même, il remplira la troisième partie de mon texte, il se reposera ! il ménagera sa santé ; il ne sera pas privé de tous les plaisirs, parce qu'il en a été économe, & qu'il n'a pas sacrifié trente ans de sa vie, à quelques jours de jouissance. L'appétit assaisonnera encore les mêts d'une table frugale ; il ne forcera point la pharmacie à lui procurer quelques heures de sommeil, parce qu'il sera encore capable d'un exercice modéré ; il se rappellera avec confiance tous les instans de sa vie,

&

& ſe citant lui-même au tribunal de ſa conſcience ; il dira avec Caton : *Je ne ſuis pas né en vain.* Cependant ſa bonne femme dormira un peu, mangera ſobrement, fera la charité, & récitera ſes prières.

*FIN.*

# DE L'ÉDUCATION DES ANCIENS.

# AVIS DU LIBRAIRE.

*EN achevant l'impression du* Bonheur, *Il m'est tombé entre les mains le petit ouvrage qui suit. Il m'a paru contenir des Réflexions sur* L'éducation des Anciens, *& des vues sur la méthode des modernes, qui doivent intéresser le Lecteur. J'ai cru qu'elles ne dépareroient pas le traité auquel je le joins.*





# DE L'ÉDUCATION DES ANCIENS

## CHAPITRE I.

*Respect & obéissance des enfans envers leurs Peres, principe & base de l'Education des premiers hommes, après le culte Divin : elle étoit d'ailleurs bornée aux idées simples de la Loi Naturelle.*

TOUTES les Nations ont reconnu l'importance de l'Éducation de la jeunesse. Les premiers hommes qui se sont répandus sur la surface de la terre, menant une vie champêtre

& ambulante, bornaient ſans doute leurs ſoins à ſatisfaire les beſoins les plus preſſans. Cependant, par le peu qui nous a été tranſmis de l'Hiſtoire de ces peres de l'humanité, on voit qu'un des principaux points de la légiſlation de leurs familles, après le culte de l'Être Suprème, était le reſpect & l'obéiſſance des enfans, envers leurs parens. Ces idées ſimples, mais puiſées dans la nature & la ſaine morale, ſuffiſaient dans ces tems d'innocence, où la ſociété ne s'étendait guère audelà de la famille. Guidé par les ſeules notions du Droit Naturel, chaque être reſtait dans la dépendance, où les ſervices & la tendreſſe paternelle l'avaient mis. La ſubordination était l'effet d'une juſte reconnaiſſance.

Le respect, la soumission étaient dûs sans être exigés, & accordés sans retardement. L'amour filial était un tribut imposé par la raison, & qu'on croyait ne pouvoir dignement acquitter, qu'en consacrant toute son existence à ceux de qui on l'avait reçue. Une vaine subtilité d'esprit n'avait point encore appris à secouer le joug de l'ordre; des connaissances sophistiquées n'avaient point enfantés le mot fastueux de liberté; cette chimere qui divise les Nations, & dont l'ombre seule réduit au rang de la brute féroce, les infortunés qui en jouissent. Les hommes n'étaient pas moins libres, parce qu'ils se rendaient ce qu'ils se devaient. On ne connaissait point cette Logique barbare, qui oppose les devoirs des

inférieurs à ceux des supérieurs, qui distingue les droits du plaisir, & ceux de la nature, qui enfin ; rompt les nœuds sacrés qui attachent les enfans à leurs peres.

Adorer Dieu, chanter ses louanges, lui rendre avec transport des actions de grace, pour les bienfaits que sa main prodigue répandait sur les hommes ; aimer, prévenir, obliger leur famille & leurs semblables ; tels étaient les Élémens qu'on apprenait à la jeunesse. Les principes étaient simples, comme les obligations : on se livrait sans réserve aux premiers ; parce qu'on n'avait point encore imaginé les moyens d'augmenter les secondes, pour avoir des prétextes de se dispenser des uns & des autres. La multitude de nos devoirs

eſt la meſure de nos dégoûts. Celle-là exagère les difficultés à nos yeux, & nous décourage ; ceux-ci nous affligent, & arment nos penchans contre notre volonté. Dans la ſimplicité du premier âge, rien ne coûtait, parce qu'on n'avait pas encore défiguré le langage de la nature ; dans les tems poſtérieurs, tout effraya, parce qu'on altéra les notions du bien & du mal, du juſte & de l'injuſte.

Auſſi, eſt-ce dans le berceau du monde, qu'il faut chercher les vrais principes, & une morale pure. L'homme avait moins d'idées, mais elles étaient plus juſtes ; moins de lumieres * ; mais elles étaient plus propres

* Nous ne prétendons pas renouveller ici le paradoxe contre les Sciences. Il contient des imputations plus ſingulieres que vraies.

à le rendre heureux. Un instinct, fidèle à sa voix, le conduisait sans l'égarer. L'exemple du bien, souvent pratiqué sous ses yeux, était une leçon vivante qu'il suivait sans effort, & la balance où il pesait ses propres actions. Ce qu'on faisait pour lui, l'instruisait dans l'art des procédés : tout ce qu'il connaissait, prenait intérêt à ses maux, & les partageait avec sensibilité ; il était bienfaisant, généreux, humain, compatissant ; il était utile aux autres, com-

Attribuer à nos connaissances, ce qui ne doit retomber que sur l'abus qu'on en a fait, est d'une mauvaise Logique. Cet abus prouve en même tems & leur excellence, & la perversité de la nature humaine. C'est vouloir augmenter celle-ci, que de confondre celui-là avec les choses qu'il corrompt.

me un individu peut l'être à plusieurs; & ses semblables lui prêtaient leurs secours, comme plusieurs obligent un seul. Le moindre de ses services était recompensé au centuple. Quand l'intérêt personnel, ce ressort si puissant de nos jours, & qu'on semble desirer de voir plus actif encore, à en juger par les éloges qui lui sont prodigués; quand, dis-je, l'intérêt personnel seul eût guidé l'être, dont je viens de parler, eût-il hésité à placer ses bons offices à une telle usure?

La Jurisprudence des premiers hommes, n'était autre chose que la Loi Naturelle, Loi aussi facile que sage. C'était leur unique science. Elle était gravée dans leurs cœurs; ils l'avaient reçue avec le jour. Elle

n'était en eux, ni l'effet d'une longue suite de combinaisons, ni le fruit de pénibles recherches, & d'une étude opiniâtre. D'un coup d'œil ils appercevaient toute l'étendue de ses préceptes, leurs rapports & ces liens sensibles, qui n'en font qu'une chaîne indissoluble. Ils n'avaient qu'à ouvrir leur ame à ses impressions, elle en était aussi-tôt pénétrée, subjuguée. C'est ainsi que le Navigateur, en pleine mer, jette un regard sur les eaux, & compte, pour ainsi dire, les particules liquides qui les composent, d'un de ses bords à l'autre, & de sa surface, jusqu'à ses profonds abîmes. Il est ému à ce spectacle qui l'entraîne, & lui fait oublier le soin de son gouvernail.

Pour les Habitans du monde naif-

ſant, ſentir, c'était être éclairé. La conſcience était la pierre de touche de leurs ſentimens. Diſons plus, elle en était la ſource pure & féconde. L'inſtinct, cette impulſion inſenſible, & que les Philoſophes regardent comme indéfiniſſable, exécutait d'après ſon approbation; mais c'était elle alors qui maîtriſait les ſens, qui écartait les objets dont elle ne voulait pas qu'ils ſe laiſſaſſent toucher; enfin qui ſuſpendait à ſon gré cette faculté iracible & inflammable, qui, laſſe de ſes entraves, la rendue elle-même preſque muette à ſon tour.

Ces ſens frappés de tant de prodiges nouveaux, pouvaient-ils ſuffire à toutes les émotions qu'ils leur cauſaient? La vaſte étendue des

Cieux, l'éclat de leur azur, ces nuages emportés par les vents, dans le vague des airs ; le Soleil, dont les rayons pénétrans affectent l'ame ſi délicieuſement, dont le cours majeſtueux & réglé excite l'admiration & la ſurpriſe ; cette terre émaillée de tant de productions qui ſe mêlent ſans confuſion, & s'embelliſſent de leur mutuelle variété : tels furent les objets preſques uniques des ſenſations de l'homme. Tout ce qui leur était étranger, ne s'attirait que peu d'attention. Dans ces heureux commencemens, le genre humain était tout contemplatif, & ne ſavait que s'étonner & admirer.

Il eſt un âge où les organes, à peine ébauchés, ſont ſans reſſort & ſans action ; indolens & engourdis,

ils n'ont de ſenſibilité que pour les beſoins de premiere néceſſité ; ils ſont trop affaiſſés ſous le poids de l'enfance. En fait d'impreſſions, n'en était-il pas de même de l'homme parfaitement conſtitué, au moment que l'Univers venait d'éclore, que des enfans de ce tems ? Les uns n'étaient point affectés, faute de ſavoir qu'ils duſſent l'être. L'ignorance où ils étaient de l'uſage des ſens, les leur rendait inutiles. Ils étaient donc, à l'égard des objets extérieurs, dans la même indifférence que nous éprouvons avant d'être pubères. Que l'inaction vienne de ce qu'on ne ſait pas agir, où de ce que l'organiſation en eſt incapable ; c'eſt toujours un véritable repos.

Concluons de tout ceci que dès

qu'il y a eu des hommes, il y a eu une éducation. Celle-ci a été proportionnée aux idées, aux obligations, & à la maniere de sentir des époques où l'on a vécu. Dans les premieres, elle était simple comme les cœurs; c'était moins un art, que l'effet du devoir auquel on se soumettait d'autant plus volontiers, que l'ame, dans le silence des sens, était plus libre de suivre le penchant naturel, & la voix du sentiment pur. Une remarque bien essentielle, & qui mérite la derniere attention; c'est que le culte de la Divinité fut prescrit aux premiers hommes, comme la principale & la plus sacrée des Loix. Il etait la base de leur éducation, comme de leur conduite. Lors même que le systême monstrueux du

Polithéisme,

Polithéiſme, eut altéré l'idée d'un Dieu rémunérateur, ſouverainement bon & juſte; on tranſporta à pluſieurs l'hommage qu'on devait à un ſeul; mais loin de s'en diſpenſer jamais, toutes les Nations en ont fait le plus indiſpenſable de leurs préceptes. Après ces idées générales, nous allons ſuivre l'eſprit dans ſes progrès, que nous découvrirons dans l'énergie des beſoins, des déſirs, des paſſions, & de l'amour propre; les premiers maîtres qui ayent été prépoſés à l'inſtruction de l'homme.



## CHAPITRE II.

*L'industrie, source de nos idées. L'homme élevé aux plus belles connaissances, par ses besoins, ses desirs, ses passions. L'émulation, en servant notre amour propre, est de la derniere utilité au genre humain. Elle a fait les grands hommes, & le bonheur public.*

QUE nos peres jouirent peu de cette naïveté, de cette candeur, de cette simplicité de mœurs ! Dès la seconde génération, un caractère inquiet, sombre & jaloux, se baigne dans le sang de son frere. Dans les suivantes, à peine trouve-t-on quelques personnages qui, conservant l'innocence des premiers jours

du monde, adouciffent les regrets de leur perte. L'esprit humain eut auſſi ſes viciſſitudes. Par un effet étonnant de l'ordre des choſes, il ſemble avoir gagné, en paſſant par ces révolutions, à proportion que les mœurs ont perdu. Il eſt démontré que c'eſt aux fauſſes applications qu'on en a faites, qu'il faut attribuer cette différence; mais à quoi attribuer ſes progrès ? A la connaiſſance des objets qui environnaient l'homme, aux nouveaux beſoins qu'elle a créés, aux deſirs que ceux-ci ont fait naître, aux paſſions qu'ils ont développées à leur tour, à la propriété, cette ſource inépuiſable de diviſions, mais d'induſtrie, à l'amour de ſoi-même enfin, qui, en rapportant tout à nous, nous a

inſpiré l'ambition de valoir mieux que nos freres.

Arrêtons-nous un moment ſur chacune de ſes cauſes ; les détails qu'elles produiront, nous conduiront naturellement à l'époque où l'inſtruction eſt devenue un art, & où les changemens ſurvenus, dans la Religion, dans l'ordre moral & civil, en ont opéré d'abſolument néceſſaires, dans la maniere de former les Citoyens.

Quand l'homme eut ſatisfait au premier beſoin, il comprit que, pour entretenir l'harmonie de ſon organiſation, il lui importoit d'en étayer avec ſoin toutes les parties. L'inanition les affoibliſſait ; les alimens ſoutenaient leurs reſſorts, & les fortifiaient ; il les cherche autour de lui.

Un cri importun le précipite sur tout ce qu'il rencontre ; il est trop pressé pour choisir, & trop peu instruit de la qualité des êtres, pour distinguer d'abord les meilleurs : seulement il rejette ceux que trop de solidité ou d'âpreté lui rendent insupportables. Ce premier discernement est bientôt suivi d'un autre ; en dévorant plusieurs substances, il éprouve diverses sensations. Sa nourriture peut donc être à la fois utile & agréable. Il ne s'occupe plus qu'à s'en procurer de ce genre. Sans réfléchir que ce nouveau besoin est un second tiran, il sonde, approfondit les propriétés, & parvient jusqu'à trouver, dans les procédés de la nature, des modèles de préparations, qui assaisonnent ses repas. Son in-

duſtrie lui répond d'une douce ſubſiſtance; il n'eſt plus le même. Tout ce qui l'environne eſt à ſes ordres; il en connaît l'effet bon ou mauvais; il cherche l'un avec chaleur, & regarde l'autre avec mépris. Son eſprit compare, ſes idées s'étendent; il jouit d'un ſort plus heureux. Deux beſoins l'ont inſtruit, & mené par la main ſur la route des connaiſſances. Une foule d'autres, & des deſirs multipliés vont encore l'en approcher de plus près.

Le goût, accoutumé à être flatté voulut ſans ceſſe acquérir des ſenſations plus piquantes. L'uniformité même du bon le rendit inſipide : il fallut l'aſſaiſonner par la variété : les autres ſens furent employés à ſatiſfaire le palais impérieux; leurs ſoins

combinés découvrirent des nuances nouvelles : on ajouta à la délicatesse des qualités, celle de l'apprêt & des formes. L'appétit grossier ne fut plus consulté : on n'eut recours qu'à l'art.

L'ouie, la vuë, l'odorat, le toucher, furent bientôt jaloux des biens exquis qu'ils avaient fournis au goût. Le succès de leur premiers efforts, les encouragea à travailler à leurs propres plaisirs. Ils firent, pour m'exprimer ainsi, main-basse sur la nature entiere. Tout servit de matiere à leurs essais, se plia à leurs vûes, & concourut à leur satisfaction. Les besoins se succéderent ; la jouissance même en fut une source intarissable, la difficulté de les satisfaire enfanta les desirs ; l'aisance donna l'idée des commodités superflues ; l'industrie

augmenta avec elles ; les ſens avaient déployés toute leur énergie ; les facultés intellectuelles étalerent toutes leurs reſſources ; les impreſſions vinrent en foule ; l'ame en ſavoura les charmes, en les épurant, en les prolongeant. J'imagine voir les deux ſubſtances qui compoſent notre être, s'entr'aider, & s'éclairer de concert. L'homme apprécie les créatures, par l'utilité qu'il en retire. Il les connaît déja dans les rapports qu'elles ont avec lui. L'empire des paſſions va lui dévoiler une autre partie de leur eſſence.

Les paſſions, dans le ſens où nous les prenons ici, ſont l'effet d'un deſir impuiſſant, ou qu'on ne peut remplir qu'avec peine. C'eſt un aiguillon d'induſtrie plein d'attraits,

quand

quand elle comble nos vœux, cruel & douloureux, quand il lui en coûte trop, ou qu'il n'y réussit pas, Une pente naturelle nous entraîne vers la félicité, & nous en montre les objets, le desir nous les rend chers, la passion nous porte à les posséder. Le desir est-il modéré ? La passion triomphe avec adresse, ou s'éteint sans trouble. L'un est-il éffréné ? L'autre bouillante, impétueuse, poursuit avec emportement; si sa proie lui échappe, elle ne peut contenir sa rage & son désespoir.

Dans l'un & l'autre cas, les passions sont une école pour l'homme. Elles l'éclairent, lui inspirent des moyens de fléchir, de toucher, de persuader : elles donnent de la force à ses excuses mêmes, découvrent

des secrets abstrus, fournissent des armes contre la violence, & dissipent souvent de funestes orages. Mettez-leur un frein, elles vous conduiront au bonheur. Malheur à vous, si vous vous abandonnez à leur fougue : elles vous entraîneront de désordres en désordres. Je vous y suivrai dans l'amertume de mon cœur. Que je vous plaindrai en voyant l'adresse & les amorces séduisantes, dont les passions savent attacher à leur char !

Les lumieres, dont elles nous enrichissent, sont encore imparfaites. Il nous reste à examiner dans ce Chapitre, la propriété & l'amour de soi bien entendus : deux ressorts qui les éleveront à leur dernier dégré d'étendue & d'éclat.

Quand on aime, on cherche à posséder, & la propriété ajoute aux charmes de la possession. Ce n'est que depuis qu'on a renversé l'ordre naturel, que le *mien*, en certains cas, a essuyé des dédains. Dans l'état primitif, comment ne pas mettre le plus grand prix aux objets qui nous avaient appris ce que c'était que le plaisir? comment ne pas desirer d'avoir sur eux des droits exclusifs & imperturbables? L'homme choisit donc ce qui l'avait le plus affecté, s'en empara, & fit mille efforts pour se le conserver. Osait-on lui envier son bien? Il le défendait par le secours de la parole, ou à force ouverte. Il en naquit l'art meurtrier de la Guerre, & de tout ce qui y a rapport. Peu content de

ce que ſon ſol produiſait, il alla chercher au loin & à grands frais, des denrées juſqu'alors inconnues ; & pour franchir les mers, il inventa la navigation. Sans guide ſur le perfide Elément, il fut réduit à conſulter les Aſtres, & imagina ſans doute l'Aſtronomie, dont on fait pourtant honneur à l'oiſiveté des Paſteurs de Chaldée. Etait-il prêt à ſuccomber ? il cédait une partie pour ſe maintenir dans l'autre. Delà l'art des négociations, des traités. S'il avait du ſuperflu dans un genre, il l'échangeait contre une eſpèce qui lui manquait. Delà la premiere idée du commerce ; delà enfin, le bornage, l'arpentage, les Loix qui établiſſent la ſociété, la ſûreté générale & particuliere, & qui combinent le bon-

heur du corps avec celui des membres.

Voilà donc l'homme dans un état permanent, tranquille dans sa jouissance, a portée d'empêcher qu'on ne la trouble. Non-seulement il fait ce qui lui convient; mais encore la maniere de le rendre plus sûr, plus commode & plus agréable. Rien de ce qui peut lui être avantageux n'échappe à ses regards pénétrans. Il discute les circonstances, apprécie le tems, saisit les occasions, prépare les événémens, écarte les accidens. Sa pensée domine sur tout l'Univers. Ce n'est plus cet individu déplorable, languissant dans la privation, accablé du poids de son existence; confondu avec la Brute, à peine distingué d'elle par la forme, & prêt

à périr à chaque inſtant. C'eſt un Être qui connaît ſon excellence, qui jouit de ſoi-même, & de la nature, qu'une prudence éclairée détermine, que le beau ravit, que le bon entraîne. Il eſt heureux, & peut l'être davantage. Il commande à tout, excepté à ſes ſemblables, qui ſont ſes égaux, ou à qui il obéit. Nous allons le voir aſpirer à la ſupériorité, en acquérant de nouvelles connaiſſances, & un mérite plus éminent.

Ses affections ſont de deux eſpèces; il eſt l'objet des unes, & les autres regardent ce qui l'entoure. De leur juſte partage, réſulte le bien public; mais ce n'eſt pas ſous ce point de vûe que nous les conſidérons; nous n'avons à cœur que de développer les effets de l'amour de ſoi, ſur l'eſprit humain.

Notre attachement, à quelque chose que ce soit, la rend inestimable à nos yeux. Le sentiment de préférence, que nous éprouvons pour nous-mêmes, nous élève au-dessus de tout, ou nous inspire l'ambition de l'emporter en effet. Dès qu'il y eut de l'autorité, il y eut un mérite & des distinctions, qui en furent la récompense. L'homme qui n'avait pas ce mérite, chercha à s'en pourvoir. La domination était douce, & les prérogatives flatteuses. Pouvait-on n'y pas prétendre ? On étendit la sphère de ses lumières; on se rendit habile dans les affaires, utile dans les entreprises, nécessaire à la République. L'idée de la grandeur, de la gloire, de l'estime, du res-

peƈt, ſe joignit au deſir de ſe diſtinguer; dirigea les Etudes, attacha des douceurs aux veilles & à l'application : on fit des découvertes, des établiſſemens, en un mot, les plus grands efforts pour partager l'honneur d'améliorer la condition humaine. L'amour perſonnel alla juſqu'à s'oublier ſoi-même; jusqu'à ſe ſacrifier pour l'intérêt commun. Que ce ſentiment bien dirigé eſt fécond en combinaiſons, en recherches, en lumieres ! Il eſt le plus grand maître de l'humanité, & celui qui a le plus de droits à ſa reconnaiſſance, ſurtout à la fondation des premiers Empires. Plus j'y réfléchis, plus je ſuis pénétré de reſpeƈt pour ces hommes illuſtres qui les ont formés; plus le

ridicule de leur apothéose me paraît excusable. Quand on a dit que

Le premier qui fut Roi, fut un Soldat heureux.

On n'a avancé qu'une exception, ou qu'une maxime hasardée. C'est à une intelligence reconnue, à une habileté consommée, aux plus importants services, que la puissance fut déférée. Les Historiens ne quittent qu'à regret l'éloge des Fondateurs de la Monarchie. Ces hommes mémorables, se sont signalés par la sagesse de leurs Loix, par la douceur de leur Gouvernement, par les biens dont ils ont comblé leurs Peuples.

Tel est le fruit de l'équilibre, sagement établi entre ce que nous sentons pour nous, & l'affection que

nous devons aux autres. Nous avons vu que l'amour de ſoi, eſt un aſtre, qui vivifie, qui pénétre de ſes rayons toutes nos facultés; & qui les porte au plus haut dégré de perfection & de ſagacité. En prenant l'eſprit au berceau, nous l'avons conduit par dégrés juſqu'à l'époque de ſa maturité. En ſuivant ſes progrès, nous avons fait l'Hiſtoire de l'éducation de l'homme, abandonné à lui-même, & ſans autre guide que ſes beſoins. Nous allons examiner en raccourci, les ſoins que les Anciens ont pris pour la faire fleurir, l'abus qu'ils en ont fait, ainſi que des ſciences qu'elle ſe propoſe pour objet. Nous refuterons un Auteur qui avance qu'elle ſe bornait preſque chez les Grecs, aux exercices du corps, & que dans les

grands Empires, le Gouvernement s'occupe moins à élever la jeunesse, que celui des petits états. Nous terminerons ces essais par un parallèle de l'Éducation des Anciens & des Moderne.



## CHAPITRE III.

*L'Education varie avec les principes du Gouvernement. Accueil que les premiers Princes ont fait aux Savans. Soins qu'ils ont pris pour que leurs ſujets fuſſent inſtruits. Science & Savans deshonorés par un ſordide Charlataniſme.*

LA Nature corrumpue ſouille juſqu'aux inſtrumens de ſa félicité & de ſa grandeur. Le caractère de bonté, de zèle & de juſtice que nous venons d'admirer, dans ceux qui préſidaient aux ſociétés, dont leur ſageſſe avait jetté les fondemens, ne tarda pas à dégénérer. Le ſyſtême des Gouvernemens changea bientôt. L'économie générale admit de nouveaux princi-

pes; la politique qui les avait dictés, oublia l'intérêt public, rapporta tout à elle-même, tourna tout à son avantage, & le rechercha uniquement. La législation se conforma à ses vues: elle mit des chaînes à la place des Loix, des ordres à celle des devoirs; l'arbitraire prévalut sur la justice, la tyrannie sur une juste autorité.

Les idées se brouillerent, à mesure que les sentimens souffrirent plus ou moins d'altération. La morale, simple & naturelle dans ses commencemens, dédaigna son ancienne pureté, rafina ses maximes, abandonna les objets dont elle s'était occupée, leur en substitua d'étrangers. La Religion dégrada ses hommages, en les offrant à de vils animaux, à des plantes grossieres,

La conſcience, la raiſon ſe révolterent ; on leur donna des entraves ; on étouffa leurs lumieres ſous les fauſſes lueurs des préjugés.

C'eſt à cette époque qu'on doit marquer la premiere révolution de l'eſprit humain. Juſques-là l'erreur avait trouvé, dans la ſimplicité des mœurs, du culte, & des obligations réciproques, de grands obſtacles à ſes progrès. La reconnoiſſance, le reſpect, l'admiration, qui avaient fait des Dieux, des bienfaiteurs de l'humanité, en pouſſant trop loin le tribut de leurs louanges, la ſervirent mieux que tous ſes efforts. Elle ſut profiter de cette fauſſe démarche, aveugla les eſprits, & ſubjugua les cœurs. Ce fut le moment de ſon triomphe.

L'art de former les hommes fut contraint de se plier à son joug imposteur. Elle présida aux Ecoles publiques, y fit passer les vraisemblances pour des vérités, les sophismes pour la raison, le faux éclat pour la lumiere, & les préjugés pour l'instruction. On perdit des connaissances réelles, pour acquérir des notions futiles & ridicules. On sacrifia la justesse au merveilleux, le vrai savoir aux prestiges du mensonge.

Au milieu de ces égaremens de l'esprit, on sentit qu'il n'en fallait pas abandonner la culture. Tous les Princes l'encouragerent par des distinctions & des prérogatives. Ils se piquerent d'attirer à leur Cour, ceux qui se rendaient recommandables par leur science, ou par leurs talents. Ils les

consultaient dans leurs entreprises, & les mettaient à la tête de l'administration.

On peut remarquer que les Savans étaient presque tous de l'ordre des Prêtres, ou qu'il n'y avait guère que ceux-ci, qui fussent chargés de l'éducation de la jeunesse. Ainsi, dans le tems même, où il n'y avait plus que de faux cultes, le sacerdoce réunissait le dépôt de la Religion, & celui des sciences, le droit de conduire les ames, & d'éclairer les esprits. Ils formerent seuls les Académies pendant longtems.

Quelle haute opinion, les magnifiques édifices de Ninive & de Babilone, ne nous donnent-ils pas de ces écoles ? Si nous en croyons les descriptions, qui nous en restent,

à peine les plus beaux ſiécles produiſirent des ouvrages qui en approchaſſent. Les ſciences & les arts vont de compagnie, & quoiqu'ils ne ne ſaient que le fruit du genie ; ils ne laiſſent pas de ſuppoſer un fond de lumiere & de goût, dans les états où ils brillent.

On nous repréſente Nabuchodonoſor, comme un Prince qui ne ſe contentait pas d'aimer les ſciences, & d'accueillir les Savans. Il entretenait des Académies, où ſes ſujets & les étrangers ſe rendaient en foule. La direction en était confiée aux Sages ou Devins, les plus renommés. Cette derniere qualification, alors en honneur, exigeait, dans l'eſprit de ces peuples, autant de mérite, & s'attirait autant de gloire, que de

nos jours elle annonce de fourberie, & qu'elle est couverte de mépris.

Le Prince ne bornait pas ses soins aux seuls Babyloniens ; il ordonna à Asphenès, Intendant des Officiers de son Palais, & qui, vraisemblablement, avait l'inspection sur les écoles, de donner à Daniel, & à trois autres enfans Juifs, dont l'esprit promettait le plus, des maîtres, pour leur apprendre la Langue Chaldéenne, & pour les instruire dans toutes les sciences.

Les Chaldéens passaient alors pour le peuple le plus éclairé. On les regardait comme les inventeurs de nos connaissances. La considération que leurs découvertes leur avaient acquise, avait réjailli sur leur langue même. On était persuadé qu'on ne

pouvait traiter de ſcience qu'en Chaldéen. Leurs Devins étaient les oracles de l'Univers.

La réputation dont jouiſſait leur langue, l'empreſſement que leurs voiſins témoignaient à l'apprendre, nous font naître une réflexion. On attribue aux Phéniciens les caractères qui, les premiers, ont peint la parole, & parlé aux yeux. Comment la Chaldée, qui avait trouvé l'Aſtronomie entre autre, qui en avait enſeigné les principes & les figures, n'avait-elle pas imaginé de rendre ſenſible ſon idiôme, ſi recherché alors ? Comment l'apprenait-on, ſans les ſignes propres à le graver dans la mémoire, par le ſecours des yeux ? Par quelle fatalité la premiere Langue écrite, n'obtint-elle pas autant

de célébrité, que celle qui ne pouvait se prononcer?

L'Histoire ancienne est si obscure, que les faits les plus simples laissent des doutes difficiles à éclaircir. Les Ægyptiens succéderent à la gloire littéraire de la Chaldée. Les sciences & les arts, sous les Pharaons, parurent dans le plus grand éclat. L'antiquité ne nous offre aucun Royaume si remarquable, par le nombre de ses grandes Villes, par la magnificence de leurs édifices, & des autres ouvrages publics. Joseph y trouva la Cour remplie de savans, d'assez bonne foi, pour avouer qu'ils ne comprenaient rien aux songes du Prince. Le Roi, accoutumé à admirer & à récompenser les lumieres de l'esprit, voulut partager son autorité avec

Joſeph, un inconnu, un eſclave, aſſez heureux, pour lui donner une explication ſatisfaiſante de ſes ſonges. Ce trait ſeul, ne ſuffit-il pas, pour prouver l'eſtime où étaient la pénétration & la capacité, parmi les grands d'Ægypte ? Eſt-il raiſonnable de ſuppoſer qu'on les comblait de bienfaits & d'honneurs, & qu'on négligeait de les cultiver ? Le Gouvernement était à l'abri de ce reproche. Il eût été trop honteux à une Nation, qui faiſait ſes délices des talens, de ne les connaître que parmi les Etrangers. Elle s'appliqua tellement à l'étude, ſes écoles devinrent ſi fameuſes, que les peuples, les plus reculés, accouraient y puiſer les ſecrets de la Philoſophie.

Dans le tems de Moyſe, elles étaient

célébres. La Princesse qui le sauva de la proscription générale, eût cru être généreuse à demi, si elle n'eût donné tous ses soins à l'éducation d'un enfant, qu'elle avait dessein d'adopter. Elle voulut qu'il fréquentât l'école des plus habiles maîtres, qu'il apprît la Physique, la morale, la politique, & sur-tout l'Astronomie, pour laquelle il avait du goût, & que les Ægyptiens avaient portée à une grande perfection.

On sait qu'ils avaient une si haute idée des sciences, & sur-tout de leur Théologie, qu'ils regardaient comme une profanation, d'en dévoiler les mystères au peuple. Ils leur avaient consacré la Langue des Hyérogliphes, afin que le vulgaire, par une indiscrette curiosité, ne cherchât jamais à péné-

trer des ſecrets, qui lui ſemblaient ſacrés.

Il n'y avait que les Grands de l'Etat, & ceux qui aſpiraient au Sacerdoce, qui pûſſent être initiés à la connaiſſance de ces caractères myſtérieux. Elle était accordée aux uns, par déférence, pour leur rang, ou parce que, deſtinés aux premiers Emplois, on la leur jugeait néceſſaire, pour les remplir dignement; aux autres, elle était indiſpenſable. Ils en étaient les dépoſitaires nés; c'était à eux à preſcrire le reſpect dû aux Hyérogliphes, & à en inſtruire à leur tour, ceux qui avaient droit de les ſavoir.

La connaiſſance de l'avenir, & des choſes cachées, a toujours piqué la curioſité des hommes. Longtemps on a pris les ſonges, comme des révé-

lations enveloppées, qui, bien expliquées, y conduisaient. Les Savans, des premiers tems, pour mériter l'accueil des Princes, sous un double titre, se donnerent pour Devins & pour interprêtes des songes. Ce charlatanisme eut d'abord les plus grands succès. Tous les Rois prirent des Devins à gage. Ceux-ci, en flattant leurs passions & leur orgueil, par les plus indignes adulations, avilirent la science, le titre de Savant, & même celui de sage, qu'on rougit enfin de porter.

On peut regarder cette manie, comme un des premiers abus qui ait été fait du flambeau des sciences: mais la perversité humaine les a tournées à des usages mille fois plus pernicieux encore.

# CHAPITRE IV.

*Des Hyéroglifes. Pourquoi inventés par les Prêtres Ægyptiens. Décadence des Sicences, produite par une étude peu ménagée. Plusieurs peuples convaincus de cette importante vérité.*

LES fragmens qui nous ont parvenus de l'Histoire d'Ægypte, nous causent plus de véritables regrets, qu'ils ne satisfont notre curiosité. Le soin que les Prêtres & les Savans de ce Pays ont pris, pour envelopper leur Doctrine, & même les événemens historiques, sous des emblêmes indéchiffrables, nous ôte tout espoir de les pénétrer jamais. Nous ne cessons de nous en plaindre : nous

accuſons ces eſprits énigmatiques, d'avoir enfoui des tréſors communs à tous les hommes ; & nous taxons leur conduite, de préſomption, d'orgueil, & d'intérêt.

N'y a-t-il pas de l'injuſtice dans ces reproches ? Les ſciences étaient en honneur, & méritaient l'eſpèce de vénération qu'on avait pour elles. Le premier devoir de ceux qui en étaient dépoſitaires, était de s'appliquer à ſoutenir les eſprits, dans ce noble enthouſiaſme. L'expérience leur prouvait que l'homme inconſtant, ſe laſſe bientôt d'eſtimer ce dont il jouit ſans peine. Ils voyaient, par l'exemple des Princes & des Grands, qu'on attache plus de reſpect aux choſes qui ſe communiquent le moins. Ils imaginerent donc de n'admettre, à

l'étude des ſciences, que ceux qui étaient deſtinés à en faire profeſſion. Pour ôter au commun des hommes tout deſir de s'y immiſcer, ils les couvrirent d'un voile impénétrable. Ils eurent d'autant plus lieu de s'applaudir de cette précaution, que même parmi eux, ils remarquerent que pluſieurs n'avaient que peu de talens, & ſouvent moins de diſpoſitions encore. En quel dégré cette claſſe d'Inèptes, ne ſe fût elle pas accrue, ſi le Sanctuaire du ſavoir eût été ouvert à tous indiſtinctement ?

Non-ſeulement ces Prêtres ſans capacité, avaient fait comprendre toute l'importance du choix, dans les élèves. Mais leur hauteur, leur obſtination à faire prévaloir leurs idées, effrayerent ſur le danger, où

les ſciences confiées à de pareils eſprits, ſeraient ſans ceſſe expoſées.

Elles ne s'étaient acquiſes la plus haute conſidération, que par l'éclatante lumiere qu'elles avaient fait briller, & par les rares avantages qu'elles avaient apportés dans les ſociétés. Conſerver ou augmenter leur éclat; c'étaient les ſeuls moyens de perpétuer leur gloire. Pour garantir de toute atteinte un dépôt ſi précieux; il fallait le dérober aux yeux des profanes, le renfermer avec ſoin, en garder jour & nuit les avenues, & en défendre l'approche à tout, hors au génie. Pour lui procurer d'heureux accroiſſemens, les ſages firent tous leurs efforts, pour que peu de perſonnes y travaillaſſent. Il leur était, ſelon ce plan,

plus facile d'agir de concert, de se communiquer leurs découvertes, d'en combiner les parties, & de ne donner la préférence qu'à celles qui la méritaient en effet. Car dans ces premiers temps, la supériorité de lumieres causait moins de jalousie que d'admiration. Les grands hommes se respectaient, s'éclairaient mutuellement; il n'était réservé qu'aux siécles postérieurs, de voir la littérature déchirée par ses propres mains; les flambeaux du genre humain lui devenir odieux, par des querelles indécentes, des animosités honteuses, & les éclats d'une basse envie.

Ces dignes appuis de la science, pour parvenir à des fins si nobles, s'éloignaient des affaires, & du tumulte du monde. Ils s'épuisaient en

veilles, dans le silence de la retraite; ils écartaient avec soin tout ce qui aurait pu troubler leur profondes & opiniâtres méditations. Je crois les voir gémir en secret, d'être détournés de leurs opérations, par les rêveries puériles, les disputes misérables, & l'entêtement aveugle de quelques confreres ignorans. A peine réussissait-on à calmer leur douleur, d'avoir perdu un tems si cher. Quelle eût été leur indignation, si l'état eût été rempli de ces demi-savans ? Ils préssentaient ces scènes humiliantes, dont nous avons tant d'exemples sous les yeux. Ils étaient trop versés dans la connoissance du monde, pour ignorer l'empire que des notions superficielles ont sur les esprits ; que la multitude cherche moins à être

instruite, que surprise ou amusée; que les vérités graves & sérieuses la frappent moins, que d'agréables probabilités, & les écarts de l'imagination. Pouvaient-ils ne pas craindre les suites du faux brillant, du bel esprit, qui n'en est que l'abus, de ce jargon de Ruelle qui, en mettant les sciences abstraites à la portée de tout le monde, les dégrade, les avilit, par une vaine facilité à en raisonner, & par le mépris qu'elle mérite aux yeux des vrais connaisseurs.

On ne voit que trop de ces Athlètes présomptueux, qui sont écrasés dans une carriere, où leur foiblesse eût dû leur conseiller de ne point entrer. Leur défaite n'est pas toujours aussi honteuse qu'elle doit l'être; les juges qui, comme eux, n'ont

qu'une fausse idée de la force, le refusent souvent aux vainqueurs, les regardent avec dépit, & prennent, sans ménagemens, la défense du vaincu.

Qu'en résulte-t-il? Que la science passe pour une lumiere insupportable, impérieuse, qui veut tout assujettir, qu'on n'approche point impunément, & qui ne brille que pour humilier ou dévorer. Pour d'autres, ce sera une lueur trompeuse, qui éblouit, au lieu d'éclairer, qui égare, au lieu de conduire, & qui n'est qu'une source de disgraces pour les esprits simples, qui s'en laissent guider; parce que l'homme, toujours prêt à s'excuser, ne manque guère d'imputer aux choses, l'insuffisance des personnes.

Ce préjugé s'étend même ſur les Savans. On les regarde comme des êtres orgueilleux, qui n'ont en vue que d'éclipſer leurs ſemblables, & dont le mérite eſt incommode, dans le commerce civil. Ces eſprits ſévères ne pardonnent, ni faux raiſonnemens, ni ignorance, ni idées vagues.

Dans cette hypothèſe qui ſera démontrée dans la ſuite, on ne peut que ſavoir gré aux Ægyptiens de s'être employés avec chaleur, à maintenir le ſyſtême des connaiſſances humaines, dans cet état de ſplendeur & de perfection, où elles étaient parvenues. Les moyens, dont ils ont uſés, étaient peut-être les ſeuls capables d'y réuſſir. S'ils ont mérité les plaintes d'une poſté-

rité reculée ; on leur a dû, pendant des milliers de ſiécles, une ſource pure & féconde, où toutes les Nations allerent puiſer les principes les plus beaux, de leur Religion, de leur politique, de leur légiſlation, & de leur morale. Tant que le Royaume d'Ægypte ſubſiſta, il fut l'école des Nations. Au milieu des plus grandes révolutions, des dévaſtations, & des conquêtes des étrangers, les ſciences jouirent de leur ancien éclat; nulle décadence ſenſible ne fût remarquée. Le goût ne perdit rien de ſa pureté. Sous ſes derniers Rois, l'Ægypte poſſedait la plus riche Bibliothèque du monde, & eut la noble hardieſſe d'entreprendre la verſion des livres des Hébreux, ſi con-

e ſous le nom des *Septantes*, &

qui sert encore de fondement à la Foi de toute la Chrétienneté.

Cessons donc nos plaintes ; n'attaquons plus des hommes, qui lisaient dans un avenir immense, l'abus qu'une étude trop générale introduirait ; qui s'y opposerent avec tant de courage, & à qui enfin, elles ont dû leurs progrès, & chez eux, & dans le reste de l'Univers. Imitons, au contraire, s'il en est encore temps, ces illustres modèles ; assurons-nous bien de nos propres forces, avant de porter des regards indiscrets sur des mystères, qu'il n'appartient qu'au génie d'approfondir. Si nous ne nous sentons pas assez heureusement nés, arrachons-nous d'un sanctuaire, où notre foiblesse est mise

au grand jour, où chaque pas est pour nous une espèce de sacrilége.

Au reste, on trouve des traces de la sagesse Ægyptienne, en ce qui regarde la respectueuse réserve avec laquelle on doit envisager les sciences, dans les peuples réputés les plus sages de l'antiquité. Les Israëlites, que nous nommerons les premiers par respect, pour le choix de la Divinité, ne croyaient pas qu'il convînt à de simples cultivateurs comme eux, de s'occuper d'études trop relevées. Ils se bornaient à savoir lire leurs livres saints. Il s'était formé dans Israël, outre les Prophêtes, une classe d'hommes très-distingués, qui s'adonnaient à la composition des ouvrages qui n'avaient point rapport à la Religion.

C'étaient les Savans, dans les plus beaux jours de la domination Hébraïque. Ils étaient en petit nombre, & avaient une dénomination particuliere, * qui revient à celle de Scribes ou d'Ecrivains.

Les chefs des Hébreux ne firent point assez d'attention à fixer leur nombre, qui s'accrût au point que Salomon se plaint, qu'on était inondé de livres de son temps. Il suivit de cette négligence, que les Scribes perdirent leur réputation, & s'amuserent à de si puérils rafinemens, qu'ils tomberent dans le mépris, & que leur nom même devint une injure, comme parmi nous, celui de bel esprit.

---

* L'Ecriture les apppelle Sopherim.

Les Romains imitaient les Ægyptiens, d'une maniere plus sensible. Leurs Pontifes seuls, dans les commencemens de Rome, écrivaient leurs histoires. Les premieres qui nous sont connues, sont l'ouvrage du Sacerdoce. Le mot *jeu*, dont les Latins se servent, pour exprimer les lieux, où l'on instruisait la jeunesse, en est encore une preuve. Les Romains ne voulaient point dire que l'étude fût un jeu en effet; mais qu'il fallait y apporter un esprit exempt d'inquiétude, une ame dégagée de tout autre soin.

Les Prêtres, chez les Germains, & sur-tout chez les Gaulois, étaient seuls instruits, & avaient le privilège de garder en dépôt les grandes actions célébrées dans des chansons

qu'ils

qu'ils composaient eux-mêmes; & qui étaient les Archives de l'Etat.

Il est bien vraisemblable que ces derniers avaient pris ces idées, dans leurs incursions en Asie, ou des Ægyptiens, ou des peuples, qui avaient un commerce direct avec eux.

Cette coutume, qui s'est conservée dans toute l'Amérique, nous parait appuyer fortement l'opinion de ceux qui attribuent la population de ce nouveau monde, aux émigrations des colonies de l'ancien.



# CHAPITRE V.

*Grossiereté des Grecs, dans leurs commencemens. Ses causes. Objets de leur premiere Poësie. Des Poëmes dramatiques. Education particuliere des Grecs. Ils s'attachent à des Philosophes. Ce qu'ils emprunterent de leurs voisins. Des édifices publics d'Athènes; de l'Atticisme, de l'Eloquence, des Gymnases, des jeux publics & particuliers.*

NOUS ne parlerons ni des Medes, ni des anciens Perses. Le luxe qui regnait chez ces derniers sur-tout, prouve assez que les arts étaient dans un haut degré de gloire. On sait avec quels soins & quels frais, Cyrus fut

élevé à la Cour de Cambise. L'Histoire que Xenophon nous a laissée, de l'éducation de ce jeune Prince, est un monument bien précieux de l'étroite obligation où les Peres sont, de procurer à leurs enfans, une éducation convenable, & du choix des maîtres. Cambise ne se croyait pas dispensé de joindre ses leçons aux leurs. Il dit entre autre chose à son fils, qu'il en est des ruses de guerre, comme des chansons, qui plaisent quand on les entend, pour la premiere fois; & qu'il ne faut pas répéter trop souvent.

Leurs Mages étaient renommés par leur science. Nous ne rapporterons point ici tout ce qu'on en dit; ce détail nous menerait trop loin. Nous ne citerons que Siramnes, un des

plus ſages d'entre-eux, qui répondit à ceux qui lui demandaient pourquoi ſes principes, malgré leur ſolidité reconnue, produiſaient ſi peu d'effet : qu'il était de ſon pouvoir de les mettre au jour, mais que l'exécution dépendait de la fortune.

Les Gymnoſophiſtes de l'Inde, étaient les lumieres & le Conſeil de ces Régions, que leurs diſcours ſouleverent contre Alexandre, & dont les exhortations généreuſes manquerent de lui coûter la vie, & cauſerent le plus grand embarras à ſon armée. Dès ces temps reculés, le ſavoir éclairait les extrémités de la terre.

Les Grecs, Colonies de différens Peuples de l'Aſie, parurent en oublier juſques aux mœurs. Après leur

établissement, dans leur nouvelle Patrie, on nous les représente comme une Nation lourde, ignorante, grossiere & barbare ; soit qu'il faille l'attribuer à leur mélange, avec les anciens Habitans du Pays, ou aux guerres qu'ils eurent à soutenir contre eux ; il est certain que les commencemens de la Grèce, ne font point espérer cet état de splendeur, où les sciences, le génie & la politesse y sont parvenus dans la suite. Dracon, un de leurs premiers Législateurs, avait ordonné la peine de mort, contre l'oisiveté & les moindres fautes, comme pour les plus grands crimes ; ce qui faisait dire au Philosophe Démades, qu'il avait écrit ses Loix avec du sang, & non avec l'encre. On demandait un jour à Dracon, pour-

quoi il en usait ainsi : parce, dit-il, que je crois que les petites fautes sont dignes de cette peine, & que je n'en connais point d'assez cruelle, pour les grandes.

Les victoires que les Grecs remporterent, les belles actions d'Hercule, de Thesée, la coutume de dresser des monumens, & d'établir des Fètes, à l'occasion de leurs exploits, leur donnerent une si haute opinion d'eux-mêmes, que les Dieux des autres Nations devinrent, pour ainsi dire, Athéniens; loin de paraître les avoir reçus, il se persuaderent les avoir donnés à l'Univers.

Ces Fêtes, ces monumens, dont nous venons de parler, formerent une espèce de tradition, qui conserva les beaux exemples. Ceux-ci, tou-

jours préſens à leur mémoire, exciterent une noble ambition. Ils furent les premiers Philoſophes, & les premiers Sages de la Grèce.

La célébration des Fêtes fût bientôt accompagnée d'éloges; on y conſacra la Poéſie, comme plus propre par ſon harmonie & ſa cadence, à laiſſer des traces durables dans l'eſprit, & plus digne en même tems, de la Divinité, & de la vertu, dont elle chantait les louanges. Ainſi, la plus ancienne & la meilleure eſpèce de Poéſie, fut la Lyrique. Tels furent les cantiques des Hébreux, les chanſons des Ægyptiens, des Peuples de l'Orient, des Gaulois, des Germains; les hymnes en l'honneur de Bacchus & de Céres; les Poéſies de Simonides & de Pindare.

L'éducation était guerriere ; toutes les vûes se tournaient du côté du corps, dont la force était le mérite suprême. Avait-on des doutes sur la Justice, ou le succès d'une entreprise ? on consultait les Devins, qui n'étaient point des Savans, mais des fourbes, qui enveloppaient leurs réponses d'une ambiguité qui laissait toujours lieu à une interprétation favorable. Ils eurent l'art de se faire croire interprétes des Dieux. On bâtit des Temples, où les oracles devinrent plus ou moins célébres. La Poésie leur fut consacrée. Peu-à-peu l'usage s'en étendit. Solon l'employa, dans plusieures de ses Loix. Homère composa en vers, l'histoire de la guerre de Troye, qu'il allait chanter de Bour-

gades en bourgades. Les Grecs étaient encore trop grossiers, pour goûter ces beaux chants. A peine valurent-ils au plus grand des Poétes, de quoi vivre en mandiant. Cependant ces productions du génie, annonçaient une révolution dans l'esprit. En effet, le drame succéda bientôt à la Poésie lyrique. On laissa les faits pour l'imitation. Les hymnes qu'on était dans l'habitude de chanter, en l'honneur de Bacchus, dans le tems des vendanges, en donnerent l'idée. Mais dès que les Poétes voulurent traiter de nouveaux sujets, au mépris de l'ancien usage, les Prêtres du Dieu s'éleverent contre cette innovation, & n'oublierent rien pour faire appuyer leurs oppositions par le gouvernement.

Soit que leurs clameurs ayent indiſpoſé les eſprits ; ce qui eſt aſſez vraiſemblable, rien n'étant ſi cher aux Peuples, que leurs préjugés & leurs ſuperſtitions ; ſoit que la ſaine partie des Grecs crut entrevoir, dans les licences du Poéte, des changemens qui altéraient les faits. Ce genre ne fut d'abord que faiblement accueilli des grands. Solon ayant vu une de ces repréſentations, appella Theſpis, qui en était l'auteur, & lui dit : n'as tu point de honte de mentir ainſi, en préſence de tant de monde? Ces Piéces, répondit-il, ne ſont données que comme des jeux & des fables divertiſſantes. Oui, reprit Solon, en colere, mais ces doux menſonges ſe gliſſeront dans les cœurs, & feront préférés aux mœurs & aux

affaires publiques & particulieres.

Cette prédiction eut son accomplissement. Le Peuple qui avait couru en foule à ces nouveaux Spectacles, y entraîna enfin toute la Grèce. On ne respira plus que Théâtre. On y passa sa vie, comme Démosthène le reproche aux Athéniens.

Si cette passion sembla absorber toutes les autres, on doit convenir aussi, qu'elle fut la source des rapides progrès de l'esprit. Les applaudissemens que mérita Æschyle, développerent le génie de Sophocle & d'Euripide, & les Couronnes qu'ils remporterent, piquerent d'émulation les Poëtes comiques, les Orateurs, les Historiens, & tous les Artistes qui, sous Periclès, laisserent une foule de chefs-d'œuvres. Phidias,

Jetinus, Callicratidas, Coræbus, Metagenes, Xenoclès, Callicrates, Mnesiclès, travaillerent à l'envi au Parthenon, ou Temple de Minerve, à celui d'Eleusine, où se célébraient les mystères de ce nom, à l'Odéon, ou Théâtre public, à la statue d'or de Minerve, &c.

Nous ferons ici une remarque. C'est que l'Histoire d'Athènes ne fait point mention qu'il y eût, dans ce tems-là, aucune école d'Architecture, de Sculpture, &c. Cependant une foule d'habiles maîtres se présenterent à Periclès, & exécuterent ses desseins au-delà même de ses espérances. Il est à présumer que ces grands hommes s'étaient formés chez les étrangers, chez les Ægyptiens, surtout, où il n'y avait point d'art, qui

ne fût près de sa perfection. En vain, les Grecs, par une vanité qu'ils ont portée en tout, s'en sont attribué l'invention. Ce que leurs plus illustres Philosophes ont emprunté des lumieres Ægyptiennes, fait assez juger de ce que les Artistes leur ont dû. La différence qu'on trouve entre les édifices, de l'une & l'autre Contrée, ne prouve rien. Les antiquités du Nil, étaient trop défigurées, quand on a voulu les comparer, pour y reconnaître l'esprit de l'art. D'ailleurs, les Grecs, pour soutenir leurs prétentions, avaient changé cet esprit. Cette diversité de maniere, & le préjugé des Nations, qui ont succédé aux Grecs, ont suffi pour faire honneur à ceux-ci de l'invention; tan-

dis qu'on ne leur était redevable en effet, que des formes.

On peut croire au reste, que les élèves apprenaient, de maîtres particuliers, les élémens des arts, & qu'ils allaient se perfectionner chez les étrangers, & sur les grands modéles. Il semble que ce soit ainsi que se sont formés les plus grands hommes de la Grèce. Ils avaient des maîtres qui les instruisaient chez eux, & qui étaient attachés à leurs personnes, tout le tems de leur enfance. L'histoire donne un Esclave nommé *Zopyrus*, pour Précepteur à Alcibiades. Sans nommer celui de Thémistocles, elle lui fait dire à son élève : tu feras un jour un grand bien ou un grand mal. Epaminon-

das fut élevé par Lysis de la Secte de Pythagore.

La partie de la Philosophie, à laquelle ceux qui se destinaient aux affaires s'appliquaient le plus, depuis Solon, qui leur en avait montré l'exemple, était la politique. Non-seulement ils en faisaient une étude particulière, mais même ils fixaient, auprès d'eux, des Philosophes consommés en cette matière. Il les consultaient, dans les difficultés qu'ils rencontraient. Anaxagore suivait Périclès. On raconte qu'on apporta à ce dernier, de sa maison de campagne, un bélier qui n'avait qu'une corne au milieu du front. Ce phénomène passa pour un présage, que les uns interprêtaient pour les autres, contre Thémistocles. Un certain

Lampon Devin dit, que cette corne annonçait que des deux factions de la ville, il n'y aurait bientôt plus que celle de Périclès, chez lequel le Bélier était né.

Anaxagore fit ouvrir la tête de l'animal, & montra que le cerveau ne remplissait point l'étendue ordinaire; mais que se ramassant au milieu, il formait une espèce d'œuf, dont la pointe aboutissait à la racine de la corne, & que c'était à cause de ce resserrement, qu'il n'y avait pas poussé deux cornes.

Cette démonstration satisfit toute l'assemblée; mais la prédiction du Devin s'étant accomplie, il eut le plus grand crédit auprès de Periclès. Anaxagore fut oublié, jusqu'à ce Periclès, sachant qu'il était dans une

pauvreté extrême, & résolu à se laisser mourir ; il courut lui offrir ses secours. Le Philosophe les accepta, en lui disant : celui qui a besoin de la lumiere de la lampe, doit y mettre de l'huile pour l'entretenir.

Periclès avait encore au nombre de ses amis, Damon qui, sous les déhors d'un musicien, cachait les connaissances d'un grand politique. Il lui enseignait l'art de gagner le Peuple, & les ressorts qui font mouvoir un Etat. Sa lyre n'en imposa pas longtems ; ses desseins furent découverts, & le prétendu musicien fut banni.

Outre ces études particulieres, les Grecs fréquentaient le Lycée, l'Académie, le Portique, où les

Philosophes enseignaient, dans des espèces d'entretiens, les Mathématiques, la Physique, l'Histoire Naturelle, la Métaphysique, la Morale, &c.

Les Grecs n'avaient pas reçu une éducation complette, quand ils n'avaient pas été instruits dans les arts libéraux. Les tuteurs de Démosthène avaient tellement dérangé sa fortune, qu'ils n'avaient pas de quoi payer ses maîtres; ce qui fut cause qu'il n'apprit pas les arts, que tout enfant d'honnête famille ne doit point ignorer.

Cimon ne savait ni la musique, ni les autres arts, qui formaient l'éducation des Bourgeois d'Athènes. Il n'avait même, ni cette vivacité, ni cette grace d'élocution, qui dis-

tinguaient les Habitans de l'Attique.

La musique était fort recommandée à la jeunesse. Les Athéniens étaient convaincus qu'en accoutumant l'oreille à l'harmonie des sons, on se faisait une douce habitude de l'ordre & de la vertu ; que la raison acquerait plus d'empire sur les passions ; que leur fougue était modérée par la douceur & les charmes de la voix ou des instrumens. Les Lacédémoniens avaient une musique guerriere, qui élevait l'ame, & excitait le courage, en leur rappellant les belles actions de leurs ancêtres, & en leur montrant les honneurs de la victoire.

Les Législateurs des Thébains, le peuple le plus grossier de la Grèce, n'imaginerent point d'autre moyen,

pour adoucir l'humeur féroce, qui les portait sans cesse à s'entredéchirer, que de leur inspirer du goût pour la musique.

Tous les instrumens n'étaient pas également estimés. La flute était interdite aux gens de condition. On en allégue pour raisons, qu'elle oblige à des contorsions indécentes, qu'elle empêche de s'accompagner avec la voix, & qu'on peut réussir à l'amboucher, sans avoir d'ailleurs des qualités bien estimables.

Le Philosophe Antisthènes, à qui on recommandait Isménias, en ventant son talent pour cet instrument, répondit : Je connais son habileté ; mais s'il était propre à autre chose, il ne ferait pas excellent joueur de flute.

Il ne parait pas que les Athéniens apprissent leur langue autrément, que dans les maisons paternelles & dans le commerce civil. Les Gramairiens n'ont paru qu'après la décadence de la Grèce. Cependant personne n'ignore jusqu'où ils poussaient la délicatesse du langage. Il n'y avait rien de comparable à ce qu'ils appellaient atticisme. C'était la politesse, l'élégance, la fleur de la plus fine expression. Personne n'ignore que Théophraste, après trente ans de séjour à Athènes, fut reconuu par une marchande d'herbe pour étranger, à sa seule maniere de parler; d'où on peut conclure que la langue du peuple n'était pas différente, comme parmi nous, de celle des honnêtes gens. Autre preuve,

Ambassadeurs à Athènes, pour la sommer de lui rendre obéissance. L'interpréte fit cette déclaration en Langue Grecque. Thémistocles ordonna de l'arrêter, & de le punir de mort, pour avoir exprimé en Grec les ordres des barbares. La fierté Athénienne s'indigna, & qu'on n'osa menacer sa liberté, & manquer de respect à son langage.

Quant aux Philosophes Grecs, il y a lieu de croire qu'ils n'enseignaient à leurs discipies, que les principes généraux, & qu'ils se réservaient avec soin les plus importantes connaissances, ou du moins, qu'ils ne les confiaient qu'à ceux qui se dévouaient entierement à la Philosophie; c'est ce qu'on peut inférer de la lettre, où Alexandre se plaint

qu'Aristote

qu'Ariſtote ait publié ſes recherches ſur les ſciences ſpéculatives. Si ce que vous nous avez appris en ſecret, dit ce Prince, vient à la connaiſſance de tout le monde, nous ne l'emporterons plus par-là ſur les autres.

Ces ſciences ſecrettes avaient un nom qui marquait leur importance, & le ſoin extrême des Philoſophes, à en dérober la connaiſſance au vulgaire.

L'étude de l'éloquence tenait le premier rang dans une République, ou l'art de manier les eſprits, conduiſait aux grands emplois. Les différentes factions avaient chacune à leur tête, un Orateur, & ſouvent pluſieurs, qui étaient grands Généraux, ou excellens hommes d'Etat. Les intérets, la gloire, la liberté

de la Patrie, leur étaient confiés. Le succès de leurs harangues était le présage de la victoire, & souvent la cause de l'exil des Orateurs, moins bien intentionnés. Les Princes chercherent à se les rendre favorables; ils étaient les principaux ressorts de la République. Tant d'avantages attiraient une foule de Citoyens à la Tribune, qui se disputaient le prix de la Parole. Quand on réfléchit au genre d'obstacles que Démosthène eut à vaincre, pour acquérir cet art difficile, on est convaincu de l'émulation générale à s'y distinguer.

L'éloquence était devenue si essentielle, que les courtisannes mêmes, s'y rendaient recommandables. On compte entr'autres Nicarette de Mégare, Léonce d'Athènes, Targelia,

qui, la premiere, gagna en Grèce, des partisans aux Rois de Perse, sur-tout Aspasie. Periclès s'attacha à celle-ci, à cause de ses profondes lumieres sur le gouvernement. On ajoute qu'on accourait chez elle, pour prendre ses leçons sur la Réthorique; que Socrate, que les femmes les plus qualifiées, s'empressaient à aller s'instruire dans son commerce.

Dans ces courtisannes, l'amour de la Philosophie était une espèce de voile à leurs désordres; un moyen adroit de faire la conquête des premiers hommes de l'État, & de s'attirer une considération, dont leur conduite les privait. Ceci n'est point une simple conjecture. Epictete compare ceux qui, de son tems, cher-

chaient à pallier leurs désordres ; aux courtisannes, qui, pour faire oublier leurs excès, affectaient de ne s'entretenir que de Philosophie, & des livres de la République de Platon.

S'il est vrai que les Athéniens conduisaient leurs femmes chez Aspasie ; était-ce en effet, pour qu'elle les instruisit ? ne les attirait-elles pas chez elle pour s'attacher Periclès, par les charmes des plus brillantes assemblées ? Les Athéniennes ne cherchaient-elles pas, par cette complaisance, à plaire à Periclès, à se faire un protecteur de l'homme, qui avait le plus d'autorité à Athènes ? Tombe-t-il sous le sens, que des hommes, dans une Ville, où il ne manquait aucune espèce d'instruction, & le

plus souvent si capables eux-mêmes de former leurs femmes, se déchargeassent de ce soin sur une courtisanne ? Est-ce la premiere fois que de vains prétextes ont servi à voiler les véritables causes des actions des hommes ?

Les Grecs n'avaient pas moins de soin de former les corps que les esprits ; il y avait dans toutes les Villes des Gymnases, des Palestres, où la jeunesse était instruite à la lutte, à la course, & à tous les exercices qui augmentent la force ou l'adresse. La Nature endurcie, fortifiée, par l'habitude du travail & des combats, produisait des corps sains, robustes & vigoureux. Les Grecs devaient cet usage aux idées primitives de perfection, qui longtems ne parut con-

siasme, n'excitaient-ils pas ? Ces jeux étaient une lumiere féconde, qui pénétrait l'esprit, enflammait le desir, & entraînait le génie au plus nobles efforts.

Chaque Ville, un peu considérable, avait ses jeux particuliers, qui avaient le même objet pour les Citoyens. Il semble qu'ils avaient seuls droit au concours. Les Savans, les Artistes, en y disputant la victoire, essayaient, pour ainsi dire, leurs forces, développaient leur talens par dégrés, & se préparaient, dans ces combats domestiques, à ceux qu'ils auraient à livrer un jour aux Athletes les plus redoutables de toute la Grèce.

On regarde Periclès comme le fondateur de ces derniers jeux. Il institua

tua les premiers à Athènes, en faveur des Musiciens ; le peuple lui en déféra la direction. La fête de Minerve fut fixée pour cette célébration, qui se fit constamment dans l'Odéon ou Théâtre public. Periclès établit des règles, sur l'ordre qui devait s'y observer, sur la maniere d'y présenter les ouvrages, & d'y jouer des divers instrumens. Comme il avait adjugé les prix ; cet honneur fut dans la suite attaché à la direction.

A son exemple, on en établit pour l'éloquence, l'Histoire, la Poésie Lyrique & Dramatique, & les autres arts libéraux, à Athènes, & dans toute la Grèce.

Ils se célébraient aux dépens des Directeurs ; le peuple en était si reconnaissant, que c'était pour ceux

qui lui avaient donné ces Fêtes, un titre qui les élevait aux premieres Charges de l'État. Ariſtide, malgré ſa pauvreté, fut directeur des jeux. On préſume que ſes amis en firent la dépenſe. Cimon de Syracuſe, avança à Platon, de quoi donner les jeux de danſe à Athènes, & Pélopidas fournit aux frais de ceux qu'Epaminondas célébra à Thebes, pour les joueurs de flute.

Cet inſtrument n'était point réputé infâme à Thebes, comme à Athènes, où il ne l'était devenu que depuis Alcibiade, qui le décria, en faiſant remarquer que les Athéniens étaient ſous la protection de Pallas, qui jetta la flute, & d'Apollon, qui écorcha le fluteur. Alcibiade ajoutait qu'il fallait abandonner cet art aux

enfans des Thébains, qui ne savaient pas parler.

Tels sont les principaux ressorts qui éleverent la Grèce au plus haut dégré de gloire, dans les sciences du Gouvernement, dans les vertus Militaires, & dans les chefs-d'œuvres du génie : moyens qui, après deux mille cinq cens ans, les rendent encore dignes de nos éloges & de notre admiration. Nous allons en considérer les effets, en comparant les Spartiates aux Athéniens.



# CHAPITRE VI.

*Les véritables Instituteurs des sociétés. Objet des Loix de Licurgue & de Solon. Leur différence donne aux unes une longue durée, & aux autres une grande réputation : on les met en paralelle, ainsi que leurs Auteurs & leurs Républiques. Ce qui résulte de cette comparaison.*

LES Législateurs sont les premiers Précepteurs du genre humain. Les deux plus fameux que la Grèce, & peut-être le monde entier, aient produits, sont Licurgue & Solon. Le premier fleurissait environ sept ans avant que les Grecs comptassent par Olympiades ; c'est-à-dire vers l'an

du monde 3180. Le ſecond commença à publier ſes Loix à Athènes, la deuzième année de la quarante-neuvième Olympiade; l'an du monde 3456. Ils donnerent tous deux une forme nouvelle à leur ville; tous deux conſulterent le bonheur de leurs Concitoyens, dans la promulgation de leurs Loix. Licurgue établit les ſiennes, ſur l'égalité, le néceſſaire, & la tempérance. Solon eut en vue l'union des ordres de l'État, l'équilibre de l'autorité & la proſpérité de ſa République. L'un fit conſiſter l'harmonie dans l'obéiſſance, le mérite dans un renoncement total; l'autre les fit dépendre d'une juſte ſubordination de la part du peuple, du zèle & des lumieres des Magiſtrats. Licurgue voulait que les Spar-

tiates fussent indifférens à tout, pour n'avoir besoin de personne, & apprissent à s'obéir respectivement, pour ne point tomber dans une dépendance étrangère. Solon inspira aux Athéniens l'horreur de la servitude, pour commander à leurs ennemis. Celui-ci ôta à Lacédémone, toute communication avec les étrangers, pour y conserver la simplicité des mœurs. Celui-là admit tout le monde dans sa Ville, pour augmenter sa puissance, & profiter des lumieres de ses voisins. Le Spartiate forma sa République, comme une famille qui devait moins penser à s'aggrandir, qu'à s'assurer d'une tranquillité durable. L'Athénien dirigea la sienne, comme s'il eût pressenti sa future grandeur. Enfin les Loix du premier,

regardent plus l'homme, tel qu'il doit être, & tendent plus à la perfection. Celles du second conviennent à l'homme, tel qu'il est, & n'aspirent qu'à l'utilité.

Sous les Loix de Licurgue, Sparte a joui peu de tems, sans mélange, sans trouble, & sans catastrophe de sa constitution. Aucun peuple ne l'a imitée; une fois détruite, elle n'a jamais pu se rétablir avec solidité.

Les Loix de Solon ont toujours été respectées à Athènes. Pisistrate, peu après leur promulgation, exerça sur les Athéniens un pouvoir absolu, & n'y changea rien. Alexandre, Demétrius Poliorcete, Sparte elle-même, les Romains, subjuguerent l'Attique tour à tour, & lui laisse-

rent ſes anciennes Loix. Rome rédigea la plûpart de celles des Douze Tables ſur leur modèle; & on peut dire que Solon gouverne encore preſque toute l'Europe.

Si l'on en excepte la frugalité, le mépris du luxe, le choix des Magiſtrats ou Sénateurs, le reſpect des enfans pour les vieillards, les exercices gymnaſtiques, les Ordonnances Militaires toutes les autres ſont cruelles, comme celles qui ordonnent d'ôter le jour aux enfans mal conſtitués, & qui permet aux autres, à certains jours de l'année, de ſe mettre en embuſcade, pour maſſacrer les eſclaves; indécentes; les jeunes filles paraiſſaient dans les exercices du corps toujours nues; Hors de-là, leurs cuiſſes étaient dé-



couvertes presque jusqu'à la ceinture. Si un mari, sur l'âge, avait une jeune femme, il pouvait la mener lui-même chez une homme qu'elle agréait. Un homme exigait d'un autre, qu'il le laissât jouir de sa femme. Toutefois l'adultère était défendu, & les Spartiates se vantaient qu'il était inconnu parmi eux. C'est du moins ce que signifie la peine décernée, contre les coupables. Ils étaient condamnés à payer un taureau, qui du sommet d'une montagne voisine, put boire dans l'Eurotas.

On connaît cette Loi singuliere, qui autorisait les enfans au vol, pourvû qu'ils ne fussent point découverts. On ne voit guère le but de ce précepte. Si c'était pour rendre les enfans adroits, c'était d'un grand

mal tirer un très-petit avantage. Les Habitans du Congo permettent le vol, mais à force ouverte. Du moins cette disposition anime le voleur du desir de vaincre, & celui qui peut être volé, du soin de se bien défendre. Ainsi l'un & l'autre, toujours sur leur garde, d'un crime qui se consomme rarement, retire l'habitude de la hardiesse & de la défiance; ainsi la Loi a une sorte d'utilité; ainsi dans cette coûtume du Congo, on sent que le Législateur, content de produire l'effet qu'il s'étoit proposé, a pris des précautions pour diminuer le préjudice que peut causer un succès trop facile. Le remède à la Loi est dans elle-même. Est-ce aux sauvages à donner des leçons aux Philosophes? On peut ré-

pondre : Eſt-ce aux Philoſophes à peupler la Terre de Sauvages?

Licurgue a procuré à ſes Citoyens un repos, qui n'était troublé que par les exercices d'eſcrime, où les grands, comme les petits, devaient ſe ſignaler; mais aux dépens d'une multitude d'Eſclaves, ſurchargés des travaux de la campagne, & des affaires domeſtiques. Les Spartiates paſſaient leurs jours dans les jeux, dans les entretiens. Les Ilotes étaient obligés d'avoir de l'induſtrie pour eux. Le beau ſecret de rendre la vie douce, à une partie des hommes, tandis que le grand nombre eſt accablé de fatigues & de miſere!

L'établiſſement de Sparte était trop contraire à la Nature pour

subsister. La supercherie qui fit passer le Législateur pour un Dieu, lui valut des Temples, de l'admiration, qu'on ne refuse point au merveilleux, & ne pût empêcher que les Spartiates ne se rapprochassent bientôt de l'humanité. Les neuf mille Parts, d'autres disent Douze, étaient confondues du tems d'Agis, & il y avait à peine, dans toute la Ville, cent Citoyens, qui possédassent des Terres. Les Rois, les Généraux, accoutumés aux délices asiatiques, vendaient à prix d'or leur liberté, & celle de leurs Alliés. Si Sparte eut de grands hommes, leur gloire fut de peu de durée. La République ne sut pas profiter de leurs victoires, & Thebes là moins considérable de

toutes les Ligues Grecques, par une ſeule bataille, les réduiſit à la derniere extrémité.

Solon diminua le nombre des Eſclaves, augmenta celui des Citoyens, les encouragea au travail, punit l'oiſiveté, reſſerra les liens des familles, ramena les Peres à leurs devoirs, modéra le luxe des femmes, leur recommanda l'honnêteté, couvrit la débauche d'infâmie, enfin inſpira aux Athéniens le goût des mœurs, des talens, de la gloire. Athènes l'avait choiſi pour réformer ſes Loix, à cauſe de ſa ſageſſe. Sans ruſe, ſans brigue, de la part du Légiſlateur, ſes ordonnances furent reçues. La volonté ſeule dicta le ſerment de les obſerver, & on ne le viola jamais.

Eclairée par des Loix ſi ſages,

Athènes commanda à la Grèce, fit trembler les Perses, opposa une résistance opiniâtre, aux victoires des Macédoniens, se releva de ses revers, fut respectée de ses vainqueurs, qui ne pouvaient oublier la foule d'hommes illustres, qui étaient sortis de son sein.

Telle est la différence qu'on remarque depuis l'existence du monde, entre des Peuples guidés par des lumieres puisées, dans la raison & la nature, & ceux qui suivirent des Loix plus extraordinaires que praticables, qui enchaînent plutôt qu'elles n'attachent. Un Législateur, comme nous l'avons dit au commencement de ce Chapitre, est un Maître à qui on n'obéit qu'à raison de l'utilité de ses institutions, & de la possibilité de

les exécuter. Quand on y apperçoit l'un & l'autre, c'eſt un aſtre bienfaiſant, qui vivifie & féconde les germes de toutes les vertus. Dans le cas contraire, je compare la légiſlation à ces phenomènes, dont l'apparition étonne, attire nos regards, & ne cauſe que des mouvemens de curioſité, ou d'une ſtérile admiration.

Nous finirons cette article par une maxime de Solon, que tous ceux qui exercent la puiſſance légiſlative, ne devraient jamais oublier. En donnant des Loix, dit ce Sage, ayez égard aux facultés de l'homme : ne puniſſez pas le grand nombre, ſi l'exemple du châtiment ne produit que peu d'effet ; ni le petit, s'il n'en réſulte une grande utilité.

## CHAPITRE VII.

*Méprise d'un Auteur de ce tems. Les grands Empires ont besoin de grands Hommes. Le Gouvernement y veille à l'Education publique. Les Grands, loin de retarder les propres du Génie, y contribuent. Les petits états, quelques soins qu'ils donnent à l'instruction, produisent peu d'hommes illustres.*

On ne nie point la nécessité d'une bonne éducation ; mais on prétend que ce soin si cher aux états médiocres, est négligé, & même oublié par le Gouvernement des Monarchies considérables. Un Auteur, dont l'Ouvrage est recherché, & mérite

de

de l'être, à plus d'un titre, avance
» qu'il ne faut pas comparer, à l'é-
» gard de l'éducation, les grands
» Empires aux petits États. On sent,
» ajoute-t-il, rarement dans les grands
» Empires, le besoin pressant d'un
» grand homme. Les grands Etats se
» soutiennent par leur propre masse.
» Il n'en est pas ainsi d'une Répu-
» blique telle, par exemple, que celle
» de Lacédémone. Elle avait à sup-
» porter, avec une poignée de Ci-
» toyens, le poids énormes des Ar-
» mées d'Asie. Sparte ne devait sa
» conservation qu'aux grands hom-
» mes, qui naissaient successivement
» pour la défendre. Aussi toujours
» occupée du soin d'en former de
» nouveaux, c'était sur l'éducation
» publique que devait se porter la

» principale attention du Gouverne-
» ment.

» Dans les grands États, on eſt
» moins expoſé à ces dangers, & on
» ne prend pas les mêmes précau-
» tions. Les gens en place y ſont
» chargés de trop d'affaires, pour
» veiller à l'éducation publique....
» D'ailleurs que d'obſtacles l'intérêt
» perſonnel ne met-il pas dans les
» grands Empires, à la production
» des gens de génie ? Il faut que
» la gloire ſoit, comme l'argent, l'é-
» change d'une infinité de plaiſirs, &
» que les honneurs ſoient le prix du
» mérite. Or l'intérêt des puiſſans, ne
» leur permet pas d'en faire une auſſi
» juſte diſtribution.

*On ſent rarement dans les grands Empires, le beſoin preſſant d'un grand*

*homme*. ? Comment se forment les grands Empires ? Par la soumission volontaire de plusieurs Nations au chef, ou par ses conquêtes. On ne consent à obéir qu'à un homme, dont les qualités éminentes méritent de commander. On ne parvient point à conquérir sur ses semblables, sans une force bien dirigée. Pour employer la force, il faut de l'ambition qui suppose de l'élévation dans l'ame. Pour l'employer avec succès, il faut un génie qui l'élève au-dessus d'une force égale, ou qui supplée à l'inégalité. Comment un grand Empire se gouverne-t-il ? Par de justes combinaisons, en unissant toutes ses parties d'un lien commun, en imprimant aux ressorts une action qui concourt au but général, en saisissant leur en-

droit faible, en y remédiant à propos, en usant avec prudence de l'autorité, en donnant des Loix propres au corps & aux membres. Combien cette faible esquisse d'une sage administration, ne demande-t-elle pas de sagesse, d'intelligence & de capacité ? Oserait-on prétendre qu'elles ne font pas le grand homme ?

Comment se conservent les grands Empires ? Cet art consiste à entretenir l'ordre au-dedans, & le respect au-dehors ; à faire craindre sa puissance, plutôt qu'à l'employer ; à n'entreprendre que quand on a lieu de compter sur la réussite; en un mot, dans une attaque nécessaire, & dans une défense heureuse. Quelle prévoyance, quelle activité dans le

Monarque, & dans ceux en qui il met sa confiance ? Quels soins, quelle attention de la part du premier, pour se donner de dignes successeurs, & pour former des sujets capables de remplacer ses Ministres ? Que dis-je ? l'honneur de partager le poids des affaires, le desir de mériter la bienveillance d'un Maître éclairé, excitent l'émulation parmi tous les grands de l'État. Ils n'épargnent ni veilles, ni travaux, pour s'attirer la faveur, pour l'emporter sur leurs concurrents.

Voilà le tableau des grands Empires dans leur splendeur. On n'a qu'à ouvrir l'Histoire, pour être étonné de la multitude des grands Hommes, qui ont accompagné les Conquérans, & servi les Potentats.

de Philippe, reçut des éloges & des marques d'estime particuliere de la part d'Alexandre. Cæsar donna sa confiance à Ciceron, qui avait suivi le parti de Pompée; Auguste pleura sa mort, & vécut familierement avec les beaux génies de Rome.

Ces grands Princes ne sentaient-ils pas l'utilité des grands hommes? Ne les regardaient-ils pas comme les colonnes de l'État, comme les arcs-boutans du Trône? Leur rareté n'était-elle pas la marque assurée d'une ruine prochaine? L'Empire Romain perdit de sa puissance & de sa gloire, dès que le génie cessat de briller. Depuis Titus, jusqu'aux Conquêtes des Barbares, dans l'Occident, à peine compte-t-on quelques Généraux, qui défendirent les Provinces

livrées au pillage & aux dévaſtations.
L'occident n'avait-il pas alors le beſoin le plus preſſant de grands hommes ? On n'en trouva plus, uniquement parce que l'éducation avait été trop négligée. L'énorme maſſe de l'Empire, put-elle ſe ſoutenir d'elle-même ? Non : elle écroula faute d'appui.

Au commencement de ce ſiécle, n'avons-nous pas eu lieu de regretter les Généraux, qui, à la fin du précédent, avaient porté la gloire de la France à ſon comble ? Après les malheureuſes journées de d'Ohcſtet, de Ramillies, de Malplaquet, le Royaume était dans une conſternation générale. Villars lui montra qu'il pouvait vaincre encore, & l'État fut ſauvé.

*Les gens en place y sont chargés de trop d'affaires, pour veiller à l'éducation publique?* Nos Académies, nos Universités, nos Colléges, ne sont-ils pas de la fondation de nos Rois, de nos Princes, & de nos plus grands Ministres? Les premiers jours du Règne de Louis XV ont été marqués par une libéralité sans exemple, envers l'Université de Paris. Par une suite de cet esprit de prévoyance & de tendresse, vraiment paternelles, le meilleur des Rois vient de fonder une Ecole Militaire, où les plus grands Maîtres instruisent la jeune Noblesse, dans l'art des Conquérans.*

---

* Un si bel exemple est imité par l'Impératrice Reine, par la Czarine, & par le Roi de Pologne.

*D'ailleurs quels obstacles l'intérêt persxonel ne met-il pas, dans les grands Empires, à la protection des gens de génie?*

On dirait qu'il est réservé à la prospérité des Royaumes, d'être la nourrice du génie. Des mouvemens compliqués, mais majestueux, y pénétrent l'esprit d'un doux saisissement. Le récit des exploits y porte une chaleur active. Le tumulte des combats aiguillonne sans cesse les ames. Les chants de victoire font, pour ainsi dire, fermenter le courage; l'allégresse publique, l'appareil somptueux des fêtes & des réjouissances inspirent un enthousiasme impérieux, une ardeur dévorante, pour les grandes choses.

L'intérêt perſonnel ſe tait dans ces beaux momens. La gloire nationale l'entraîne dans ſon tourbillon. Tous les eſprits concourent à l'envi, à augmenter les ſuccés. On eſt trop occupé à en jouir, pour deſcendre à des idées de perſonnalité, qui iſolent l'homme, & ne l'enlevent d'une carriere honorable, que pour le dépouiller de la part qu'il a dans les triomphes de l'Etat.

Si l'intérêt perſonel nuit autant qu'on le lui reproche, ce n'eſt donc que dans ces tems, où l'Empire fatigué de ſa propre grandeur, & revenu de l'ivreſſe de ſes avantages, ſe livre aux charmes du repos. Alors, ſelon l'Auteur que nous combattons, les Grands cherchent à s'attribuer ut l'honneur, & à affecter un éclat

exclusif. Mais quand le génie triomphateur semble endormi, a-t-il perdu tout droit à notre admiration? Cesse-t-on de révérer les talens, dès qu'ils ne sont plus employés? La France avait-elle moins de reconnaissance pour Armand, après la prise de la Rochelle, pour Condé, vivant en Philosophe à Chantilly, & pour Maurice, dans sa retraite de Chambord? Le génie qui attire nos respects dans ses opérations, en jouit même après sa mort. On se rend recommandable, par la seule considération qu'on lui accorde. L'amour propre saisit avidemment ce moyen de se conserver l'estime publique. Plus les autres sont rares, plus celui-là est recherché; quand on ne peut plus être Cæsar, on est Mécène.

Ce nom eſt devenu ſi célébre, qu'il eſt encore l'objet de l'ambition des Grands. Peu contens d'honorer les Savans, ils les ont comblés de bienfaits. Un particulier a gratifié un Auteur, d'une ſomme conſidérable pour une ſimple dédicace, & a donné pour toujours ſon nom aux heureuſes épitres dédicatoires. ( *a* )

Un Duc de Saint Aignan a joint à une récompenſe de ce genre, la rare attention d'en prolonger l'utilité. ( *b* ) On ne finirait pas ſi l'on voulait nommer tous les Grands qui

---

( *a* ) On les nomme dédicaces à la Monthoron.

( *b* ) Ce Seigneur fit donner à Bourſault vingt-cinq louis, tous les trois mois, pendant un an.

ont fait des libéralités aux Savans. Si quelques-uns sont morts dans l'infortune, on doit l'imputer à la fatalité des circonstances, à leur propre inconduite, & non à l'orgueil de l'intérêt personel.

Quant à la nécessité où l'on met les petits Etats, comme Lacédémone, de porter la principale attention sur l'éducation publique, pour se procurer toujours des grands hommes nouveaux : Nous osons assurer que ce principe n'est pas mieux fondé que les précédens. Lacédémone a produit peu de grands hommes en comparaison d'Athènes. L'Histoire de la Grèce le démontre. Sparte n'eut point de part à la gloire de Miltiades aux Champs de Marathon. A la bataille de Salamine, Euribiades,

Général de la Flotte Lacédémonienne, effrayé de la ſupériorité des Perſes, voulut ſe retirer dans le détroit du Péloponèſe. Il leva brutalement le bâton ſur Thémiſtocle, qui s'efforçait de l'en diſſuader, & qui lui fit cette belle réponſe : frappe ; mais écoute. Agéſilas fit quelques courſes en Aſie, où il eut d'aſſez faibles avantages ſur Tiſſaphernes. Voilà ſans doute ce qu'on appelle ſoutenir, avec une poignée de Citoyens, le poids énorme des Armées d'Aſie. Liſander s'unit aux Perſes, pour enlever à Athènes, la ſupériorité qu'elle avait ſur mer. Cléomenes appella Antiochus à ſon ſecours, pour ſubjuguer la ligue Achéenne. Voilà une idée des plus grands hommes & des plus hautes entrepriſes de Sparte. On voit

qu'elle ne réussit guère, malgré les exercices continuels de sa jeunesse, à en faire des Héros.

C'est un défaut propre à tous les petits états, & attesté par tous les Historiens. Nous avons prouvé que les Empires d'une vaste étendue, n'ont pas moins à cœur l'éducation que les moindres, & qu'en croyant dire des vérités nouvelles, on nous donne souvent des erreurs absurdes.



## CHAPITRE VIII.

*Patrons, Prêtres, premiers Maîtres de Rome. L'Agriculture & la morale réduisent l'art d'élever les enfans en action. Honneurs & privilèges instruisent les Romains. De la Langue Latine. De quoi composée, de l'étude des Lettres Grecques. Passion des Grands de la République. Inconvéniens qui en résultent.*

LES Romains, vil ramas de vagabonds & de brigands, ne doivent point être comptés au nombre des Peuples policés, sous leur Fondateur. Romulus passa son Règne en ruses, pour attirer des femmes dans sa Bourgade, & en petites guerres, pour affermir son établissement. Tou-

tefois on trouve des traces d'inſtruction dans la diviſion qu'il fit de ſes Sujets, en guerriers, ſénateurs, patrons & clients. Non-ſeulement les patrons protégeoient leurs clients, mais encore ils les inſtruiſoient de ce qui étoit avantageux ou contraire à leurs intérêts.

Ces patrons tirés de la plus haute nobleſſe, peuvent donc être regardés comme le premier collége inſtitué pour l'inſtruction publique. Romulus attira à Rome des Prêtres, & Devins de l'Etrurie, qui enſeignerent tout ce qui a rapport au culte des Dieux, & donnerent quelque forme aux cérémonies religieuſes; ainſi l'autorité divine & humaine concoururent à preſcrire des devoirs ci-

vils, & un tribut d'hommages envers les Dieux.

Ces préceptes étaient bien faibles pour amollir des cœurs féroces, & les plier au joug des mœurs. Numa étendit le culte extérieur, y introduisit une nouvelle pompe, créa des Pontifes & des Prêtres nouveaux. Par l'appareil magnifique des cérémonies, il inspira tout à la fois le desir de ces spectacles & la crainte des Dieux. Ces Fêtes fréquentes adoucirent peu à peu les caracteres, & étaient peut-être le moyen le plus efficace de modérer l'ardeur guerriere & bouillante des Romains.

Les Pontifes veilloient à l'observation des cérémonies, les ensaignaient au Peuple, & défendaient toute in-

novation. Il y avait une autre espèce de Prêtres nommés Fécialiens, qui étaient comme les dépositaires & les conservateurs du droit public. Ils étaient chargés de régler les différends entre particuliers. Il n'était permis d'en venir à l'offensive, que quand ils avaient épuisé toute voye de conciliation. Si Rome avoit reçu quelques dommages ou quelques injures de ses voisins, ils allaient auprès d'eux faire leurs plaintes, & expliquer les raisons & les droits des Romains. Ceux-ci ne pouvoient déclarer la guerre, que leur entremise n'eût été sans effet; & on attribue le sac de Rome par les Gaulois, au mépris de cette formalité. Ainsi leur collége s'intéressait à l'ordre civil & politique, comme celui des Pontifes, à l'ordre divin & moral.

A ces premiers maîtres, on en ajouta un autre, l'agriculture. En cultivant la terre, dit un ancien, on cultive l'ame. Les soins rustiques, sont une espèce de breuvage, qui assoupit l'ardeur des combats, la voix de l'injustice, & fait aimer la concorde. La simplicité de la vie champêtre, l'habitude d'un travail continuel, en occupant les hommes, les attachent aux productions de la terre, les unit entr'eux par les liens de l'égalité, par les charmes d'une frugalité commune, & par l'innocence & la paix d'une bonne foi réciproque. Numa établit des Officiers qui parcouraient les bourgs, recompensaient les laboureurs vigilants, & réprimandaient la paresse des autres.

Ces établissemens eurent de si

heureux succès, que le tableau qu'on nous trace des Romains sous Numa, ressemble à celui de l'âge d'or. Ils trafiquaient ensemble, sans crainte & sans défiance, se visitaient avec cordialité, s'entraidaient avec zèle, s'empressaient à exercer l'hospitalité. La clémence, la justice du Roi portaient leur douce influence jusques sur les peuples voisins; ensorte que l'on compare sa sagesse, à un Zéphir caressant, dont la douce haleine rafraîchissait toute la Contrée; à une source pure, qui, se partageant en une infinité de ruisseaux, arrosait & fertilisait l'Italie entiere.

On reproche à Numa de n'avoir fait aucune Loi concernant l'éducation publique. Est-on bien fondé?

Son Ordonnance qui prefcrit aux filles à marier, la décence des habillemens & des mœurs, une modeftie févere, & aux femmes, l'amour de l'honnêteté, des bienféances, de la fobriété ; qui leur défend une vaine curiofité, & l'intempérance de la Langue : Tout ce qu'il imagina pour guider les hommes à la vertu ; le choix qu'il fit des états où elle était le moins expofée ; ne font-ce pas là des leçons préférables à des préceptes vagues ? Rendre le genre humain meilleur, n'eft-ce pas l'inftruire ? N'eft-ce pas montrer la vraie méthode de le former ? Qu'on fe rappelle la foule de grands hommes que la vie champêtre enfaignée, encouragée par Numa, a

produits

produits, & l'on ſera convaincu que ce Prince ne pouvait fonder une plus belle Ecole.

La Langue Latine, dans ſes commencemens, n'était qu'un mélange biſare de la Langue des Grecs, des Etruſques & des autres peuples d'Italie. C'eſt ainſi que le langage franc, ne fut d'abord qu'un Latin corrompu. L'idiôme ſe perfectionna dans la ſuite, par le beſoin qu'on eut de la parole, & par l'émulation que la rivalité excita entre les Orateurs. Au reſte, il y eut à Rome des maîtres, qui enſeignaient les principes & la pureté de la Langue.

Nous remarquerons en paſſant que le goût du vieux langage, ſubſiſta à Rome juſqu'au ſiècle d'Auguſte, où quelques Ecrivains, même des plus

polis, semblerent se faire gloire de le mêler à leur diction. C'est encore ainsi que le style marotique a été souvent imité parmi nous, malgré les réclamations du bon goût.

La passion des armes réveillée à Rome, par la nécessité de la guerre, ou par les mouvemens secrets d'une sorte de prédestination à la conquête du monde, éloigna longtemps les Romains des connaissances étrangères, à l'esprit national. L'éducation se borna alors aux exercices du corps, qui sont des préparations à l'art Militaire. L'expérience avait guidé les Généraux; l'honneur du triomphe, les récompenses, les privilèges acheverent leur instruction. On fit bâtir aux dépens du public, une maison à Marcus, Valerius, frere de Publicola.

Mais les témoignages de reconnaiſſance de ce genre, furent rares. Il eût été honteux de mettre ſon ſang & la victoire à prix, & de ſervir la Patrie par un vil intérêt. Les plus beaux privilèges accordés aux grandes actions, étaient les acclamations du peuple, & toutes les marques de la plus haute conſidération. On rapporte entre les autres, qu'il fût permis au même M. Valerius, de faire ouvrir ſa porte en dehors. Ces prérogatives étaient deſtinées, ainſi que la couronne de Chêne, décernée à celui qui avait ſauvé la vie à un Citoyen, uniquement à diſtinguer ceux à qui on les déférait.

Caton d'Utique s'étant chargé de donner au Peuple des jeux, au nom

de Faonius son ami & nouvel Edile, n'offrit point aux Musiciens & autres personnages de ces jeux, des couronnes d'or, comme c'était l'usage, mais de branches d'Olivier sauvage. Au lieu des riches présens qu'on faisait dans ces fêtes aux pauvres, il distribua aux Grecs des herbes & des fruits, & aux Romains, de petits pots de terre, pleins de vin, de la chair de porc, de petits fagots, &c. Le collégue de Faonius célébrait en même tems, dans un autre Théâtre, des jeux, avec la magnificence accoutumée, & il ne s'y trouva presque personne.

Ces éloges, ces honneurs étaient les principes lumineux qui portaient les Romains à la vertu & à l'héroïsme. Ainsi réduits en action, ils en-

flammaient du desir du bien, mieux que toutes les exhortations des Pédagogues. Ce genre d'éducation ne donnait point de vaines connaissances, de puériles subtilités ; mais il créait des mœurs & des Héros.

Dans les plus brillantes époques des Empires, toute l'attention du Gouvernement a porté sur les cœurs ; les plus sages Législateurs ne semblent avoir eu en vûe, que la gloire de faire fleurir une saine morale. C'est où devait naturellement les conduire l'intérêt de la Religion qui les animait.

L'éclat pur des mœurs avait trop vivement frappé les hommes, pour qu'ils n'imaginassent pas quelque moyen de l'accroître. La culture de l'esprit, en donnant une nouvelle

existence à l'homme, & presque à tout ce qui l'environne, parut merveilleusement propre à remplir cet objet. Il est plus facile de tendre au bien, quand on le connait. La vertu ambrassa avidemment ce systême. Avec son secours, elle devint plus belle, étendit son empire, & en assura la durée. L'intelligence à son tour, en emprunta un vernis, qui l'éleva au-dessus d'elle-même, ou plutôt lui montra sa véritable destination. C'est en travaillant pour les mœurs, qu'elle était réellement une émanation céleste. La morale fut la premiere maîtresse des Nations, & le berceau des Sciences. Mais, par une erreur assez ordinaire, on transporta aux dons de l'esprit, la gloire primitivement dûe aux mœurs. On

oublia que les unes ne s'étaient rendu recommandables, qu'en servant les autres, & qu'elles n'avaient qu'une lumiere de réflexion. Sur cette fausse idée, on abandonna l'ame à ses propres forces, & on ne s'occupa qu'à augmenter, & qu'à orner les facultés intellectuelles.

Les Romains ne tarderent pas à commettre cette faute; ils se livrerent avec emportement à l'étude des Sciences, & d'abord les mœurs pancherent vers leur déclin. On ne se soucia plus d'élever les enfans dans la vertu. On ne s'inquiéta qu'à en faire des hommes instruits. On les confia à des esclaves, comme avaient fait les Grecs. Tels furent un Sarpedon, qui éleva Caton d'Utique, & qui en fut sévérement repris, pour

l'avoir mené faire sa Cour à Sylla ; dont la maison semblait un cachot & une boucherie ; un Chilon, affranchi de Caton le Censeur, qui ne voulût point lui confier son fils, quoiqu'il enseignât plusieurs grands de la Ville.

De graves personnages s'oppofaient de tems en tems à un usage si condamnable. Le sévère Censeur que nous venons de nommer, malgré les grandes affaires, dont il ne cessa d'être chargé jusqu'à la mort, fit lui-même l'éducation de son fils ; ne voulant point qu'il fût redevable à un esclave, d'une chose aussi précieuse que les Lettres.

Les Romains, après leurs premieres études, suivaient les Orateurs les plus renommés de Rome, & allaient

à Athènes & à Rhodes, pour y puiser les vrais secrets de l'éloquence, & le goût des Lettres Grecques. Je ne sais si cette derniere étude les dédommageait du tems qu'ils dérobaient à leur propre Littérature. Mais il me semble qu'on pourrait la regarder comme une des causes de la longue enfance, où la Langue Latine resta ensevelie. La prudence voudrait qu'on n'enviât rien à ses voisins, que quand on aurait tout tenté pour se passer d'eux. Il est beau de savoir les Langues Etrangères; mais notre premiere obligation est d'apprendre la nôtre. En suivant cet ordre, chacun la porterait à la perfection dont elle est capable. En le renversant, elle n'y arrive qu'à pas lents, & souvent jamais. D'où il

résulte qu'on ne parle bien ni la sienne, ni celle des autres.

Mais à ces guides de l'esprit, ils joignirent constamment la recherche des Philosophes, tant pour éclairer leur ame, que pour se fortifier dans la science du Gouvernement. Cicéron prit les leçons de Philon, de la Secte Académique. Marcus Brutus était versé dans toutes les Sectes ; il préférait la Platonicienne, & admit à sa familiarité Ariston, qui la professait. Caton d'Utique se lia avec Antipater de Tyr, Stoicien très-habile dans la morale & dans la politique.

Pour acquérir des connaissances plus justes, sur les Loix Romaines, ils gagnaient l'estime deçeux qui étaient à la tête des affaires. Cicéron

s'était dévoué à Mutius Sævola, la premiere perſonne du Sénat, pour l'intelligence du droit public : & Caton le Cenſeur, à Valérius Flaccus, homme diſtingué, & d'une rare expérience. Les Romains n'épargnaient rien pour acquérir tous les genres de Sciences ; ils ne s'ingéraient point au manîment des affaires, ſans s'être mis en état d'en ſupporter le poids, à l'avantage de la Patrie.

Les Ecrivains de Rome composerent d'abord leurs livres en Grec, que le public, dont le ſuffrage n'eſt pas toujours à dédaigner, n'entendait pas ; par conſéquent les genres qu'ils traiterent, firent peu de fortune, comme nous l'avons dit de la

Tragédie, dans un Ouvrage actuellement sous presse.

C'est ainsi que la méthode d'enseigner des Romains, embarrassée d'objets étrangers, & qui l'emporterent longtems sur le fond principal, n'eût pas toujours une *franche allûre*, comme dit Montagne, & produisit plus de beaux esprits que de vrais génies.



# CHAPITRE IX.

*Art Militaire des Modernes. De leurs récompenses. De l'esprit de corps. Fausse prévention des Fondateurs de Colléges. Langue maternelle, négligée dans les Ecoles publiques. Projet pour y faire fleurir les mœurs, recommandé aux chefs des Universités.*

LES hommes ne sont que des imitateurs les uns des autres. Les Grecs suivirent les traces des Ægyptiens, des Chaldéens, des Phéniciens. Les Romains, celles des Grecs, & les Modernes, celles des uns & des autres. L'imitation fait beaucoup perdre aux originaux. Nous sommes au-

dessous de nos modèles, par notre méthode de former la jeunesse. Les Anciens voyaient tout en grand, & il semble que les Modernes n'ont saisi que les détails, ou des faces particulieres. On ne peut refuser aux Princes, qui se sont partagés les dépouilles de l'Empire Romain, de l'ambition, de l'intrépidité, des connaissances Militaires. Mais le desir des conquêtes, le soin de s'y affermir, & les charmes attachés à la possession, absorberent toute autre idée; & il en fut des Etats formés des débris de l'Empire d'Occident, comme de Rome elle-même, dans ses premiers accroissemens. L'esprit guerrier fut l'unique qu'on prit à tâche de cultiver.

Ce n'est que dans les tems posté-

rieurs qu'on sentit la nécessité de l'instruction ; & que le Gouvernement forma des établissemens en faveur de la jeunesse. Il me semble qu'on fit trop peu d'attention d'abord aux coutumes des Romains. Ils avaient adopté ceux des usages des Peuples vaincus, qui renfermaient quelque utilité relative à la législation, à la morale, à l'art Militaire, &c. Cette adoption servit de premier dégré à leur grandeur. Les Nations qui les subjuguerent, contentes des Domaines de leur Empire ; abandonnerent leur systême politique, ou n'en emprunterent que des choses qui retarderent leur illustration. . . . . .

On négligea ces honneurs, ces privilèges que Rome avait accordés aux belles actions. La gloire de vaincre

des Peuples, qui avaient ſoumis la terre entiere, fut le ſeul aiguillon qui portât la multitude aux combats. Ces barbares, qui n'avaient que des bras, laiſſerent tout l'honneur aux Chefs qui les conduiſaient. Ceux-ci ne recompenſerent la valeur, que par quelques éloges particuliers ; & pouſſerent néanmoins leurs conquêtes, parce que les armes étaient devenues une manie générale.

En ne fixant point de récompenſes au mérite, on le força à agir pour lui-même. De-là, ce nombre de Royaumes, qui diviſe l'Europe. La plûpart, trop faibles pour nuire à leurs voiſins, envient leur gloire & leur proſpérité, & font des efforts continuels pour s'aggrandir. De-là ces guerres fréqu entes,

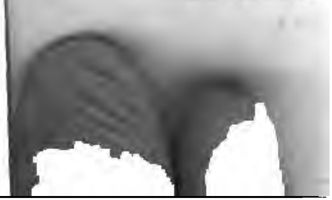
qui les ruinent & les dépeuplent ; ou qui ne les étendent que pour les écraser sous une plus grande masse.

Chez les Anciens, on ne couronnait que les actions héroïques, & celles-ci consistaient à procurer l'avantage public. Les modernes ont mêlé à cet intérêt un faux point d'honneur, qui souvent le leur fait oublier pour s'entredétruire. On ne sacrifiait sa vie autrefois qu'à la Patrie ; on la perd aujourd'hui pour un monstre indéfinissable, qui mine l'Etat, & dévore les Citoyens. Parmi nous, un geste pareil à celui d'Euribiades, que nous avons cité, eût fait perdre une victoire décisive. Un des plus grands Généraux d'Athènes, sauva la République en le méprisant.

Dans l'antiquité, la gymnastique

avait un double objet. Elle élevait le courage, endurcissait le corps aux travaux & aux fatigues. Dans nos Tournois, on n'avait en vûe que d'exciter la valeur; la force y succombait souvent sous les ruses de l'adresse. Ils n'avaient ni l'une ni l'autre utilité, à moins qu'on ne prétende que ce que l'adresse y gagnait, équivalait à tout. Mais apprendre qu'elle peut suppléer à la force, c'est inspirer du dédaing pour celle-ci; c'est substituer à une action vive & forte, un équilibre qu'un souffle peut rompre.

D'ailleurs, depuis l'invention des armes à feu, l'adresse a peu d'influence dans les combats. Si l'on y en remarque encore, elle est plutôt dans l'estimation des distances, que



dans l'agilité des mouvemens du corps. Aussi est-on obligé de ne laisser aux Troupes que leur armes, le jour d'une action; & de fournir pour les marches, des voitures aux bagages. Les Romains suffisaient à tous les fardeaux; armure pesante, vivres pour plusieurs jours, longues marches, rien ne les décourageait, parce qu'ils avaient contracté l'habitude des plus pénibles travaux.

Longtems les Armées Romaines ne furent composées que de nouveaux enrollés. Ils étaient Soldats avant d'avoir pris les armes, & n'avaient pas besoin d'être exercés. Les jeux de leur jeunesse leur avaient enseigné à manier l'épée, & le javelot. Il faut dresser longtems nos Troupes, & les meilleurs Capitaines sont contraints

de temporiſer, & n'oſent ſe hazarder avec des recruës.

Les Anciens ne connaiſſaient point ce que nous appellons *eſprit de corps.* L'amour de la Patrie, l'ardeur nationale étaient leurs ſeuls guides. Ils l'emportaient encore par-là ſur nous. Car, ou chaque corps a un eſprit particulier, ou il ne l'a pas. Dans le premier cas, il eſt bien difficile de tourner ces eſprits divers à un même but; & ils demandent, dans les chefs, bien des précautions que l'importance de leurs fonctions ne leur permet pas toujours de prendre. Dans le ſecond, ſi cet eſprit eſt le patriotiſme, eſt-il tems de l'inſpirer, quand il en faut faire uſage? Eſt-on le maître de donner de telles impreſſions à tous les âges? Pour ani-

mer le Soldat, ſuffit-il de lui préſenter une vertu qu'il ne connaît pas? L'expérience ne démontre que trop le contraire. La guerre eſt un métier pour les Grands, qui n'aſpirent qu'aux titres qu'il procure; & pour les autres, qui ne le regardent que comme un moyen d'avancer leur fortune.

Malgré cette différence, que l'éducation met entre les Anciens & les Modernes, dans l'art militaire; il y aurait de l'injuſtice à ne pas convenir que les derniers ont vu & voyent encore de grands hommes. Que ferait-ce ſi au lieu de diſtinctions données dans le ſecret du cabinet, & qui ſont ſouvent ignorées hors des familles des titulaires, on honorait le mérite, de ces triomphes, où le Général recevait avec

pompe les acclamations de la République en corps ? Si au lieu de récompenses pécuniaires, les subalternes étaient comblés d'éloges à la tête des Armées ?

Félicitons-nous des heureux succès de nos moyens si inférieurs à ceux de l'antiquité. Mais achevons de détailler les vices qui se sont glissés dans les autres parties de l'instruction. Nos réflexions auront sans doute le sort de tant de traités faits sur cette matiere. Qu'importe, quand le desir d'être utile est commun à plusieurs, il produit quelquefois une véritable utilité.

L'objet principal de nos Colléges, est l'Etude des Langues mortes. L'espèce de vénération qu'un reste de goût a inspiré dans des tems barbares,

pour les Romains & les Grecs, la réputation que s'acquit le Clergé, en balbutiant leurs Langues, firent croire qu'elles étaient le fondement de toute ſcience humaine. C'était beaucoup alors d'entrevoir quelques branches d'un tronc enſeveli dans la fange. L'eſpèce paſſa pour le genre, & s'attira l'attention univerſelle. On était comme accablé du poids de l'ignorance; on ne penſa qu'à s'en débarraſſer au plutôt. C'eſt pourquoi l'eſprit eut la préférence ſur l'ame, qui ſuivant l'ordre naturel, l'avait eue ſur lui précédemment.

C'eſt dans cet enthouſiaſme, pour les faibles lueurs que jettaient les ſciences, qu'on fonda des écoles publiques. La connaiſſance du Grec & du Latin était néceſſaire pour puiſer

dans les ſources. Mais longtemps, elle ſervit de bornes aux études. On n'en retira d'autre fruit que de miſérables diſputes, & quelques erreurs théologiques. On ne peut penſer au nombre des ſiècles qu'elles occupèrent ce que l'on appellait les Savans, ſans une ſorte d'indignation. Comme on n'apprenait que des mots, on ne s'occupait que de mots.

N'y a-t-il pas lieu de s'étonner que nos Univerſités, toutes aſſez-bien compoſées, n'ayent pas encore ſenti que leur fondation eſt vicieuſe dans ſon principe ? comment les Anciens, ſi attentifs à faire précéder la morale dans leurs écoles, ne les ont-ils pas rappellés par leur exemple, au but primitif de leur inſtitution ? Le ſavoir n'eſt-il pas avili par des mœurs

corrompues ?

corrompues ? Le détail des qualités requiſes au parfait Orateur où entre Cicéron, ne prouve-t-il pas aſſez que les Sciences ne fructifient que dans une belle ame ? Voit-on le laboureur jetter de bonne ſemence dans une terre mal préparée ? On prodigue des encouragemens à la diligence & à l'application, & rien au caractère; des éloges à l'étude, & on ſe tait ſur les belles actions; des prix aux compoſitions de l'eſprit, & je ne ſçais qu'elle indifférence aux bonnes mœurs.

Un préjugé, louable pourtant, a fondé les Colléges pour l'étude des Langues. Un zèle éclairé doit ajouter une diſpoſition nouvelle, qui ſuit naturellement de l'eſprit des Fondateurs. Appliquons-nous à former les cœurs de nos éleves, nous accrai-

trons ſans peine le nombre de leurs perceptions. Les impreſſions du bien ſur l'ame, facilitent celles des objets ſur les ſens.

Les Samnites avaient une méthode admirable pour élever leur jeuneſſe. Les plus reſpectables de leurs vieillards, ceux dont la ſageſſe s'était le moins démentie, pendant une longue ſuite d'années, étaient chargés de veiller à la conduite des garçons, jusqu'au tems de leur mariage. Le jour fixé pour cette ſolemnité étant venu, on rangeait dans la place publique, les enfans des deux ſexes en âge de nubilité; les vieillards incorruptibles liſaient à haute voix à tous les Citoyens aſſemblés, les actions des futurs époux ; prononçaient ſur leur mérite, & laiſſaient à chacun, ſelon

ſon rang, le choix de la plus belle, & de la plus ſage d'entre les filles.

L'innocence & la beauté étaient le prix de la vertu. Quel honneur pour les premiers qui faiſaient un tel choix? Quelle honte pour les derniers? Quelle vive impreſſion la gloire des vainqueurs ne cauſait-elle pas ſur les enfans qui devaient être jugés un jour avec la même intégrité? Quelle émulation dans les parens, à former les perſonnes deſtinées à être la récompenſe des plus rares qualités, & ceux de l'autre ſexe, pour mériter un tréſor ſi ineſtimable? Les lumieres naturelles n'ont peut-être jamais rien inſpiré de plus beau.

Il y a apparence que c'eſt ſur ce modèle qu'un ſaint Prélat a fondé la Roſe de Salancy. La rélation de cette

fête de Village a couru tout Paris.
On a été surpris que cette utile fondation ait été si longtems ensevelie dans l'oubli, & ait eu si peu d'imitateurs. La pompe nouvelle, que le premier Magistrat & la principale noblesse de la Province ont ajoutée à cette touchante cérémonie, prouve qu'on s'intéresse encore à la pureté des mœurs. Mais avec quelle douleur n'avons-nous pas vu un homme chamaré d'Ordres, qui a une livrée, des titres & des chevaux, en écouter froidement le récit, l'interrompre pour parler de ses bonnes fortunes, & caresser ses dentelles ? son air distrait annonçait qu'il regardait cet établissement comme une capucinade. Dès que la narration fut finie : Ah ! Ah ! dit-il en ricannant ; cela est

drôle ! Mais à quoi cela sert-il ? Il fit plusieurs plaisanteries, aussi plattes que sa question ; & nous nous retirâmes en déplorant le sort des grands, dont l'éducation est si malheureusement négligée.

Il nous semble que l'unique moyen d'y remédier, serait de recommander le soin des moeurs, dans les écoles grandes & petites ; d'y établir des Juges comme ceux des Samnites, & des prix du genre de la Rose. Les traits de sagesse, d'humanité, de candeur, de bienfaisance, seraient notés, & comparés dans une assemblée la plus nombreuse qu'il serait possible, & en présence des premiers ordres de l'Etat. On y distribuerait des prix, suivant le dégré des belles actions. Je desirerais que celles de la pre-

miere classe fussent honorées d'une attention particuliere de la part du Gouvernement ; & que celle-ci consistât plus en préférences & en distinctions, qu'en avantages pécuniaires.

Quant aux vertus moins frappantes, on les encouragerait par des éloges, par des caresses soutenues, par l'espoir des couronnes ; les sujets qui seraient insensibles aux charmes de la vertu & à l'éclat des récompenses, seraient exclus comme des obstacles à la perfection, quand on se serait convaincu de l'impossibilité de les ramener au devoir. Ceux d'entr'eux, qui auraient des dispositions pour les sciences, pourraient être mis dans une classe à part. Cette séparation serait une espèce d'infamie

insupportable à l'amour propre. Si leurs compositions méritaient des prix, on les leur distribuerait avec moins d'appareil, avec des restrictions humiliantes, & une froideur qui ne manqueraient pas de les dégoûter enfin de leur conduite. Ou je me trompe, ou de pareilles vues feraient de nos Colléges, des écoles aussi dignes des sciences, que cheres à l'humanité. Les germes du patriotisme, qui semble s'éteindre peu-à-peu, pousseraient de nouveaux rameaux. L'intérêt personnel, ce monstre dévorant des sociétés, y serait étouffé. L'ame n'aspirerait qu'au grand, qu'à l'héroïque, qu'à l'honnête. Les hommes tournés dès l'enfance, vers le vrai mérite & l'utilité publique, ne mettraient leur bonheur que dans celui

des autres, & jouiraient de l'unique félicité, qui soit à l'abri des événemens.

Nous trouvons des vestiges du soin que quelques Législateurs, des tems qui suivirent la destruction de l'Empire Romain, prirent des mœurs. La Loi des Visigots défendait aux Médecins de saigner une femme *ingénue*, qu'en présence de son pere ou de sa mere, de son frere, de son fils ou de son oncle. Une femme *ingénue*, surprise en adultère avec un homme marié, était remise en la puissance de la femme de celui-ci, pour en disposer à sa volonté. Les Allemands avaient une Loi à peu-près semblable. Si l'on découvrait une femme à la tête, on payait six sols d'amende, autant si c'était à la jambe, jusqu'au genou;

genou, & le double plus haut. Ces belles diſpoſitions ſont des exemples que ceux qui ſont chargés de l'éducation devraient méditer ſans ceſſe.

Le miniſtère ſent combien il eſt important de changer la conſtitution de nos Colléges. Il a prépoſé les plus graves perſonnages de l'univerſité, à travailler à une réforme ſi néçeſſaire. Nous oſons les prier de ne point négliger le projet que nous leur propoſons. Il fera honneur à leur nom & à leur vigilance. Il répandra plus d'éclat ſur leur corps. La gloire qu'il s'eſt acquiſe dans tous les tems, par les lumieres qu'il a produites, le rend célébre dans l'Europe; en formant des Citoyens auſſi vertueux qu'éclairés, il méritera le tribut d'un reſpect univerſel.

Nous nous hâtons de dire que l'Université trouvera dans son sein, & même dans chacun de ses Colléges, un nombre plus que suffisant de Juges, tels que nous les desirons. Pour peu qu'on les fréquente, on voit que les professeurs sont d'une régularité reconnue. Plusieurs souffrent impatiamment que le tems le plus précieux de la vie, ne soit consacré qu'à orner l'esprit. Nous ne craignons point d'avancer qu'ils embrasseront avec transport une discipline, qui partegera leurs soins entre la pratique des mœurs, & la culture de l'intelligence humaine.

Nous avons cru devoir nous étendre sur cette matiere, & nous espérons qu'on nous le pardonnera, en faveur du zèle qui nous anime. Nous

allons esquisser quelques autres différences qui nous frappent dans l'éducation ancienne & moderne.

Malgré la haute estime où les Lettres Grecques étaient à Rome, on y étudiait la Langue maternelle avec le plus grand soin ; la Grammaire Latine était mise entre les mains de la jeunesse dès le bas âge ; ils ne s'adonnaient au Grec, que quand leur goût pour le Latin était formé. Hors des écoles, ils se perfectionnaient encore dans cette partie, par le commerce des Orateurs en réputation ; ils les suivaient à la Tribune aux Harangues ; & par cette application, ils réunissaient les grands ressorts de l'éloquence, à la pureté & à l'élégance de l'expression.

Dans les écoles Modernes, les

Disciples sont uniquement occupés des langues mortes. Si on leur donne des versions, c'est moins pour les exercer dans leur Langue, que pour les conduire à l'intelligence des anciens Auteurs. On leur défend jusqu'à la lecture des leurs. Rien de si commun que des jeunes gens qui ne savent ni parler, ni écrire leur Langue, après dix ans d'étude. Ceux qui veulent faire usage de la parole, sont obligés de revenir sur des principes Grammaticaux, qu'on aurait pu leur enseigner avec les élémens des Langues savantes. Les Grands parlent par routine, & avec une facilité qu'ils acquierent dans le commerce du beau monde. L'usage supplée en eux, à la connaissance des règles. Quand la plûpart prennent la plume, leur

ſtyle révolte les étrangers même. Nous avons plus d'une preuve de ce que nous avançons.

Ceux qui ſont entraînés par les plaiſirs, dans ce qu'on appelle avec raiſon, mauvaiſe compagnie, s'expriment ſi ridiculement, ſi baſſement, qu'on ſerait tenté de croire qu'ils ont été élevés avec le Peuple. Ils ſont l'objet de la dériſion & du mépris des cercles polis.

Les Modernes une fois ſortis du Collége, liſent quelquefois, mais par ennui. Les idées qu'on leur a données des ſciences, s'effaçent de leur mémoire, parce qu'ils ne s'attachent point à des Savans qui les entretiennent, & les étendent. S'ils en voyent quelquefois, c'eſt à table, où ils ſont

ſervis, comme des mets extraordinaires. On n'y demande d'eux, que des ſaillies voluptueuſes, que des épigrammes. On ne les conſidère en un mot, que comme des inſtrumens de plaiſir. Nous n'appuyerons pas ſur les inconvéniens qui en réſultent, ils ſont trop ſenſibles.

Les Anciens avaient des Patrons du premier mérite; ils s'appliquaient à leur plaire, à ſe rendre dignes de leur eſtime & de leur protection. C'étaient ces Patrons qui les portaient par leur faveur, aux dignités, aux Charges de l'Etat. Dans la crainte de les compromettre, leur Clients n'épargnaient rien pour profiter de leur prudence, de leurs lumieres, & de leurs vues profondes dans le Gou-

vernement. La bienveillance, soutenue de leurs Patrons, était une démonstration de leur habileté.

Nous avons encore négligé cet usage. La puissance protége, mais elle cherche peu à éclairer. Elle a l'avancement de ses Clients à cœur; mais ses démarches favorisent souvent la personne sans égard aux talens. On consent à être protecteur; & on ne veut point servir de modèle. Le protégé ne voit que les bons offices dans le bienfaiteur. Il l'honore de loin, ou l'approche sans savoir ce qu'il y a à imiter en lui. Aussi le crédit d'un homme en place fait quelques heureux, & peu de sujets distingués. Aussi la protection n'est utile qu'aux particuliers, & n'offre que la moitié

des avantages qu'elle produiſait, dans l'antiquité.

Les grands hommes, que l'Europe a produits dans tous les genres de ſciences, nous font peu envier la gloire des Anciens à cet égard. Les perſonnages recommandables par leurs vertus & l'intégrité de leurs mœurs, qui ſont nés parmi nous, prouvent aſſez que nous pouvons égaler l'antiquité dans la morale. C'eſt en rendant aux écoles publiques leur véritable inſtitution; c'eſt en nous rapprochant de l'eſprit des premieres Nations, que nous obtiendrons un but, qui eſt l'objet de nos deſirs, de notre ambition, & de notre vive eſpérance.

FIN.

